
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00301230 9

BIBLIOTHÈQUE

DES CHEMINS DE FER

QUATRIÈME SÉRIE

LITTÉRATURES ANCIENNES ET ÉTRANGÈRES

Imprimerie de Ch. Lahure (ancienne maison Crapelet)
rue de Vaugirard, 9, près de l'Odéon

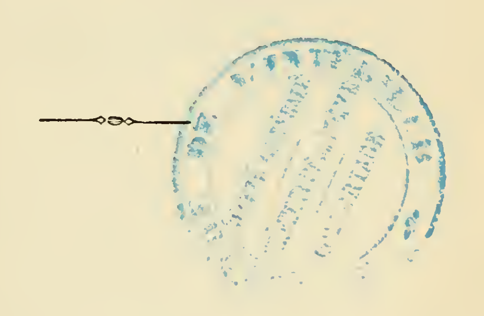
NOUVELLES CHOISIES

DE

NICOLAS GOGOL

TRADUITES DU RUSSE

PAR LOUIS VIARDOT



PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

—

1853


LIBRARY
SEP 11 1968
UNIVERSITY OF TORONTO

PRÉFACE.

Depuis la mort du grand poëte Pouchkine et de son heureux continuateur Lermontoff, qui ont péri tous deux à la fleur de l'âge dans de funestes duels, depuis celle du fabuliste Kryloff, qui s'est, au contraire, éteint paisiblement au bout d'une longue vieillesse, Nicolas Gogol occupait sans contestation le premier rang dans la littérature de son pays. Né en 1808, dans la Petite Russie, Nicolas Gogol (prononcez Gogle, en mouillant un peu l'*l*) avait débuté comme écrivain par un recueil de *Nouvelles*, qui, successivement grossi à chaque édition, forme aujourd'hui trois forts volumes. Il avait mis le sceau à sa réputation naissante par la spirituelle et populaire comédie *le Contrôleur* (*Revisor*). Dans cette pièce, d'une singulière audace et d'un comique profond, vrai miroir de la société russe, il suppose qu'un gentilhomme, venu de Saint-Pétersbourg dans un chef-lieu de province, est pris pour le contrôleur général qu'on y attendait; et cette donnée lui fait passer en revue tout le *tchin*, toute la hiérarchie des employés,

toute l'administration publique enfin, qu'il montre corrompue, vénale, pleine de bassesse et de morgue, à la fois servile et tyrannique. On ne peut comprendre qu'une telle comédie ait été permise sur le théâtre, à moins de supposer que le gouvernement y vit un moyen de dévoiler et de flétrir des abus qu'il n'est pas en son pouvoir de poursuivre et de déraciner.

Gogol acheva de se rendre célèbre et populaire en publiant la première partie de son fameux roman *les Ames mortes* (*Meurtvia Douchi*), dont le titre, comme le sujet, ne peut appartenir qu'à la Russie. Personne n'ignore qu'en ce pays, on appelle *âmes* les paysans serfs, et seulement les mâles et les adultes. Ni les femmes, ni les enfants ne sont portés sur les tables de capitation. C'est par *âmes* qu'on évalue la fortune d'un seigneur et l'importance d'une propriété. Ce sont des *âmes* qu'on vend et qu'on achète, qu'on apporte en dot, qu'on reçoit en héritage, qu'on donne en gage par hypothèque. D'une autre part, et sous le nom de *conseil de tutelle*, la caisse impériale fait, dans chaque province, des prêts aux boyards nécessiteux en prenant garantie sur leurs biens. Ce double usage a produit naguère une singulière spéculation. Des espèces de marchands forains s'en allaient de village en village et de château en château, achetant à vil prix, des gentilshommes campagnards, leurs âmes mortes, c'est-à-dire les paysans récemment décédés, mais portés encore sur les registres de capitation, qui ne se changent que tous les cinq ans; puis, donnant les morts en hypothèque,

ils obtenaient du *conseil de tutelle* un assez fort emprunt, qu'ils se hâtaient d'emporter hors des limites de l'empire. C'est sur cette donnée bizarre, et toute empreinte de *couleur locale*, que Nicolas Gogol a établi son roman, où il trouve une occasion naturelle de passer en revue non plus seulement le *tchin*, mais tous les degrés de la société russe, et de lui montrer, plus librement encore qu'au théâtre, et dans un cadre plus vaste que *le Contrôleur*, tous les travers, tous les vices, tous les crimes, dont l'ont infestée l'absolutisme en haut, la servitude en bas.

Dès qu'il fut célèbre, Gogol fut perdu pour son pays. Il se vit fermer brusquement la carrière qu'il s'était ouverte avec tant de succès et d'éclat. Gêné, humilié par les sévérités toujours croissantes de la double censure qui pèse en Russie sur tous les produits de l'intelligence, il resta longtemps sans rien mettre au jour, et alla même se fixer à Rome pendant plusieurs années. Il venait de rentrer dans sa patrie, apportant de l'étranger des manuscrits nombreux, lorsqu'une mort prématurée l'a frappé subitement au mois de février dernier.

Cette mort, qui n'est point naturelle, a présenté des circonstances étranges et mystérieuses. Sans s'expliquer davantage, les lettres de Moscou qui l'ont racontée disent qu'elle fut tragique, sans doute volontaire, et le dénoûment d'une longue et douloureuse lutte qu'il ne pouvait pas plus longtemps soutenir. Ce qu'il y a de plus affligeant, c'est que Nicolas Gogol avait d'abord consommé son suicide

moral en brûlant, peu de jours avant d'expirer, tous ses manuscrits, entre autres la seconde partie, complétement terminée, du roman satirique *les Ames mortes*. La censure défendit ensuite de mentionner même son nom dans les journaux ou revues des deux capitales. A Moscou, ses funérailles avaient été un véritable deuil public. Ce n'est pas sur le char mortuaire, c'est sur les épaules d'une foule en larmes, que son cercueil fut porté jusqu'au cimetière, qui est à six verstes de l'église.

Le nom de Nicolas Gogol doit s'ajouter à la liste déjà trop longue de tous les écrivains illustres de la Russie qu'un sort fatal, inévitable, frappe de mort dès qu'ils franchissent le niveau de la médiocrité, dès qu'ils appellent sur eux l'attention publique et que leur nom court de bouche en bouche. Tels sont Ryleïeff, pendu comme conspirateur en 1825; Pouchkine, tué à trente-huit ans, dans un duel; Griboïedoff, assassiné à Téhéran; Lermontoff, tué dans un duel, au Caucase, à trente ans; Vénévitinoff, mort à vingt-deux ans, abreuvé d'outrages par la société; Koltzoff, mort à vingt-trois ans, abreuvé de chagrins par sa famille; Belinsky, tué à trente-cinq ans par la misère et la faim; Dostoïefski, envoyé à vingt-deux ans, et pour toujours, aux mines de Sibérie; enfin Gogol, mort par le suicide à quarante-trois ans. « Malheur, dit l'Écriture, aux peuples qui lapident leurs prophètes! »

On tomberait dans une grave erreur, on n'élèverait point Gogol à sa véritable place, si l'on se bornait

à le traiter en écrivain de fantaisie, en *humoriste* à la manière anglaise de Swift ou de Sterne. Ce serait ne voir qu'un seul côté de son talent, le plus petit, et se préoccuper seulement de la forme de ses écrits; ce serait surtout ne pas comprendre sa haute signification historique. Nicolas Gogol est un si grand peintre de mœurs, que les Russes disent de lui : « Il nous a révélés à nous-mêmes. » C'est le portrait exact et frappant de la Russie qu'on trouvera dans celles de ses œuvres qu'il n'a pu détruire avec lui.

Pour le faire connaître en France, nous avons choisi, dans son recueil de *Nouvelles*, celles que désignait à notre préférence, outre leur renommée et leur variété, un caractère plus général, qui permît mieux de les faire passer dans une autre langue et comprendre dans un autre pays. Ce n'est pas aux éditeurs de Nicolas Gogol qu'il appartient de vanter ses mérites, de faire remarquer par avance sa manière originale, pittoresque, pour nous peut-être un peu rude et sauvage, comme les mœurs et le pays qu'il retrace avec tant de fidélité. Le lecteur, en arrivant à la fin de ce volume, saura bien cela sans qu'on le lui dise au commencement. Mais il me reste à expliquer comment, sans savoir un mot de russe, je publie la traduction d'un livre russe. Fait à Saint-Pétersbourg, ce travail m'appartient moins qu'à des amis qui ont bien voulu me dicter en français le texte original. Je n'ai rien fait de plus que des retouches sur les mots et les phrases; et si le style est à moi en partie, c'est à eux seuls qu'est le sens. Je puis donc

promettre au moins une parfaite exactitude. Nous avons toujours suivi la règle que Cervantes donne aux traducteurs, et que je m'étais efforcé précédemment d'appliquer à ses œuvres : « Ne rien mettre, et ne rien omettre. »

LES

MÉMOIRES D'UN FOU

L'intelligence de cette nouvelle exige une explication préliminaire. Pierre le Grand a créé, sous le nom de *tchin*, une hiérarchie commune et générale qui renferme tous les employés de l'État (*tchinovniks*) à quelque branche de service et d'administration qu'ils appartiennent. Le *tchin* se compose de quatorze classes, dont voici les noms, auxquels il ne faut attacher d'autre sens que le rang même qu'ils indiquent dans cette hiérarchie générale des employés.

14e classe. *Régistrateurs de collége.*
13e — (Manque. Elle n'est employée que dans les forêts et les mines.)
12e — *Secrétaires du gouvernement.*
11e — (Manque.)
10e — *Secrétaires de collége.*
9e — *Conseillers titulaires.*
8e — *Assesseurs de collége* (cette classe confère la noblesse à ceux qui ne l'ont point déjà).
7e — *Conseillers de cour.*
6e — *Conseillers de collége.*
5e — *Conseillers d'État.*
6e — *Conseillers d'État actuels* (avec le titre d'Excellence et le grade de général).
3e — *Conseillers privés.*
2e — *Conseillers privés actuels* (avec le titre de Haute Excellence).
1re — *Conseillers privés actuels de la 1re classe* (très-rarement conféré, et correspondant au grade de feld-maréchal).

Le rang dans la hiérarchie est indépendant de la fonction qu'on occupe; mais il y a certaines fonctions qui exigent un certain rang dans le *tchin*. Par exemple, on ne peut être ministre sans appartenir au moins à la classe des conseillers privés. Tout noble dont le père et le grand-père n'ont point servi l'État dans le *tchin*, et qui n'est pas lui-même *tchinovnik*, est déchu de la noblesse.

LES

MÉMOIRES D'UN FOU.

---

3 octobre.

Aujourd'hui, il est arrivé un événement extraordinaire. Je me suis levé ce matin assez tard, et quand Mavra [1] m'apporta mes bottes propres, je lui ai demandé :

— Quelle heure est-il ? —

Elle m'a répondu qu'il était plus de dix heures, et je me suis mis à m'habiller. Il faut convenir que je n'avais pas la moindre envie d'aller au département [2], car je savais d'avance quelle désagréable figure me ferait mon chef de bureau. Il y a déjà longtemps qu'il me dit :

— Quel désordre as-tu donc dans la tête, mon frère [3] ? Souvent tu te jettes à droite et à gauche

1. Féminin de Maurice.

2. Chaque ministère se divise en *départements* (qui sont nos divisions), chaque département, en *divisions* (qui sont nos bureaux), et chaque division, en *tables*.

3. Expression d'un supérieur à son inférieur.

comme un homme asphyxié par la chaleur du poêle, tu embrouilles les papiers de façon que le diable lui-même ne s'y retrouverait plus; tu mets de petites lettres en tête des actes; tu oublies d'indiquer la date et le numéro. —

Maudite grue! Je suis sûr qu'il me porte envie de ce que je me tiens dans le cabinet du directeur, et de ce que je taille des plumes à Son Excellence. En un mot, je ne serais pas allé au département si je n'eusse eu l'espérance d'y voir le caissier, et d'arracher peut-être à ce juif quelque avance sur mes appointements. Voilà encore une créature! N'ayez garde qu'il donne jamais à personne de l'argent un mois d'avance.... Ah! mon Dieu! plutôt arriverait le jour du jugement dernier. Priez-le, implorez-le, soyez dans la plus grande détresse du monde, il ne vous lâchera pas un kopek, le vieux diable. Et, dans son logis, sa propre cuisinière lui donne des soufflets. C'est connu de toute l'Europe. Je ne comprends pas quel profit on trouve à servir au département. Il n'y a pas là la moindre ressource. Ah! par exemple, dans la direction du gouvernement[1], dans les chambres civiles[2], ou dans celles de la couronne[3],

1. En Russie, un gouvernement est une province. La direction du gouvernement est une espèce de conseil de préfecture.

2. Tribunaux.

3. Bureaux de finances.

c'est toute autre chose. Là vous voyez, par exemple, quelqu'un qui se serre humblement dans un coin; il griffonne sous son nez; il porte un petit frac étriqué; il a un visage à cracher contre; et regardez pourtant de quelle maison de campagne il est locataire. Ne vous avisez pas de lui porter une tasse en porcelaine dorée, il vous dirait que c'est un cadeau bon pour un docteur. Mais donnez-lui une paire de chevaux alezans, ou un droschki, ou un collet en castor de trois cents roubles. Il a une apparence si modeste! il vous dit si délicatement : —Auriez-vous la complaisance de me donner un petit canif pour me tailler une petite plume?—Et en même temps il vous taillera de façon à ne vous laisser qu'une chemise sur le corps. A la vérité, notre service est très-noble. Tout est propre chez nous, plus que dans aucune direction du gouvernement. Nos tables sont de bois d'acajou, et tous nos chefs disent—Vous—à leurs employés. Oui, cela est vrai, et n'était la noblesse du service, il y a longtemps déjà que j'aurais quitté mon département.

Je mis un vieux manteau, et pris mon parapluie, car il tombait une pluie battante. Il n'y avait personne dans la rue. Cependant je rencontrai beaucoup de femmes qui se couvraient la tête avec le pan de leurs jupes, quelques marchands russes, sous des parapluies, et des cochers de

place. Quant aux nobles, on ne rencontrait que des employés qui marchaient l'oreille basse. J'en vis un dans un carrefour. Dès que je l'aperçus, je me dis à moi-même :—Eh! eh, mon petit pigeon, tu ne vas pas au département, mais tu cours après cette fille qui marche devant toi, et tu lui regardes la jambe sous ses jupes qu'elle relève. Quel gaillard qu'un employé! parole d'honneur, il ne le cédera à aucun officier de l'armée. Qu'une femme passe devant lui en chapeau, il ne manquera pas de la pousser du coude.—Tandis que je pensais tout cela, je vis une voiture s'approcher d'un magasin devant lequel je passais. Je la reconnus sur-le-champ; c'était la voiture de notre directeur. —Mais il n'a rien à faire dans ce magasin, pensai-je aussitôt; ce doit être sa fille.—Je me serrai contre la muraille. Le laquais ouvrit la portière, et elle s'élança de la voiture comme un oiseau de sa cage. Quand elle regarda de côté et d'autre, quand ses yeux rencontrèrent les miens.... Ah! mon Dieu, mon Dieu, je suis perdu, tout à fait perdu.... Et pourquoi s'avisait-elle de sortir par un si mauvais temps? Qu'on dise après cela que les femmes n'ont pas une grande passion pour tous ces chiffons de modistes. Elle ne me reconnut pas, et moi-même je tâchai de m'envelopper le plus possible, car mon manteau était fort sale et fait à la vieille mode. On porte aujourd'hui des manteaux

avec un long collet, tandis que j'avais au mien une quantité de collets très-courts appliqués l'un sur l'autre. Et puis le drap de mon manteau n'était pas décati. Sa petite chienne, à qui l'on avait fermé la porte du magasin, resta dans la rue. Je connais cette petite chienne, on la nomme Medgi. A peine avais-je eu le temps de rester une minute devant la porte que j'entendis une voix très-fine dire :

— Bonjour, Medgi. —

Que diable! qui est-ce qui parle? je tournai la tête et vis deux dames sous un parapluie, l'une vieille, l'autre jeune. Mais elles passèrent, et de nouveau j'entendis près de moi ces paroles :

— Comment n'as-tu pas honte, Medgi? —

Que diable! je vis que Medgi se flairait avec une autre petite chienne qui suivait ces deux dames.

— Eh, eh! me dis-je à moi-même, mais ne suis-je pas ivre? — Cela m'arrive rarement.

— Non, Fidèle, tu as tort de me faire des reproches. —

Pour le coup, je vis moi-même que c'était Medgi qui parlait.

— Haff, haff, j'ai été, haff, haff, haff, très-malade. —

Ah! petite coquine de chienne! Il faut convenir que je m'étonnai beaucoup en l'entendant parler comme une personne. Mais après y avoir réfléchi mûrement, je cessai de m'étonner. En effet, il y

a déjà beaucoup d'exemples de pareils événements dans le monde. J'ai ouï dire qu'en Angleterre un poisson s'est approché du rivage, et a prononcé deux mots dans une langue tellement étrangère, que voilà déjà trois années que tous les savants tâchent de la désigner sans avoir pu rien découvrir jusqu'à présent. J'ai lu aussi dans les gazettes que deux vaches sont venues un jour dans un magasin demander une livre de thé. Mais il faut convenir que je m'étonnai bien davantage quand Medgi ajouta :

— Je t'ai écrit, Fidèle ; sans doute Polkan ne t'a pas porté ma lettre. —

Que je ne touche pas mes appointements, si j'ai jamais entendu dire qu'un chien pût écrire ! Ceci, par exemple, m'a fort étonné. Il faut dire que, depuis quelque temps, je commence à voir et à entendre des choses que je n'avais jamais vues ni entendues jusqu'alors.

— J'irai, me dis-je à moi-même, je suivrai cette chienne ; je saurai qui elle est, et ce qu'elle pense. —

J'ouvris mon parapluie, et me mis à suivre les deux dames. Elles entrèrent dans la rue Gorokhovaya, puis dans la rue Metschanskaya, puis dans la rue Stalarnaya, puis enfin elles gagnèrent le pont Kokouschkine, et s'arrêtèrent devant une grande maison.

— Je connais cette maison, me dis-je à moi-

même; c'est la maison Sverkoff. Quelle immense machine! et quelle foule de monde l'habite! combien de cuisinières, combien d'étrangers! et les employés de ma sorte y sont comme des fourmis, l'un sur l'autre. Il y a un de mes amis qui joue fort bien de la trompette. —

Les dames montèrent au cinquième étage.

— Bien, pensai-je, je n'irai pas maintenant, mais je marquerai l'endroit, et je profiterai de ma découverte à la première occasion. —

4 octobre.

C'est aujourd'hui mercredi. Voilà pourquoi je me suis rendu dans le cabinet de mon chef. Je suis venu exprès un peu plus tôt que de coutume; je lui ai taillé toutes ses plumes. Notre directeur doit être un homme de beaucoup d'esprit; tout son cabinet est garni d'armoires pleines de livres. J'ai lu les titres de quelques-uns. Quelle science! quelle science! elle est telle qu'un homme comme moi ne peut pas même l'imaginer. Et puis, tout cela est en français ou en allemand. Et si vous le regardez en face; oh! quelle majesté brille dans ses regards! je ne lui ai jamais entendu prononcer une parole de trop. Seulement, quand on lui présente ses papiers le matin, il vous demande :

— Quel temps fait-il?

— Il fait humide, Votre Excellence. —

Oh oui ! ce n'est pas un de mes pareils ; c'est un véritable homme d'État. J'ai remarqué cependant qu'il m'aime beaucoup. Si sa fille.... ah ! j'en perdrai la tête !... mais rien, rien, silence.

J'ai lu *l'Abeille du Nord*[1]. Quel sot peuple que ces Français ! Ma parole d'honneur, je les ferais tous prendre et tous fouetter. J'ai lu aussi une très-agréable description d'un bal, écrite par un gentilhomme de Koursk. Les gentilshommes de Koursk écrivent bien. Ensuite je me suis aperçu qu'il était déjà midi et demi, et le Nôtre[2] n'était pas encore sorti de sa chambre à coucher. Mais à une heure et demie, il est arrivé un événement qu'aucune plume n'est en état de décrire. La porte s'ouvrit ; je crus que c'était le directeur, et me levai de ma chaise avec mes papiers. Mais non, c'était elle, elle-même.... O saints du paradis ! comme elle était habillée ! sa robe était blanche comme un cygne, et si bouffante !... Quand elle me regarda, c'était, j'en jure Dieu, c'était un soleil. Elle salua, et me dit :

— Papa n'est pas encore venu ? —

Aïe, aïe, aïe, quelle voix ! un canari, un vrai canari.

1. Le plus important et le plus répandu des journaux russes.

2. Notre chef.

—Votre Excellence, avais-je l'intention de lui répondre, ne me faites pas couper la tête[1], ou bien, si vous voulez me faire couper la tête, faites-le vous-même, avec votre main de fille de général.— Mais, que diable! ma langue tourna dans ma bouche, et je ne dis que ces mots :

— Non, mademoiselle. —

Elle me regarda, regarda les livres, et laissa tomber son mouchoir. Je m'élançai aussitôt pour le ramasser, mais je glissai sur ce maudit parquet, et manquai de me casser le nez. Je repris toutefois l'équilibre, et lui présentai son mouchoir. O saints du paradis! quel mouchoir! un mouchoir de batiste, et si fin! de l'ambre, de l'ambre véritable. Il sent son général. Elle remercia, et sourit légèrement, en remuant à peine ses lèvres de sucre; puis elle s'en alla. Moi, je restai encore assis pendant une heure, quand un laquais vint et me dit :

— Allez-vous-en, Axenti Ivanowitch, le maître est déjà parti. —

Je ne puis pas souffrir les laquais. Ils sont toujours là, étalés dans l'antichambre, et ne se donnent pas même la peine de saluer par un petit signe de tête. C'est peu encore. Une fois, l'un de

1. Allusion à l'ancienne formule de supplique qu'on employait en parlant aux tzars : « N'ordonnez pas de me couper la tête, mais permettez-moi de parler. »

ces coquins s'avisa de m'offrir du tabac sans se lever de sa place.

— Mais sais-tu bien, sot esclave, que je suis un employé, que je suis de noble extraction? —

Cependant, je pris mon chapeau, je posai moi-même mon manteau sur mes épaules, car ces messieurs ne daigneront jamais vous rendre ce service, et m'en allai. A la maison, je restai la plus grande partie du temps couché sur mon lit; puis je copiai de fort jolis petits vers :

N'ayant pas vu mon âme pendant une heure,
Je croyais déjà qu'il y avait une année :
Je me mis à détester mon existence,
Et je dis : m'est-il possible de vivre?

Ce doit être de Pouschkine. Le soir, je m'enveloppai dans mon manteau, j'allai jusqu'au perron de l'hôtel de Son Excellence, et j'attendis longtemps.

Ne sortira-t-elle pas en voiture, pour que je la voie encore une pauvre petite fois?

Mais non, elle ne sortit point.

6 novembre.

Mon chef de bureau m'a mis hors de moi. Quand j'arrivai au département, il me fit appeler, et me parla de la sorte :

— Mais, dis-moi un peu, que fais-tu?

— Comment! ce que je fais! je ne fais rien, répondis-je.

— Mais, penses-y, penses-y bien; tu as déjà plus de quarante ans. Il est temps de devenir sage. Qu'est-ce que tu t'imagines? crois-tu que je ne connaisse pas toutes tes folies? tu fais la cour à la fille du directeur. Mais regarde-toi; pense un peu qui tu es. Tu n'es qu'un zéro, tu n'es rien, tu n'as pas un sou vaillant. Et regarde ta figure dans un miroir. Comment peux-tu seulement penser à cela? —

Que diable! parce qu'il a, lui, une figure qui ressemble à un flacon d'apothicaire, et qu'il a sur sa tête un petit toupet frisé, et qu'il y met de la pommade, il croit que lui seul peut tout faire. Je comprends, je comprends pourquoi il se fâche. Il m'envie; il a remarqué sans doute quelques signes de préférence qui s'adressaient à moi. Mais je lui crache dessus. Voyez un peu; quelle grande chose c'est qu'un conseiller de cour[1]! Il s'est accroché une chaîne d'or à sa montre, il se fait faire des bottes à trente roubles; mais, que le diable l'emporte! Et moi, est-ce que je suis le fils d'un tailleur ou d'un bas officier? Je suis gentilhomme, je puis parvenir aussi. D'ailleurs, je n'ai que qua-

1. Septième rang dans le *tchin*.

rante-deux ans. C'est le temps, à vrai dire, où le service ne fait que commencer. Attends, mon ami, je deviendrai colonel, et peut-être, si Dieu le permet, quelque chose de mieux. Nous nous ferons une réputation encore plus propre que la tienne. Tu t'es mis dans la tête qu'excepté toi, il n'y a pas un homme comme il faut. Eh bien! donne-moi un frac de Routch[1] et une cravate comme celles que tu portes; tu ne seras pas bon à me servir de semelle. Mais je n'ai pas d'argent, voilà le malheur.

8 novembre.

J'ai été au théâtre. On y donnait *le Filatka*[2]. J'ai beaucoup ri. On jouait aussi un vaudeville avec des couplets très-drôles sur les procureurs, et principalement sur un *régistrateur de collége*[3], des couplets très-librement écrits, de sorte que je m'étonnais que la censure les eût laissés passer. Quant aux marchands, il est dit tout bonnement qu'ils trompent le public, et que leurs fils sont des débauchés qui veulent devenir gentilshommes. Il se trouve aussi un couplet très-drôle à propos des journalistes. On y dit qu'ils aiment à tout critiquer,

1. Célèbre tailleur d'il y a dix ans.

2. Personnage du sot qui a l'esprit de s'enrichir, et qui se moque à la fin de ceux qui d'abord s'étaient moqués de lui.

3. Dernière classe du *tchin*.

et que l'auteur prie le public de le défendre contre eux. Les auteurs écrivent aujourd'hui des pièces bien drôles. J'aime à aller au théâtre; dès que j'ai un kopek dans ma poche, je ne puis me retenir d'y aller. Mais, parmi mes confrères, par exemple, il y a de tels ladres! Pour rien au monde ces paysans n'iraient au théâtre. Il faudrait qu'on leur donnât des billets gratis. Une actrice a fort bien chanté; elle m'a rappelé celle qui.... Oh! ma tête!... rien, rien, silence.

9 novembre.

Je suis allé au département à huit heures. Le chef de bureau a fait la mine, comme s'il ne remarquait pas mon arrivée. Moi, de mon côté, j'ai fait comme si de rien n'était. J'ai compulsé quelques papiers. Je suis sorti à quatre heures. J'ai passé devant le logement du directeur, mais je n'y ai vu personne. Après dîner, je suis resté la plupart du temps sur mon lit.

11 novembre.

Aujourd'hui, je suis entré dans le cabinet de notre directeur. J'ai taillé vingt-trois plumes pour lui, et pour son.... aïe, aïe, aïe, pour Son Excellence mademoiselle sa fille, quatre plumes. Il aime

qu'il y ait beaucoup de plumes sur la table. Oh! quelle tête ce doit être. Il se tait toujours, mais, en même temps, je crois qu'il réfléchit, qu'il réfléchit.... profondément. Je voudrais bien savoir à quoi il pense le plus, et ce qui se passe dans cette tête. J'aurais bien voulu voir de près la vie de tous ces messieurs, et toutes ces histoires de cour; comment ils sont, ce qu'ils font dans leur cercle, voilà ce que j'aurais voulu savoir. Plusieurs fois, j'ai eu l'intention d'en parler à Son Excellence, mais, que diable! ma langue ne m'obéit jamais. Je ne saurai jamais dire autre chose que : — il fait froid, ou il fait chaud dehors, — et rien de plus. J'aurais bien voulu jeter un coup d'œil sur le salon de réception, que j'ai seulement entrevu par la porte à demi ouverte, et puis encore dans une autre chambre plus loin. Quel riche ameublement! quelles glaces et quelles porcelaines! J'aurais aussi voulu jeter un regard dans la chambre de Son Excellence mademoiselle. Voilà où j'aurais voulu.... dans le boudoir, là où se trouvent tous ses petits pots, tous ses petits flacons, des fleurs telles qu'on a peur de les flairer, et, sur un meuble, sa robe qui ressemble plus à l'air qu'à une robe. J'aurais encore voulu jeter un coup d'œil dans sa chambre à coucher. C'est là qu'il doit y avoir des merveilles, c'est là qu'est le paradis! Que j'aurais voulu voir le petit banc sur lequel elle pose, en se levant,

son petit pied, avant de mettre ce petit pied dans un bas de coton blanc comme la neige.... Aïe, aïe, aïe, rien, rien, silence.

Aujourd'hui, cependant, une espèce de lumière m'a frappé. Je me suis rappelé le dialogue des deux petits chiens que j'avais entendus parler.

— Bien, pensai-je, maintenant je saurai tout. Il faut s'emparer de la correspondance de ces maudits petits chiens. Je suis sûr que j'y trouverai beaucoup de choses. —

Je conviens qu'une fois j'ai même appelé Medgi, et je lui ai dit bien gentiment :

— Écoute, Medgi, voilà que nous sommes seuls. Si tu veux, je fermerai la porte; personne ne nous verra. Raconte-moi tout ce que tu sais de ta maîtresse, ce qu'elle fait, ce qu'elle pense; je te donne ma parole de n'en rien dire à personne. —

Mais la rusée petite chienne serra la queue entre les jambes, baissa la tête et sortit à pas lents de la chambre, comme si elle n'eût rien compris à ce que je venais de lui dire. Je soupçonnais depuis longtemps que le chien a bien plus d'esprit que l'homme. Je suis même sûr qu'il peut parler, mais il y a chez lui un certain entêtement.... C'est un très-grand politique; il observe tout ce que fait l'homme. Oui, coûte que coûte, demain j'irai dans la maison Sverkoff, j'interrogerai Fidèle, et,

s'il est possible, je m'emparerai de toutes les lettres que lui a écrites Medgi.

12 novembre.

A deux heures, je suis sorti avec l'intention de voir Fidèle et de l'interroger. Je ne puis pas souffrir les choux, dont l'odeur s'échappe de toutes les petites boutiques de la Metschanskaya. Et puis, par-dessous la porte de chaque maison, il sort une odeur tellement infernale que je me suis mis à courir à toutes jambes en me bouchant le nez. Sans compter que ces infâmes artisans font tant de fumée dans leurs ateliers, qu'il est impossible de se promener dans cette rue. Quand j'arrivai au sixième étage de la maison, et que je tirai la sonnette, il sortit de la chambre une jeune fille qu n'était pas mal, mais qui avait des taches de rousseur. Je la reconnus; c'était la même qui s'était promenée avec la vieille. Elle rougit légèrement, et je me dis à part moi :

— Tu veux un mari, ma petite colombe.

— Que désirez-vous? me dit-elle.

— Je désire parler à votre petite chienne. —

Cette jeune fille est une sotte, je m'en aperçus à l'instant même. La petite chienne accourut alors en aboyant. Je voulus la saisir, mais la coquine manqua me mordre au nez. Cependant, j'aperçus

sa petite corbeille dans un coin. — Mais voilà précisément ce qu'il me faut. — Je m'en approchai, je fouillai la paille, et, à mon plaisir inexprimable, j'y trouvai un paquet de petits morceaux de papier. Ce que voyant, la maudite petite bête commença par me mordre le gras de la jambe ; et puis, quand elle devina que j'avais pris ses papiers, elle se mit à gémir et à me faire des caresses. Mais je lui dis : — Non, mon petit pigeonneau, bonsoir, — et je m'enfuis. Je crois que la jeune fille me prit pour un fou, car elle avait l'air très-effrayée. En rentrant à la maison, j'avais l'intention de me mettre sur-le-champ à la besogne, attendu que je vois mal aux lumières. Mais Mavra s'était avisée de laver le plancher. Ces sottes Finnoises sont toujours propres juste quand il ne faudrait pas l'être. Je me mis donc à me promener en pensant à cet événement. Maintenant enfin je saurai toutes les affaires, toutes les pensées, tous les ressorts cachés, tout en un mot. Ces lettres vont tout me découvrir. Les chiens sont une gent spirituelle ; ils connaissent fort bien les rapports politiques, et je suis sûr qu'il y aura tout dans ces lettres, le portrait et les actions de cet homme. Il y aura bien aussi quelque chose de celle.... rien, rien, silence. Je retournai à la maison vers le soir, et la plus grande partie du temps je restai couché sur mon lit.

13 novembre.

Allons, voyons.... l'écriture est assez lisible; cependant on voit bien que c'est un chien qui écrit. Commençons :

Ma chère Fidèle, je ne puis encore m'habituer à ton nom bourgeois; comme si l'on n'avait pu t'en donner un plus distingué. Fidèle, Rose [1], quels noms vulgaires! Mais laissons cela de côté.... Je suis ravie que nous ayons eu l'idée de nous écrire....

La lettre est fort bien écrite. L'orthographe y est; la ponctuation et même la lettre *è* [2] sont à leur place. Notre chef de bureau lui-même ne saurait écrire ainsi, bien qu'il ne cesse de redire qu'il a étudié dans une université. Allons plus loin :

Il me semble que partager ses opinions, ses impressions, ses sentiments avec un autre, est un des plus grands bonheurs qu'on puisse goûter sur la terre.

Hum! hum! cette idée est extraite d'un livre traduit de l'allemand; je ne m'en rappelle plus le titre.

1. Ces noms sont conservés en français.

2. Les Russes confondent souvent cette lettre avec l'*e* simple; elle est d'ailleurs la plus rarement employée des trente-six lettres de leur alphabet, car elle ne se trouve que dans quatre-vingt-dix mots de la langue.

.... Je le dis d'après mon expérience, quoique je n'aie jamais été plus loin que notre porte cochère. Ma vie se passe dans les plaisirs. Ma maîtresse, que son père nomme Sophie, raffole de moi.

Aïe, aïe..., rien, rien, silence.

Le papa me caresse aussi très-souvent; je prends du thé et du café à la crème. Ah! ma chère, il faut que je te dise que je ne trouve aucun goût aux gros os à demi rongés que notre Polkan dévore à la cuisine. Il n'y a que les os de gibier qui soient supportables, encore quand personne n'en a sucé la moelle. Ce qui est encore bon, c'est de mêler ensemble plusieurs sauces, mais seulement quand elles sont sans câpres et sans légumes. Au reste, je ne connais pas de plus mauvaise habitude que celle de donner aux chiens des boulettes de mie de pain. Souvent un monsieur assis à table, qui a tenu Dieu sait quoi dans ses mains, se met à pétrir une de ces boulettes, vous appelle et vous la fourre entre les dents. Il serait impoli de refuser; on mange avec dégoût, mais on mange.

Que diable est-ce? quelle bêtise! comme s'il n'y avait pas de sujets plus intéressants pour écrire. Voyons l'autre page; ne s'y trouvera-t-il pas quelque chose de plus sérieux?

Je suis prête à te faire part de tout ce qui se passe dans notre maison. Je t'ai déjà dit quelques mots du principal personnage, que Sophie appelle papa. C'est un homme très-étrange....

Ah! enfin, je savais bien qu'ils avaient une ma-

nière toute politique de considérer les choses. Voyons, que dit-elle du papa?

.... Très-étrange. Il se tait presque toujours, et ne parle que très-rarement. Mais, il y a de cela une semaine, à chaque instant il se disait à lui-même : — La recevrai-je, ou ne la recevrai-je pas? —Souvent il prenait un papier dans une main, fermait l'autre à vide, et répétait en s'interrogeant : —La recevrai-je ou ne la recevrai-je pas? —Une fois même, il m'adressa la même question : — Qu'en penses-tu, Medgi? la recevrai-je ou ne la recevrai-je pas? —Ne comprenant rien à ce qu'il me demandait, je flairai sa botte et m'en allai. Voilà qu'une semaine après, ma chère, le papa revient à la maison triomphant et joyeux. Toute la matinée, des messieurs en uniforme vinrent le féliciter. A table, il se montra fort gai, comme je n'ai pas souvenir de l'avoir vu....

Ah! ah! c'est un ambitieux; voilà qui est bon à savoir.

« Adieu, ma chère, je cours, etc., etc. Demain, je finirai ma lettre.

« Bonjour, de nouveau; je reviens à toi. Aujourd'hui, ma maîtresse Sophie.... »

Ah! voyons, voyons, que dit-elle de Sophie?.... Oh! oh!... rien, rien, silence. Continuons.

.... Ma maîtresse Sophie a été tout le jour dans une agitation extrême. Elle est allée au bal, et je suis enchantée de pouvoir t'écrire en son absence. Ma Sophie est toujours très-contente d'aller au bal, quoiqu'elle se fâche toujours en s'habillant. Moi, je ne comprends pas du tout, ma chère,

le plaisir d'aller au bal. Sophie en revint à la maison vers les six heures du matin, et je devine aisément à sa mine pâle et fatiguée qu'on n'a rien donné à manger à la pauvrette. Je conviens que je ne pourrais vivre comme cela. Si l'on ne me donnait pas tous les soirs de la sauce de salmis de gélinottes ou du blanc de poulet, je ne sais pas ce que je deviendrais. Le gruau est aussi une fort bonne chose, mais jamais personne ne trouvera le moindre goût aux navets, aux betteraves, aux artichauts.

Quel style inégal! on voit à l'instant même que ce n'est pas un homme qui écrit. Elle commence comme il faut; puis elle finit en queue de chien. Voyons une autre lettre. Celle-ci est un peu longue. Hum! il n'y a pas de date.

O ma chère, comme l'approche du printemps se fait sentir! Mon cœur bat comme s'il s'attendait constamment à quelque chose. Les oreilles me tintent sans cesse, de façon que je me tiens souvent des minutes entières, la patte levée, devant la porte, à écouter. Il faut que je te dise que j'ai une foule d'adorateurs. Je me mets souvent à la fenêtre pour les examiner. Ah! si tu savais quels monstres il y a parmi eux! Souvent un chien de basse-cour, mal bâti et stupide (la bêtise se lit sur sa figure), passe très-gravement dans la rue, s'imaginant qu'il est un personnage d'importance, et que tout le monde l'admire. Pas le moins du monde; je ne lui accorde pas la moindre attention; c'est comme si je ne l'avais pas vu. Et quel effroyable dogue s'arrête quelquefois devant ma fenêtre! S'il se levait sur ses pattes de derrière, ce que le butor ne sait pas faire certainement, il serait de toute la tête plus grand que le papa de ma Sophie, qui est

aussi d'assez grande et d'assez grosse taille. Ce sot-là doit être horriblement impertinent. J'ai un peu grondé contre lui; mais ça lui est parfaitement égal. Il laisse pendre sa langue et ses lourdes oreilles, se plante là, et ne cesse de regarder dans ma fenêtre. Quel paysan! Mais, crois-tu, ma chère, que mon cœur soit indifférent à toutes les avances? Oh! non. Si tu avais vu un beau cavalier qui saute souvent par-dessus la haie de la maison voisine, et qui se nomme Trésor.... Ah! ma chère, quel charmant petit museau il a!

Au diable tout ce bavardage. Comment peut-on remplir une lettre de pareilles sottises? Donnez-moi un homme, je veux un homme. Je veux une nourriture qui puisse alimenter et délecter mon âme; et, au lieu de cela, l'on me donne de pareilles sornettes. Tournons la page; peut-être sera-ce mieux.

Sophie était assise à sa table, et brodait. Je regardais par la fenêtre, car j'aime à examiner les passants. Tout à coup, un laquais entre, et dit : — Téploff. — Faites entrer, faites entrer,—s'écria Sophie; et la voilà qui se met à m'embrasser.—Ah! Medgi, Medgi, si tu savais qui c'est! Un beau brun, un gentilhomme de la chambre, et quels yeux il a! noirs et étincelants comme le feu.—Et Sophie se sauve en courant dans sa chambre. Une minute après, entra un jeune gentilhomme avec des favoris noirs; il s'approcha de la glace, passa la main dans ses cheveux, et parcourut la chambre du regard. Je grondais un peu, et je gagnai lentement ma place. Sophie revint bientôt, et le salua en souriant. Moi, je continuai à regarder par la fenêtre, sans faire semblant de rien. Cependant je penchai la tête un peu de

côté pour tâcher d'entendre leur conversation. Ah! ma chère, quelles bêtises ils se racontaient!... Qu'une dame, en dansant, avait fait une figure au lieu d'une autre; qu'un monsieur Boboff, avec son jabot, ressemblait à une grue, et avait manqué choir; qu'une madame Lidine s'imagine avoir les yeux bleus tandis qu'ils sont verts, et ainsi du reste. Je ne sais, en vérité, ma chère, ce qui lui plaît dans ce Téploff. Qu'a-t-elle donc à s'extasier sur son compte?

Il me semble à moi-même qu'il y a là-dessous quelque manigance. Impossible que ce Téploff lui ait tourné la tête à ce point. Continuons.

Ma foi, si ce gentilhomme plaît, je ne vois pas pourquoi cet employé, qui se tient d'ordinaire dans le cabinet du papa, ne plairait pas non plus. Ah! ma chère, voilà par exemple une horreur. Il a l'air d'une tortue dans un sac.

Qui pourrait être cet employé?

Son nom de famille est très-étrange. Il est toujours assis, et toujours à tailler des plumes. Ses cheveux ressemblent beaucoup à du foin. Le papa l'envoie toujours au lieu d'un domestique....

Ah çà! il me semble que c'est de moi que veut parler ce misérable petit chien. Mais.... est-ce que mes cheveux ressemblent à du foin?

Sophie ne peut jamais s'empêcher de rire quand elle le regarde.

Tu mens, maudite chienne. Quelle langue infâme!

comme si je ne savais pas que c'est de l'envie tout cela, comme si je ne savais pas qui me fait toutes ces avanies! C'est mon chef de bureau. Voilà, par exemple, un homme qui m'a juré une haine éternelle.... et le voilà qui me fait du tort, qui me fait du tort à chaque pas. Voyons cependant une autre lettre. Peut-être que là l'affaire s'éclaircira d'elle-même.

Ma chère Fidèle, pardonne-moi d'avoir tardé si longtemps à t'écrire. Je nageais dans les délices. Un auteur a dit, avec beaucoup de raison, que l'amour est la seconde vie. Il se fait de grands changements dans notre maison. Le gentilhomme de la chambre nous vient voir maintenant tous les jours. Sophie est folle de lui; papa très-content. J'ai déjà entendu dire à notre Grégoire, qui, en balayant les chambres, a l'habitude de parler avec lui-même, que la noce se fera bientôt, car le papa veut absolument marier sa fille à un général, ou bien à un gentilhomme de la chambre, ou bien à un colonel militaire.

Oh! je n'ai pas la force d'en lire davantage. Toujours un gentilhomme de la chambre ou un général.... J'aurais bien voulu devenir général moi-même, non pour obtenir sa main et le reste; non, j'aurais voulu le devenir seulement pour voir comment ils m'auraient fait tous deux la cour, et quels jolis compliments j'en aurais reçus; et puis pour leur dire après : Je crache sur vous deux. Que le diable emporte tout! J'ai mis en mille pièces les lettres de cette sotte petite chienne.

3 décembre.

C'est impossible, ce sont des folies, la noce n'aura pas lieu. Qu'est-ce que cela fait qu'il soit gentilhomme de la chambre? Ce n'est rien de plus qu'une dignité; ce n'est pas une chose visible qu'on puisse tenir à la main. Parce qu'il est gentilhomme de la chambre, il n'a pas un troisième œil au front. Son nez n'est pas d'or, mais de chair, comme chez tout le monde. Je voudrais bien savoir d'où proviennent toutes ces différences. Pourquoi suis-je un conseiller titulaire[1], et par quelle raison? Peut-être suis-je quelque comte ou quelque général, et je parais n'être qu'un conseiller titulaire. Peut-être ne sais-je pas moi-même qui je suis. Il y a tant d'exemples pareils dans l'histoire! Voilà quelque homme tout simple, je ne dirai pas même un noble, mais tout bonnement un bourgeois, ou bien même un paysan.... et crac, l'on découvre que c'est un grand seigneur, un baron, je ne sais quoi. Si quelque chose de pareil peut sortir d'un paysan, que ne peut-il sortir d'un gentilhomme? Voilà tout à coup que j'entre dans un uniforme de général; j'ai une épaulette sur l'épaule droite, une autre sur l'épaule gauche, un cordon

1. Neuvième classe du *tchin*.

bleu sur la poitrine. Alors quoi? quelle gamme chantera la belle? que dira le papa directeur? Oh! c'est un grand ambitieux; c'est un franc-maçon[1], je suis sûr que c'est un franc-maçon, quoiqu'il fasse semblant d'être ci et d'être ça. Mais j'ai reconnu à l'instant même que c'est un franc-maçon; s'il donne la main à quelqu'un, il ne lui présente jamais que les deux doigts. Mais est-ce que je ne puis pas être fait d'emblée général-gouverneur, ou intendant, ou quelque chose de ce genre? Vraiment j'aurais bien voulu savoir pourquoi je suis un conseiller titulaire; pourquoi précisément un conseiller titulaire, et pas autre chose?

5 décembre.

Toute la matinée j'ai lu les gazettes. Il se passe des choses étranges en Espagne; je ne puis même pas bien les comprendre. On écrit que le trône est vacant, et que les assemblées se trouvent dans une position fort difficile, à cause du choix d'un héritier; c'est le motif d'une foule de troubles. Cela me semble étrange. Comment un trône peut-il être vacant? On dit qu'une certaine *doña* doit monter sur le trône. Une *doña* ne peut pas monter sur le trône; non, c'est impossible. Sur le trône doit

1. La franc-maçonnerie est traitée en Russie comme elle le fut naguère en Espagne sous Ferdinand VII.

s'asseoir un roi. On dit qu'il n'y a pas de roi. C'est impossible qu'il n'y ait pas de roi. Un royaume ne peut exister sans roi. Il y a un roi; seulement il se trouve quelque part *incognito*. Peut-être même se trouve-t-il en Espagne. Mais quelques raisons de famille, ou la crainte des États voisins, comme la France et d'autres terres, le forcent de se cacher. Ou bien il y a d'autres raisons.

8 décembre.

J'étais presque décidé ce matin à aller au département; mais différents motifs et réflexions m'ont retenu. Les affaires de l'Espagne ne veulent pas me sortir de la tête. Comment est-il possible qu'une *doña* devienne reine? On ne le permettra point. En premier lieu, l'Angleterre ne le permettra point. Et puis les affaires politiques de toute l'Europe, l'empereur d'Autriche.... J'avoue que tous ces événements m'ont si fort affligé et ébranlé qu'il ne m'a pas été possible de m'occuper de quoi que ce fût pendant toute la journée. Mavra m'a fait la remarque que j'étais fort distrait à table. En effet, dans ma distraction, je crois avoir jeté par terre deux assiettes qui se sont aussitôt brisées. Après dîner, je suis allé voir les montagnes[1]; je n'ai rien pu en tirer d'instructif. Le reste du

1. Les montagnes de glace, les montagnes russes.

temps, je me suis tenu couché sur mon lit, et j'ai réfléchi aux affaires d'Espagne.

L'an 2000, le 43 du mois d'avril.

Le jour d'aujourd'hui est le jour du plus grand triomphe. Il y a un roi en Espagne. Il s'est trouvé, ce roi. C'est moi. Aujourd'hui seulement j'en ai acquis la certitude. J'ai été éclairé, je l'avoue, comme par un éclair. Mais en vérité, je ne conçois pas comment j'avais pu m'imaginer que j'étais un conseiller titulaire; comment une si folle idée avait-elle pu m'entrer dans la tête? Il est fort heureux que personne ne se soit alors avisé de me mettre dans une maison de fous. Maintenant tout est éclairci; je vois tout comme sur la paume de la main, tandis qu'auparavant tout me semblait caché dans une espèce de brouillard. Et je crois que tout cela provient de ce que les hommes s'imaginent que la cervelle humaine est logée dans la tête. Pas le moins du monde; c'est le vent qui la porte du côté de la mer Caspienne. J'ai commencé par déclarer à Mavra qui j'étais. Quand elle a entendu qu'elle se trouvait devant le roi d'Espagne, elle a frappé dans ses mains et a manqué mourir de peur. La sotte qu'elle est, elle n'a jamais vu de roi d'Espagne. Je tâchai cependant de la rassurer en lui disant que je ne lui en vou-

lais pas le moins du monde de ce qu'elle m'avait souvent mal ciré mes bottes. Elle appartient à la plèbe; on ne peut lui parler de choses élevées. Elle s'est épouvantée de la sorte, parce qu'elle croyait que tous les rois d'Espagne ressemblent à Philippe II. Mais je lui ai bien expliqué qu'entre Philippe et moi il n'y a pas la moindre ressemblance. Je ne suis pas allé au département; que le diable l'emporte! Non, mes amis, maintenant vous ne m'y reprendrez plus; je ne veux plus copier vos misérables paperasses.

Le 86 martobre, entre le jour et la nuit.

Aujourd'hui, notre exécuteur[1] est venu me dire qu'il fallait que j'allasse au département, et qu'il y a plus de trois semaines que je n'ai fait de service. Je suis allé au département, par force. Le chef de bureau pensait peut-être que je le saluerais, que je lui ferais des excuses; mais je le regardais avec calme, sans montrer ni trop de colère, ni trop de bienveillance, et je m'assis à ma table comme si de rien n'était. Je considérais toute cette canaille qui peuplait la chancellerie, et je pensais à part moi : — Si vous saviez qui se trouve

1. Espèce d'économe attaché à chaque département d'un ministère.

parmi vous! — Oh! mon Dieu, quel tumulte aurait éclaté! Le chef de bureau, lui-même, aurait commencé à me saluer de la tête jusqu'à la ceinture, comme il salue maintenant notre directeur. On mit devant moi quelques papiers pour que j'en fisse un extrait; mais je n'y touchai pas même du bout du doigt. Quelques minutes après, tout le département se mit en émoi; on disait que le directeur allait arriver. Beaucoup d'employés se mirent à courir à sa rencontre pour montrer leur zèle. Mais moi, je ne bougeai de ma place. Quand il traversa notre bureau, tous boutonnèrent leurs fracs; mais moi, absolument rien. Un directeur! que je me lève devant lui! jamais. Et puis, quel directeur est-ce? Ce n'est pas un directeur; c'est un bouchon, un simple bouchon, rien de plus. Voilà un de ces bouchons avec lesquels on bouche les bouteilles. Ce qui me parut le plus ridicule, c'est qu'on me donna des papiers à signer. Ils s'imaginaient que j'écrirais, tout au bas de la page : le chef de table.... Ah! vraiment! Au beau milieu de la feuille, là où signe le directeur, j'écrivis : *Ferdinand VIII.* Il aurait fallu voir quel silence respectueux se fit autour de moi. Mais je fis un geste de la main en ajoutant : — Pas de témoignage de respect, — et je sortis.

J'allai de là droit au logis du directeur. Il n'était pas à la maison, et le laquais ne voulait pas me

laisser entrer; mais je lui dis quelque chose qui lui fit tomber les bras. Je pénétrai jusqu'à la chambre à coucher. Elle était assise devant son miroir; mais elle se leva et recula à ma vue. Je ne lui dis pas cependant que j'étais le roi d'Espagne. Je lui dis seulement qu'un grand bonheur l'attendait, tel qu'elle ne pouvait pas même se l'imaginer, et que notre union se ferait malgré les embûches de nos ennemis. Je n'ajoutai rien de plus et m'en allai. Oh! que la femme est un être perfide! je n'ai compris qu'aujourd'hui ce que c'est que la femme. Jusqu'à présent personne n'avait pu découvrir de qui elle est éprise. C'est moi le premier qui l'ai découvert. La femme est amoureuse du diable. Oui, sans plaisanter. Les physiciens qui prétendent le contraire disent des bêtises. Tout cela, c'est de l'ambition, et cette ambition provient de ce qu'il se trouve sous la langue une petite vésicule qui renferme un petit vermisseau de la grosseur d'une tête d'épingle. Et tout cela est confectionné par un coiffeur qui habite maintenant la rue aux Pois. Je ne me rappelle plus son nom; mais il est incontestablement prouvé qu'il s'est associé avec une sage-femme pour répandre le mahométisme sur toute la terre; et voilà pour quelle raison la plus grande partie du peuple en France s'est convertie à la religion de Mahomet.

Pas de date; c'était un jour sans date.

Je me suis promené *incognito* à la Perspective Newski. Cependant je n'ai pas fait voir que j'étais le roi d'Espagne; j'ai pensé qu'il était inconvenant de se dévoiler ainsi devant tout le monde avant de s'être fait présenter à la cour. Une seule chose m'embarrasse : c'est que je n'ai pas de costume national. S'il était possible de trouver un manteau royal quelconque. Je voulais en commander un à un tailleur; mais tous ces tailleurs sont de vrais ânes qui ne prennent pas le moindre souci de leur ouvrage. Ils sont devenus des gens d'affaires, et, pour la plupart, s'occupent de paver les rues. J'ai pris la résolution de faire un manteau royal d'un frac d'employé que je n'ai pas mis trois fois. Mais, pour ne pas donner à ces coquins l'occasion de le gâter, je vais le faire moi-même, en fermant la porte pour que personne ne me voie. Je l'ai déjà taillé en pièces avec des ciseaux, car il faut que la coupe en soit toute différente.

Je ne me rappelle pas la date; il n'y avait pas de mois; le diable sait ce qu'il y avait.

Le manteau est prêt et cousu. Mavra a poussé un cri quand je l'ai mis pour la première fois. Cepen-

dant je ne puis encore me décider à me présenter à la cour. Jusqu'à présent il n'est pas venu de députation de l'Espagne. Se présenter à la cour sans députés, ce serait inconvenant. Ma dignité n'aurait pas le moindre poids. Je les attends d'heure en heure.

Date I.

La lenteur des députés m'étonne prodigieusement. Quelle raison peut les retenir? Serait-ce la France? Oui, c'est l'État le plus hostile. Je suis allé m'informer à la poste si les députés d'Espagne n'étaient pas arrivés. Mais le directeur de la poste, qui est extrêmement bête, n'a pas entendu parler d'eux.

— Non, m'a-t-il dit, il n'y a pas ici des députés d'Espagne; mais si vous voulez écrire une lettre, nous la recevrons d'après le tarif. —

Que le diable t'emporte! qu'est-ce qu'une lettre? Toute lettre est une bêtise.... il n'y a que les apothicaires qui écrivent des lettres...

Madrid, le 30 februarius.

Me voilà en Espagne, et c'est arrivé si vite qu'à peine j'ai eu le temps de le remarquer. Ce matin les députés d'Espagne se sont présentés chez moi, et je me suis assis en voiture au milieu d'eux. La

rapidité prodigieuse de notre voyage m'a fort surpris. Nous sommes allés si vite, qu'en une demi-heure nous étions aux frontières d'Espagne. Du reste, il y a maintenant partout en Europe des chemins de fer et des bateaux à vapeur. L'Espagne est un pays bien extraordinaire. En entrant dans la première chambre, j'aperçus une foule d'hommes avec la tête rasée. Je devinai cependant à l'instant même que ce devaient être des grands.... ou des soldats, car les soldats se rasent la tête. Les façons du chancelier d'État qui me conduisait par la main sont vraiment fort singulières. Il m'a poussé dans une petite chambre, en me disant :

— Reste là, et si tu t'avises encore de te nommer le roi Ferdinand, je te rosserai jusqu'à ce que l'envie t'en passe.—

Mais moi, qui savais bien que ce n'était qu'une épreuve, je répondis négativement, ce qui m'attira du chancelier deux coups de bâton sur le dos. Ils me firent si mal que je manquai crier ; mais je me retins, en me rappelant que c'est un usage chevaleresque auquel doivent se soumettre tous ceux qui sont promus à de hautes dignités, car ces usages chevaleresques existent encore en Espagne. Resté seul, je m'occupai des affaires d'État. Je découvris alors que la Chine et l'Espagne sont le même État ; il n'y a que des ignorants qui les prennent pour deux États distincts.

Je conseille à tout le monde d'écrire sur un morceau de papier le mot *Espagne*; il deviendra *Chine*. Mais ce qui m'affligeait beaucoup, c'est un événement qui doit avoir lieu demain. Demain, à sept heures, il arrivera une chose étrange : la terre s'assiéra sur la lune. Le célèbre chimiste anglais Wellington a écrit là-dessus. J'avoue que je ressentis une angoisse au cœur quand je m'imaginai la mollesse extraordinaire et le peu de solidité de la lune. La lune se fait ordinairement à Hambourg, et elle s'y fait très-mal. Je m'étonne que l'Angleterre n'y ait pas fait attention jusqu'à présent. C'est un tonnelier boiteux qui la fabrique, et l'on voit que cet imbécile n'a pas la moindre idée de ce que c'est que la lune. Il y met des câbles goudronnés et un peu d'huile d'olive; c'est pour cela qu'il règne une si grande puanteur sur toute la terre que tout le monde doit se boucher le nez. Et voilà pourquoi la lune est un globe tellement tendre et mou que les hommes ne peuvent pas y vivre, et qu'il n'y vit que des nez. Et voilà pourquoi nous ne pouvons pas voir nos nez; ils se trouvent tous dans la lune. Et quand je me rappelai que la terre est une masse lourde, et qu'elle peut, en s'asseyant sur la lune, broyer tous nos nez, une si grande inquiétude me saisit que je me hâtai, après avoir mis mes bas et mes souliers, de me rendre dans la salle du conseil

d'État pour donner l'ordre à la police d'empêcher la terre de s'asseoir sur la lune. Les grands rasés que je trouvai en grand nombre dans cette salle, étaient tous des hommes de beaucoup de sens. Et quand je leur dis :

— Messieurs, sauvons la lune, car la terre veut s'asseoir sur elle ; —

Tout le monde, à l'instant même, se mit à l'œuvre pour satisfaire à mon désir royal. Plusieurs d'entre eux commencèrent à grimper aux murailles avec l'intention de monter à la lune. Mais en ce moment parut le grand chancelier. A sa vue, tous s'enfuirent. Moi, en qualité de roi, je tins ferme. Mais le chancelier, à ma grande surprise, me donna un coup de bâton, et me chassa dans ma chambre.

Voyez quelle puissance ont encore en Espagne les vieilles coutumes nationales !

Le janvier de la même année
qui est venu après le février.

Je ne puis comprendre jusqu'à présent quel pays est l'Espagne. Les usages populaires et l'étiquette de la cour sont tout à fait bizarres. Je ne comprends rien, je ne comprends rien, je ne comprends absolument rien. Aujourd'hui on m'a rasé la tête, quoique j'aie crié de toutes mes forces que je ne voulais pas être moine. Mais je ne saurais

exprimer ce que j'ai ressenti quand on s'est mis à me verser, goutte à goutte, de l'eau froide sur la tête. Je n'ai jamais éprouvé un pareil enfer. J'étais prêt à devenir furieux; de façon qu'on ne m'a retenu qu'à grand'peine. Je ne comprends pas du tout la signification d'une pareille coutume. C'est une coutume sotte, stupide, insensée. Je ne comprends pas non plus la folie des rois qui ne l'ont pas abolie jusqu'à présent. Je commence à croire que je suis tombé dans les mains de l'inquisition, et que celui que je prenais pour le chancelier n'est autre chose que le grand inquisiteur lui-même. Mais je ne puis comprendre comment un roi peut être soumis à l'inquisition. Cependant il serait possible que la France en fût cause, et surtout Polignac. Oh! ce coquin de Polignac! il m'a juré une haine mortelle, et le voilà qui me poursuit, qui me poursuit.... Mais je sais ton affaire, camarade; ce sont les Anglais qui te font aller. Les Anglais sont de grands politiques; ils se fourrent partout. Le monde entier sait que quand l'Angleterre prend du tabac, c'est la France qui éternue.

Aujourd'hui, le grand inquisiteur est venu dans ma chambre. Dès que j'entendis le bruit de ses pas, je m'empressai de me cacher sous une chaise. Ne me voyant pas, il se mit à m'appeler. Il commença par dire :

— Popritchine ! —

Moi, motus. Puis :

— Axenti Ivanoff[1] !... Conseiller titulaire ! Gentilhomme !... —

Je me tais toujours.

— Ferdinand VIII, roi d'Espagne !... —

J'eus un moment l'intention de sortir ma tête de dessous la chaise ; mais je dis en moi-même :

— Non, tu ne me tromperas pas, nous te connaissons ; tu me ferais encore verser de l'eau froide sur la tête. —

Cependant il m'aperçut, et me chassa de ma retraite à coups de bâton. Ce maudit bâton bat de manière à faire bien mal. Du reste, une nouvelle découverte que j'ai faite aujourd'hui m'a récompensé de toutes mes souffrances. Je me suis convaincu que chaque coq avait une Espagne, et qu'il la portait sous ses ailes. Le grand inquisiteur me quitta tout furieux, en me menaçant d'une punition ; mais je méprisai complétement sa colère impuissante, car je sais bien qu'il n'agit que comme un instrument des Anglais.

1. Pour Ivanowitch ; manière méprisante de changer le nom patronymique.

Da 34 te, ms, néena, février, 349.

Non, je n'ai plus la force de souffrir. Mon Dieu, que font-ils de moi? Ils me versent de l'eau froide sur la tête. Ils ne veulent pas m'écouter, ni voir mes souffrances. Que leur ai-je fait? Pourquoi me tourmentent-ils? Que veulent-ils de moi, pauvre infortuné que je suis? Que puis-je leur donner? Je n'ai rien.... Je ne puis, non je ne puis plus supporter mes tourments. Ma tête brûle, tout tourne devant mes yeux. Ah! sauvez-moi, prenez-moi, donnez-moi un *troïka*[1] de chevaux rapides comme le vent. Assieds-toi, mon postillon; tinte, ma clochette; élancez-vous, mes chevaux, et emportez-moi loin de cette terre.... Plus loin, plus loin, pour qu'on ne voie plus rien, plus rien.... Un ciel agité se déroule devant moi; une petite étoile brille au firmament. Une forêt d'arbres sombres, et la lune au-dessus, passent rapidement devant mes yeux; une vapeur bleue s'étend sous mes pieds; une corde vibre au fond de cette vapeur.... D'un côté c'est la mer, de l'autre l'Italie.... Voilà qu'on aperçoit aussi de petites chaumières russes. Oh! est-ce ma maison qui bleuit dans le lointain? est-ce ma mère qui est assise sous la fenêtre?... O ma

1. Attelage de trois chevaux attachés de front.

mère, sauve ton pauvre enfant! laisse tomber une larme sur ma tête malade! vois comme on le tourmente! oh! serre sur ton cœur ton pauvre orphelin délaissé! il n'a pas de place dans ce monde. On le persécute.... Ma mère, ma mère, prends pitié de moi.... A propos, savez-vous que le dey d'Alger a une verrue sur le nez?

FIN DES MÉMOIRES D'UN FOU.

UN
MÉNAGE D'AUTREFOIS

UN

MÉNAGE D'AUTREFOIS.

J'aime beaucoup la vie modeste et solitaire de ces propriétaires campagnards qu'on a l'habitude d'appeler en Petite-Russie les *gens d'autrefois* (starosvetskie); ils sont semblables à ces vieilles maisonnettes pittoresques qui vous plaisent par leur simplicité et par le contraste qu'elles présentent avec les constructions modernes, propres, élégantes, dont les murs ne portent pas encore les traces de la pluie, dont les toits ne sont pas encore couverts de mousse verdâtre, et dont le perron, nouvellement badigeonné, ne laisse pas encore voir ses briques rouges. J'aime à descendre quelquefois, pour un instant, dans la sphère de cette vie si calme et si paisible, où jamais un vœu n'a franchi la haie qui enferme la petite cour et le verger entouré de chaumières en bois, penchées sur le flanc, et perdues dans un fouillis de saules, de sureaux et de poiriers. La vie de leurs habitants est

si tranquille qu'on s'oublie avec eux, pour un instant, et qu'on est prêt à penser que les passions, les vains désirs, tous les enfants du malin esprit qui troublent le monde, n'existent point, et qu'ils ne vous sont apparus que dans un songe pénible et agité. Je vois d'ici la petite maison, entourée d'une galerie que soutiennent de minces colonnettes en bois noirci, et qui fait le tour entier du bâtiment, afin qu'on puisse, pendant l'orage, fermer les volets des fenêtres sans être mouillé par la pluie; derrière la maison, des mûriers en fleur, puis de longues rangées de petits arbres fruitiers noyés dans le vif écarlate des cerises et dans une mer bleuâtre de prunes au duvet plombé; puis un large et vieux hêtre, sous l'ombre duquel est étendu un tapis pour le repos; devant la maison, une cour spacieuse avec une herbe courte et verdoyante, avec deux petits sentiers qui conduisent de la grange à la cuisine, et de la cuisine au logis du seigneur; une oie au long cou, qui boit de l'eau dans une flaque, entourée de ses oisillons, d'un jaune tendre et soyeux; une longue haie, à laquelle pendent des liasses de poires et de pommes séchées, et des tapis mis à l'air; un chariot chargé de melons, près de la grange; à côté, un bœuf dételé et ruminant, paresseusement couché. Tout cela a pour moi un charme inexprimable; peut-être parce que je n'en aurai plus jamais le spectacle, et

que toute chose dont nous sommes séparés nous est chère. Par quelque raison que ce fût, dès que ma briska s'approchait du perron de cette maisonnette, mon âme éprouvait un délicieux sentiment de calme et de bien-être. Les chevaux arrivaient gaiement devant la porte, où ils s'arrêtaient d'eux-mêmes; le cocher descendait lentement du siége, et se mettait à bourrer sa pipe, comme s'il eût été devant sa propre maison. Même l'aboiement flegmatique des chiens de la basse-cour avait quelque chose d'amical et de bienveillant. Mais ce qui me plaisait le plus dans ces modestes réduits, c'étaient leurs propriétaires, de bonnes vieilles gens qui s'empressaient avec tant de cordialité à la rencontre de leurs hôtes. Leurs bonnes figures se représentent quelquefois à mon esprit, même au milieu du bruit du monde; et une douce rêverie me saisit, et je me rappelle mon passé. Il y a tant de bonté, de franchise, de bienveillance sur leur visage, qu'on renonce avec joie, au moins pour quelques instants, à toute pensée téméraire, et qu'on passe insensiblement tout entier dans cette humble vie champêtre.

Je ne puis oublier deux vieillards du siècle passé; ils ne sont plus au monde à présent; mais mon âme se remplit d'une tristesse pieuse en pensant que j'irai quelque jour dans leur habitation maintenant déserte, que je trouverai la maison à

demi ruinée, le jardin abandonné et l'étang changé en marécage. Oui, je suis triste seulement d'y penser. Mais commençons notre récit.

Athanase Ivanovitch Tovstogoub et Pulchérie Ivanovna Torstogoubikha [1], comme l'appelaient les paysans de la contrée, étaient ces deux vieillards dont je viens de parler. Si j'étais peintre et que j'eusse à représenter Philémon et Baucis, je ne choisirais pas d'autres modèles. Athanase Ivanovitch avait soixante ans, Pulchérie Ivanovna, cinquante-cinq. Athanase Ivanovitch était de haute taille; il portait constamment une petite pelisse en peau de mouton (*touloup*), recouverte de camelotte; il aimait à se tenir assis, courbé, et souriait toujours, soit qu'il racontât lui-même, soit qu'il écoutât un autre parler. Pulchérie Ivanovna était sérieuse, au contraire, et riait rarement. Mais il y avait tant de bonté dans ses yeux et sur tout son visage, on y lisait si clairement le plaisir qu'elle éprouvait à vous donner ce qu'elle avait de meilleur, que vous auriez trouvé qu'un sourire de plus eût rendu trop doucereuse sa bonne physionomie. Les rides de leurs visages étaient dis-

1. On sait qu'*Ivanovitch* et *Ivanovna* veulent dire *fils d'Ivan* et *fille d'Ivan*. En Russie, ces noms patronymiques, formés avec le prénom du père, sont inséparables du prénom de la personne qui les porte, et servent bien plus souvent à la désigner, soit qu'on lui parle, soit qu'on parle d'elle, que son nom même de famille.

posées avec tant de grâce qu'un peintre eût fait son profit à les copier. Il semblait qu'on y pouvait lire toute leur vie honnête et calme, une vie comme la mènent les anciennes bonnes familles de la Petite-Russie, qui forment le plus frappant contraste avec ces vils Petits-Russiens qui, de colporteurs et de marchands de goudron qu'ils étaient, deviennent des employés de l'État, se jettent, comme des sauterelles, sur toutes les charges des cours de justice, arrachent le dernier kopek à leurs propres compatriotes, accumulent un capital, et ajoutent solennellement à la terminaison *o* de leur nom de famille, la lettre *w* pour en faire un nom russe. Non, ils ne ressemblaient pas, mes deux vieillards, à ces méprisables créatures, pas plus que ces familles de la vieille roche qu'on trouve encore dans la Petite-Russie. L'on ne pouvait voir, sans en être touché, leur mutuelle affection; ils ne se disaient jamais *toi*, mais toujours *vous* :

—Vous, Athanase Ivanovitch; vous, Pulchérie Ivanovna.

—Est-ce vous, Athanase Ivanovitch, qui avez défoncé cette chaise de paille? —

—Ce n'est rien, ne vous fâchez pas, Pulchérie Ivanovna, c'est moi-même.

Ils n'avaient jamais eu d'enfants, de sorte que toute leur affection s'était concentrée de l'un sur l'autre. Dans sa jeunesse, Athanase Ivanovitch

avait servi à l'armée; mais il y avait de cela si longtemps, si longtemps, qu'il n'en faisait plus mention lui-même. Athanase Ivanovitch s'était marié à l'âge de trente ans, alors qu'il était encore beau garçon et qu'il portait une courte pelisse brodée (camzôl, du mot français *camisole*). Il avait même enlevé avec assez d'adresse Pulchérie Ivanovna dont les parents ne le voulaient pas pour gendre. Mais c'est à peine s'il se rappelait cette aventure; du moins il n'en parlait jamais. A tous ces événements anciens et extraordinaires avaient succédé depuis longtemps une vie paisible, retirée, et des rêveries douces et solitaires, semblables à celles qui vous surprennent quand vous êtes assis sur une terrasse dominant un jardin, tandis qu'une fertile pluie d'été tombe à larges gouttes sur les feuilles des arbres, formant à leur pied de petits ruisseaux dont le bruit invite au sommeil, et que l'arc-en-ciel, glissant au-dessus du feuillage, étale sur le ciel ses pâles nuances, ou tandis que, bercé dans une calèche qui plonge entre de larges buissons verts, aux cris éclatants de la caille des steppes, vous sentez chatouiller vos mains et votre visage par les épis des hauts blés et les tiges des grandes fleurs champêtres qui s'introduisent dans la voiture en escaladant les portes.

Athanase Ivanovitch écoutait avec un sourire gracieux les personnes qui venaient le visiter; il

interrogeait les autres plutôt qu'il ne parlait lui-même, et n'était pas de ces vieillards qui vous fatiguent à force de louer le temps passé et de gourmander le temps présent. Dans ses questions, il montrait prendre un grand intérêt à toutes les circonstances de votre propre vie, à vos succès, à vos revers, bien que la curiosité de ces bons vieillards ressemblât un peu à celle d'un enfant qui, pendant qu'il vous parle, examine avec une profonde attention le cachet de votre montre. Alors, on pouvait dire que son visage respirait la bonté. Les chambres de la maisonnette occupée par ces deux vieux époux étaient petites et basses, comme elles le sont d'ordinaire chez les gens d'autrefois. Dans chaque chambre, il y avait un immense poêle qui en remplissait presque le tiers. La maison était extrêmement chaude, car Athanase Ivanovitch et Pulchérie Ivanovna aimaient beaucoup la chaleur. Toutes les portes des poêles aboutissaient à l'antichambre, constamment remplie de paille, qui, dans la Petite-Russie, remplace le bois à brûler. Le feu pétillant et clair de la paille rendait cette antichambre très-agréable dans les soirées d'hiver, lorsqu'un jeune et bouillant garçon, tout transi d'avoir couru sur les traces d'une fillette du village, y rentrait en courant et en battant des mains pour se réchauffer. Les murs de la chambre principale étaient ornés de quelques tableaux et gra-

vures enfermées dans de vieux cadres étroits. Je suis sûr que les maîtres de la maison eux-mêmes ignoraient depuis longtemps ce qu'ils avaient représenté, et n'auraient pu s'apercevoir qu'on en eût emporté quelques-uns. Il y avait, entre autres, deux grands portraits peints à l'huile : l'un représentait un archevêque; l'autre, Pierre III. Parmi les gravures, se trouvait une duchesse de La Vallière, toute salie par les mouches. Autour des fenêtres et au-dessus des portes, étaient collées d'autres petites gravures noirâtres, qu'on n'examinait pas d'habitude, car on les prenait pour des taches sur la muraille. Le plancher, dans toutes les chambres, était de terre glaise, mais très-bien construit, et tellement propre, qu'aucun parquet de grand seigneur, paresseusement balayé par un monsieur en livrée à demi réveillé, n'aurait pu soutenir la comparaison. La chambre de Pulchérie Ivanovna était toute remplie de coffres et de boîtes, de petits coffres et de petites boîtes. Une quantité de sachets que remplissaient des graines de fleurs, de pastèques, de concombres, étaient pendus aux murailles. Tous les intervalles et tous les recoins que formaient les coffres amoncelés étaient encombrés de pelotons de laine, de chiffons, de friperies datant d'un demi-siècle. Pulchérie Ivanovna était une grande ménagère; elle ramassait tout, sans savoir souvent elle-même à quoi cela pourrait

servir. Mais ce qu'il y avait de plus remarquable dans la maison, c'était le cri des portes. Dès le matin, il retentissait du haut en bas. Je ne saurais dire pourquoi les portes criaient ainsi. Est-ce parce que les gonds en étaient rouillés? ou bien le menuisier qui les avait faites y avait-il caché quelque secret mécanisme? Je ne sais, mais le plus étrange, c'est que chaque porte avait son chant particulier. Celle de la chambre à coucher avait une voix aigre et pointue; celle de la salle à manger, une voix basse et rauque. Quant à celle qui fermait l'antichambre, elle rendait un son bizarre, tremblotant et plaintif; tellement, qu'en écoutant avec attention, l'on discernait clairement ces mots : — J'ai froid, j'ai froid, je gèle [1]! — Je sais que nombre de personnes n'aiment pas le cri des portes; moi je l'aime beaucoup. Et quand il m'arrive quelquefois à Saint-Pétersbourg d'entendre une porte crier, je me transporte en idée à la campagne, dans une petite chambre basse, éclairée d'une lumière plantée sur un vieux chandelier. Le souper est déjà sur la table, près de la fenêtre ouverte, par laquelle une belle nuit de mai regarde dans la chambre; un rossignol remplit des éclats de sa voix le jardin, la maison, et jusqu'à

1. C'est naturellement dans les mots russes qu'est la ressemblance avec le cri de la porte.

la rivière qui miroite dans le sombre lointain; les arbres bruissent faiblement.... O mon Dieu, quelle longue file de souvenirs passent devant mon imagination!... Les chaises de ce vieux ménage étaient en bois, et massives, comme on les faisait jadis; elles avaient toutes de très-hauts dossiers, travaillés au tour, sans couleur, sans vernis. Elles n'étaient pas même rembourrées, et ressemblaient aux siéges sur lesquels s'assoient nos archevêques. De petites tables dans les coins; d'autres tables carrées devant le sofa et devant la glace entourée d'un cadre en feuillage doré; un tapis avec des oiseaux qui ressemblent à des fleurs, et des fleurs qui ressemblent à des oiseaux; voilà tout l'ameublement de la maisonnette occupée par mes deux vieux époux. La chambre des servantes était toujours remplie de filles jeunes et vieilles en robes rayées. Pulchérie Ivanovna leur donnait quelquefois à coudre des bagatelles, ou à nettoyer des fruits; la plupart d'entre elles dormaient dans la cuisine.... Pulchérie Ivanovna croyait nécessaire de les tenir toutes sous la clef de la maison, et de surveiller sévèrement leurs mœurs; mais, à sa grande surprise, il ne se passait pas de mois que la taille de quelqu'une de ces filles ne devînt plus ample qu'à l'ordinaire; et cela semblait d'autant plus étrange qu'il n'y avait pas dans toute la maison un seul homme non marié, excepté cepen-

dant un jeune garçon de service qui portait toujours un frac en drap gris, avec les pieds nus, et qui dormait tout le temps qu'il ne mangeait pas. Dans ces occasions, Pulchérie Ivanovna grondait la coupable et lui enjoignait que cela n'arrivât plus. Sur les vitres des fenêtres tintait incessamment une immense quantité de mouches, et parmi leur bruit confus s'entendait quelquefois le bourdonnement grave d'un frelon, ou le sifflement aigu d'une guêpe. Mais dès qu'on apportait les lumières, toute cette foule allait dormir et cachait le plafond sous son épais nuage noir.

Athanase Ivanovitch s'occupait fort peu de ses affaires; cependant il allait quelquefois visiter aux champs ses faucheurs ou ses moissonneurs, et les regardait faire avec une attention curieuse. Tout le poids de l'administration domestique reposait sur Pulchérie Ivanovna; ce qui consistait à ouvrir et fermer perpétuellement la chambre aux provisions; à cuire, sécher, saler toutes sortes de fruits et de légumes. Sa maison ressemblait à un laboratoire de chimiste. Il y avait toujours un feu allumé sous un pommier du jardin; un trépied en fer portait une casserole de rosette où cuisaient sans cesse des confitures, des gelées, des *pastilas* [1] au sucre et au miel. Sous quelque autre arbre, un

1. Espèce de conserve.

cocher s'occupait à distiller de l'eau-de-vie avec des feuilles de pêcher, des fleurs de mûrier et des noyaux de cerises; et à la fin de l'opération, il ne pouvait plus remuer la langue, ou bien il disait de telles sottises que Pulchérie Ivanovna, n'y pouvant rien comprendre, l'envoyait dormir à la cuisine. Il se cuisait, se séchait et se salait une telle quantité de ces ingrédients qu'ils auraient fini par inonder les greniers et les caves (car Pulchérie Ivanovna aimait à faire des provisions bien au delà des besoins), si la plus grande partie de ces friandises n'eût été dévorée par les servantes, qui, une fois introduites dans le garde-manger, s'en bourraient à tel point qu'elles se plaignaient en gémissant, tout le reste du jour, de maux d'estomac. Pulchérie Ivanovna n'avait pas trop la possibilité d'entrer dans les détails de l'administration des terres; l'intendant, d'accord avec le *starosta* [1], la pillait d'une façon impitoyable. Ils avaient l'habitude de couper dans les bois de leur seigneur comme si c'eût été leur propre bien; ils y faisaient fabriquer une foule de traîneaux qu'ils envoyaient vendre à la plus prochaine foire; ils vendaient aussi tous les gros chênes aux meuniers du voisinage. Une fois seulement, Pulchérie Ivanovna exprima le désir de faire l'inspection de ses bois. On lui attela

1. Chef des paysans, mais paysan lui-même.

un *droschki*, qu'enveloppaient d'énormes tabliers de cuir, et qui, dès que le cocher agitait ses lèvres pour faire mouvoir de vieux chevaux qui avaient servi dans la milice, commençait à remplir l'air de bruits étranges où l'on croyait entendre tout à coup le son d'une flûte ou d'un tambourin; chaque clou, en effet, chaque écrou résonnait de façon que, du moulin, à deux verstes de distance, on entendait que la dame quittait son château. Pulchérie Ivanovna ne pouvait pas manquer d'apercevoir l'extermination de ses bois et l'enlèvement des chênes que, dans sa jeunesse, elle avait connus déjà séculaires.

—Pourquoi donc, Nitchipor, dit-elle à son intendant qui l'accompagnait, pourquoi donc les chênes sont-ils devenus si clair-semés? prends garde que tes cheveux ne deviennent aussi clairsemés.

— Pourquoi clair-semés? répondit l'intendant; ils ont disparu, tout à fait disparu. La foudre est tombée sur eux, les vers les ont mangés; enfin ils ont disparu, madame, ils ont disparu. —

Pulchérie Ivanovna fut complétement satisfaite par cette réponse; et, rentrée à la maison, elle donna seulement l'ordre de doubler la garde autour des cerisiers d'Espagne et des grands poiriers d'hiver. Ses dignes régisseurs, l'intendant et le *starosta*, trouvèrent ensuite qu'il était entièrement inutile d'amener toute la farine jusqu'aux greniers

de leurs seigneurs, et que ceux-ci pouvaient bien se contenter de la moitié. Ils finirent même par choisir cette moitié parmi la farine gâtée ou mouillée, et qu'on refusait à la foire. Mais, en dépit des vols effrontés de ces deux coquins, malgré la voracité de tous les êtres habitant la maison, depuis la femme de charge jusqu'aux cochons qui engloutissaient une foule de prunes et de pommes, poussant eux-mêmes les arbres avec leur groin pour en faire tomber une pluie de fruits; malgré le pillage des moineaux et des corneilles; malgré les cadeaux que faisaient à leurs parents et connaissances les gens de la maison, qui poussaient l'effronterie jusqu'à dérober les toiles de chanvre et de lin dont le prix allait se verser au cabaret; malgré les rapines des visiteurs, des cochers flegmatiques et des laquais fainéants, cette terre fertile et bénie produisait tout en telle abondance, Athanase Ivanovitch et Pulchérie Ivanovna avaient si peu de besoins, que tant de déprédations ne pouvaient faire aucune brèche à leur bien-être.

Les deux bons vieillards, d'après l'habitude des *gens d'autrefois*, aimaient un peu les plaisirs de la bouche. Dès que pointait l'aurore (ils se levaient toujours de grand matin), dès que les portes commençaient leur concert discordant, ils s'attablaient et prenaient leur café. Après ce premier repas,

Athanase Ivanovitch sortait sur le perron, et criait, en tenant son mouchoir comme un fouet :

— *Kich! Kich!* sauvez-vous, oies, sauvez-vous d'ici. —

D'ordinaire il rencontrait son intendant au milieu de la cour. Il avait l'habitude d'entrer en conversation avec lui, de l'interroger en détail sur les travaux des champs, et de lui communiquer des remarques ou de lui donner des ordres tels que chacun eût été surpris de ses connaissances profondes en économie domestique, et qu'un novice n'eût pas même eu la pensée qu'on pouvait voler un maître si clairvoyant. Mais son intendant était un vieux renard habitué au feu, qui savait fort bien comment il fallait répondre et mieux encore comment il fallait agir. Ensuite, Athanase Ivanovitch rentrait dans son appartement, et disait, en s'approchant de Pulchérie Ivanovna :

— Dites donc, Pulchérie Ivanovna, il serait temps peut-être de manger un morceau?

— Mais, Athanase Ivanovitch, que pourrait-on manger maintenant? à moins pourtant que ce ne soient des petits pâtés au lard ou à la graine de pavots, ou bien encore des champignons salés.

— Va pour les champignons ou pour les petits pâtés, — répondait Athanase Ivanovitch.

Et aussitôt la table se couvrait de petits pâtés ou de champignons.

Une heure avant le dîner, Athanase Ivanovitch déjeunait encore, prenait un verre d'eau-de-vie dans une ancienne tasse d'argent, et faisait passer l'eau-de-vie en avalant des champignons, de petits poissons séchés et quelques autres bagatelles. On dînait à midi. Outre les plats et les saucières, la table était chargée d'une quantité de petits pots hermétiquement bouchés, afin que les appétissants produits de la cuisine antique ne pussent s'évaporer. A table, la conversation roulait habituellement sur des sujets intimement liés à la grande affaire du dîner.

— Il me paraît que ce gruau, disait Athanase Ivanovitch, est un peu brûlé; que vous en semble, Pulchérie Ivanovna?

— Non, Athanase Ivanovitch; mettez un peu plus de beurre; alors il ne vous paraîtra plus brûlé, et versez par-dessus de cette sauce aux champignons.

— Soit, répondait Athanase Ivanovitch en lui passant son assiette; voyons ce qui en résultera.—

Après le dîner, Athanase Ivanovitch allait reposer pendant une heure; puis Pulchérie Ivanovna apportait une pastèque découpée, et disait :

— Voyez un peu, Athanase Ivanovitch, comme cette pastèque est bonne.

— Mais ne vous fiez pas trop, Pulchérie Ivanovna, à sa belle couleur rouge, répondait Atha-

nase Ivanovitch en prenant une grosse tranche; il y en a qui sont rouges, et qui ne valent rien. —

Cependant la pastèque avait bientôt disparu. Ensuite, Athanase Ivanovitch mangeait encore quelques poires, et allait faire un tour de jardin avec Pulchérie Ivanovna. Rentrée à la maison, la bonne dame vaquait à ses affaires, et le mari, s'asseyant sous la toile d'un balcon qui donnait sur la cour, s'amusait à regarder comment la chambre aux provisions ne faisait que montrer et cacher son intérieur, et comment les servantes, se poussant l'une l'autre, apportaient et remportaient un tas de vieilleries jetées pêle-mêle dans des coffres, des corbeilles, des tamis. Peu après, il envoyait chercher Pulchérie Ivanovna, ou bien allait la trouver lui-même, et lui disait :

— Que faudrait-il donc manger, Pulchérie Ivanovna?

— Mais quoi donc, répliquait-elle, à moins que je ne fasse venir des gâteaux aux groseilles que j'ai fait garder exprès pour vous?

— Va pour les gâteaux aux groseilles, répondait Athanase Ivanovitch.

— Peut-être auriez-vous préféré un peu de *kissel*[1]?

— Ce ne serait pas mal, en effet, — reprenait Athanase Ivanovitch.

1. Espèce de gelée aux fruits.

Et aussitôt on apportait les gâteaux et le kissel, qui disparaissaient ensemble. Avant le souper, Athanase Ivanovitch faisait encore une petite collation. A neuf heures et demie, le souper était servi. Aussitôt après on allait dormir, et le calme le plus profond régnait dans ce petit coin de terre, si actif et si tranquille à la fois. La chambre où couchait Pulchérie Ivanovna était si chaude que peu de personnes eussent pu y rester quelques heures, mais Athanase Ivanovitch, pour avoir encore plus chaud, dormait sur un poêle russe, dont la haute température le forçait quelquefois à se lever pendant la nuit et à se promener dans la chambre. En se promenant ainsi, il poussait de petits gémissements.

— Qu'avez-vous donc à gémir? lui demandait Pulchérie Ivanovna.

— Dieu le sait, répondait-il; on dirait que j'ai un peu mal à l'estomac.

— Peut-être mangeriez-vous bien quelque chose, Athanase Ivanovitch?

— Je ne sais si ce serait bon, Pulchérie Ivanovna; mais, au reste, que manger?

— Du lait caillé ou des poires tapées.

— Eh bien, essayons, — disait Athanase Ivanovitch.

Une servante, à moitié endormie, allait fouiller dans les armoires; Athanase Ivanovitch mangeait

une pleine assiettée, après quoi il disait ordinairement :

— Il me semble que je vais un peu mieux. —

Quelquefois, quand le temps était serein et que l'appartement était bien chaud, Athanase Ivanovitch entrait en gaieté et se plaisait à railler un peu Pulchérie Ivanovna.

— Dites donc, Pulchérie Ivanovna, si notre maison brûlait, que deviendrions-nous?

— Dieu nous en garde! répondait Pulchérie Ivanovna, en faisant le signe de la croix.

— Mais enfin, supposons que notre maison soit brûlée, où irions-nous loger?

— Dieu sait ce que vous dites, Athanase Ivanovitch; comment notre maison pourrait-elle brûler? Dieu ne le permettra pas.

— Mais cependant si elle brûlait?

— Eh bien! nous passerions dans le bâtiment de la cuisine; vous pourriez prendre la petite chambre qu'occupe la femme de charge.

— Mais si la cuisine brûlait aussi.

— Dieu nous préserve d'un tel malheur, que la maison et la cuisine brûlent en même temps! Eh bien! nous passerions dans le bâtiment du magasin aux provisions, jusqu'à ce que nous ayons eu le temps de bâtir une maison neuve.

— Mais si le magasin aux provisions brûlait également?

— Dieu sait ce que vous dites ; je ne veux plus vous écouter. C'est un péché de dire ces choses, et Dieu nous punit pour de telles pensées. —

Et Athanase Ivanovitch, satisfait de s'être un peu moqué de Pulchérie Ivanovna, souriait assis dans sa chaise.

Ces bonnes gens me plaisaient surtout quand ils recevaient des visites. Alors, tout changeait d'aspect dans leur maison. Ils ne vivaient plus, on peut le dire, que pour leurs hôtes. On apportait tout ce qu'il y avait de meilleur, ils offraient avec empressement tout ce que produisait leur terre. Et ce qui me touchait le plus, c'est que, dans cet empressement, il n'y avait rien d'affecté. Le contentement qu'ils éprouvaient à vous combler de leurs offres se peignait si clairement sur leur visage qu'il était presque impossible de refuser. Ce n'était pas cette obséquiosité que met à vous recevoir un employé parvenu de la chambre des finances, qui vous appelle son bienfaiteur et qui rampe à vos pieds. Jamais aucun visiteur n'eut la permission de partir le jour même de son arrivée. Il fallait absolument qu'il passât la nuit.

— Comment peut-on se mettre en route si tard pour aller si loin, disait dans ces occasions Pulchérie Ivanovna (notez que le visiteur habitait d'ordinaire à trois ou quatre verstes de distance).

— Certainement, ajoutait Athanase Ivanovitch,

on ne prévoit jamais ce qui peut arriver. Des voleurs peuvent vous attaquer, ou l'on peut rencontrer d'autres mauvais sujets.

— Dieu nous garde des voleurs, disait Pulchérie Ivanovna. Pourquoi raconter de pareilles histoires quand il fait nuit? Ce ne sont pas les voleurs qu'il faut craindre; mais le temps est sombre, et il ne fait pas bon voyager. Et puis votre cocher, je connais votre cocher, il est si petit, si faible.... Et puis je suis sûre que maintenant qu'il a du vin dans la tête, et qu'il dort dans un coin.... —

Et le visiteur était bien forcé de rester. Mais, du reste, la soirée passée dans une petite chambre bien chaude, une conversation amicale, douce, calmante et disposant au sommeil, le fumet fort appétissant des plats du souper, tout cela payait largement la complaisance du visiteur. Il me semble voir Athanase Ivanovitch, courbé dans sa chaise, et écoutant, son sourire éternel sur les lèvres, les discours de son hôte, non-seulement avec attention, mais avec une véritable jouissance. Le visiteur, qui, lui-même, ne quittait presque pas sa maison de campagne, faisait une foule de suppositions politiques, racontait avec un air effaré et une expression mystérieuse que les Français et les Anglais s'étaient secrètement concertés pour envoyer de nouveau Bonaparte en Russie, et il se mettait à discourir sur la guerre qui allait éclater.

Alors Athanase Ivanovitch avait coutume de dire, en affectant de ne point regarder Pulchérie Ivanovna :

— J'ai moi-même l'intention d'aller à la guerre; pourquoi n'irais-je pas à la guerre?

— Allons, le voilà parti, s'écriait Pulchérie Ivanovna. Ne croyez pas un mot de ce qu'il dit, ajoutait-elle en s'adressant à l'étranger. Comment pourrait-il, vieux comme il est, aller à la guerre? le premier soldat venu le tuerait, oui, bien sûr, le tuerait. Il le coucherait en joue, et le tuerait.

— Ou bien, répliquait Athanase Ivanovitch, c'est moi qui le tuerais.

— Écoutez, écoutez ce qu'il dit, reprenait Pulchérie Ivanovna; comment peut-il aller à la guerre? ses pistolets sont rouillés depuis longtemps, et montés au grenier. Si vous les voyiez.... Ils éclateraient certainement, et lui se blesserait les mains, le visage; il serait défiguré le reste de ses jours.

— Eh bien! disait Athanase Ivanovitch, je m'achèterais de nouvelles armes, je prendrais un sabre ou une lance de Cosaque.

— Folies que tout cela! ne voilà-t-il pas qu'il se coiffe de cette belle idée et commence à parler, disait Pulchérie Ivanovna avec un certain dépit; je sais bien qu'il plaisante, mais cependant c'est désagréable à entendre. On écoute, on écoute, et on finit par avoir peur. —

Et Athanase Ivanovitch, content d'avoir un peu effrayé Pulchérie Ivanovna, souriait assis dans sa chaise.

J'aimais aussi à considérer Pulchérie Ivanovna, quand elle engageait un visiteur à déjeuner.

— Voilà, disait-elle en ôtant le bouchon d'une carafe, voilà de l'eau-de-vie faite avec de la menthe ; elle est très-bonne pour les maux de reins. En voilà une autre faite avec de la centaurée ; celle-ci est très-efficace contre les tintements d'oreilles et les boutons au visage. En voilà une autre encore faite avec des noyaux de pêches ; tenez, prenez un petit verre, voyez quelle bonne odeur ! Si quelqu'un, en se levant le matin du lit, donne du front contre l'angle d'une armoire, et qu'il se fasse une bosse, il n'a qu'à prendre un petit verre avant dîner, et tout passera comme s'il ne se fût jamais frappé. —

C'est ainsi qu'elle recommandait toutes ses liqueurs, qui avaient chacune quelque vertu curative. Après avoir bourré son hôte de toute cette pharmacie, elle le conduisait près d'une table toute chargée d'une quantité de petites assiettes.

— Voilà des champignons au poivre ; en voilà d'autres au clou de girofle et aux avelines ; c'est une femme turque qui m'a appris à les saler, dans le temps que nous avions des prisonniers turcs. C'était vraiment une bien bonne femme, et l'on

ne s'apercevait pas le moins du monde qu'elle fût de la religion turque. Elle faisait toute chose comme nous; seulement elle s'abstenait de manger de la viande de cochon, disant que c'était défendu par sa loi.

Voilà des champignons aux feuilles de cassis et à la muscade; en voilà d'autres encore que j'ai fait mariner pour la première fois. Je ne sais s'ils seront bons. C'est le père Ivan qui m'a enseigné à les faire. Il faut prendre un petit baril, y mettre d'abord des feuilles de chêne, puis du poivre et du salpêtre, puis ensuite des fleurs de *nitchouiveter*[1] qu'on range les queues en l'air. Voici des petits pâtés au fromage; en voilà d'autres aux choux et au blé noir qu'Athanase Ivanovitch aime beaucoup.

— Oui, ajoutait Athanase Ivanovitch, je les aime beaucoup; ils sont tendres et un peu aigrelets. —

En général, Pulchérie Ivanovna était de très-bonne humeur quand elle avait du monde chez elle. J'aimais beaucoup à lui rendre visite, et, quoique je dusse manger jusqu'à me donner des indigestions, j'y retournais avec plaisir. Du reste, je crois que l'air même, en Petite-Russie, a la faculté d'aider au travail de l'estomac; car si quelqu'un

1. Plante odorante des steppes.

s'avisait ici de manger autant, il se trouverait bientôt couché sur la table[1], au lieu de l'être dans son lit.

O mes bons vieillards!... Mais mon récit approche maintenant d'un événement fort triste, qui changea à jamais la vie et les habitudes de cette tranquille retraite. Il semblera extraordinaire quand on verra quel futile motif le produisit. Par le bizarre arrangement des choses d'ici-bas, souvent d'imperceptibles causes amènent de grands événements, tandis que de vastes entreprises se terminent par d'insignifiants résultats.

Un conquérant rassemble toutes les forces de son empire, fait la guerre pendant plusieurs années, ses généraux se couvrent de gloire, et tout se termine par l'acquisition d'un lambeau de terre où l'on ne pouvait pas même semer des navets; d'autres fois, au contraire, deux faiseurs de saucisses se battent pour quelque misère, et leur querelle embrase les villages, les villes, les États. Mais laissons ces réflexions; elles ne sont pas à leur place, et je n'aime pas les réflexions qui ne sont que des réflexions.

Pulchérie Ivanovna avait une petite chatte grise qui se tenait presque toujours à ses pieds, couchée en rond. Elle aimait à lui chatouiller le cou, que

1. Mort, et exposé.

le petit animal gâté élevait à la rencontre de sa main. On ne pouvait dire que Pulchérie Ivanova aimât beaucoup cette chatte, mais elle s'y était attachée par l'habitude de la voir constamment. Athanase Ivanovitch la raillait souvent de cette affection.

— Je ne sais, Pulchérie Ivanovna, lui disait-il, ce que vous trouvez dans un chat. A quoi est-il bon? Ah! si vous aviez un chien, ce serait une autre affaire. Un chien peut aller à la chasse; mais un chat!

— Taisez-vous, taisez-vous, Athanase Ivanovitch, répliquait Pulchérie Ivanovna, vous n'aimez qu'à parler. Un chien n'est pas propre, un chien casse et gâte tout; mais un chat est une créature tranquille qui ne fait de mal à personne. —

Du reste, chien ou chat importait peu à Athanase Ivanovitch; il ne disait cela que pour contrarier un peu sa moitié.

Derrière le jardin, se trouvait un grand bois que l'intendant spéculateur avait complétement ménagé, sans doute parce que le bruit de la hache serait arrivé jusqu'aux oreilles de Pulchérie Ivanovna. Ce bois restait abandonné, sauvage, touffu, et les vieux troncs d'arbres étaient garnis de jeunes pousses, ce qui les faisait ressembler à des jambes de pigeons pattus. Il était habité par des chats sauvages, qu'il ne faut pas confondre avec les matous qu'on voit courir sur les toits des maisons. Pour

ceux-ci le séjour de la ville adoucit un peu leur rudesse naturelle; ils sont bien plus civilisés que les habitants des forêts, engeance sombre et farouche, au contraire; ces derniers sont toujours maigres, efflanqués; leur miaulement est rude et triste; ils font des trous souterrains pour pénétrer dans les garde-manger et y voler des pièces de lard. Ils s'introduisent même brusquement par la fenêtre dans les cuisines quand ils s'aperçoivent de l'absence du cuisinier. Aucun sentiment généreux ne leur est connu; ils ne vivent que de rapines, de brigandage; ils dévorent les petits moineaux dans leur nid. Ces chats vinrent flairer longtemps par les soupiraux des caves la bonne petite chatte de Pulchérie Ivanovna, et finirent par séduire la pauvrette, comme une troupe de soldats séduit une sotte villageoise. Dès qu'elle remarqua la disparition de sa chatte, Pulchérie Ivanovna la fit chercher partout; mais on ne la trouva nulle part. Trois jours se passèrent. La bonne dame regretta sa chatte, mais finit par l'oublier. Un jour qu'ayant fait l'inspection de son potager, elle retournait à la maison, portant des concombres verts qu'elle avait cueillis de sa main pour Athanase Ivanovitch, son oreille fut frappée d'un miaulement plaintif. Sans y trop penser, elle prononça : *kis, kis*[1], et tout à

1. Cri pour appeler les chats.

coup sortit des broussailles sa petite chatte grise, maigre et demi-morte. On voyait bien que depuis quelques jours elle n'avait rien mangé. Pulchérie Ivanovna continuait à l'appeler; mais la chatte se tenait devant elle, sans oser approcher, tant elle était devenue sauvage depuis sa fuite. La dame se remit en marche, tout en appelant sa chatte, qui la suivit d'un pas craintif jusqu'à la haie, et qui enfin, apercevant des lieux connus, se décida à entrer dans la chambre. Pulchérie Ivanovna lui fit bien vite apporter du lait et de la viande, s'assit devant elle et se mit à jouir de la voracité de sa favorite qui grossit visiblement, et cessa de manger avec le même appétit. Pulchérie Ivanovna étendit la main pour la caresser; mais l'ingrate, qui, selon toute apparence, s'était habituée à la société des chats sauvages, et s'était imbue de l'opinion romanesque que la pauvreté avec l'amour vaut mieux que les richesses, sauta par la fenêtre, et aucun des gens de la maison ne put l'attraper.

La vieille tomba dans la rêverie.

— C'est ma mort qui est venue me prendre, — se dit-elle à elle-même; et rien ne put la distraire de cette pensée fatale.

Elle fut triste tout le jour : en vain Athanase Ivanovitch fit ses plaisanteries ordinaires, et voulut savoir pourquoi elle était devenue tout à coup si

pensive; Pulchérie Ivanovna ne répondit rien, ou répondit de façon à ne pas tranquilliser Athanase Ivanovitch. Dès le lendemain, elle avait beaucoup maigri.

— Qu'avez-vous, Pulchérie Ivanovna? N'êtes-vous pas malade?

— Non, je ne suis pas malade, Athanase Ivanovitch, mais il faut que je vous fasse une déclaration; je sais que je dois mourir cet été : ma mort est déjà venue me prendre. —

Les lèvres d'Athanase Ivanovitch se contractèrent douloureusement. Il voulut cependant vaincre le pressentiment lugubre qui s'élevait dans son âme, et dit en souriant :

— Dieu sait ce que vous venez de dire, Pulchérie Ivanovna; probablement, au lieu de la décoction que vous prenez d'habitude, vous aurez bu un peu d'eau-de-vie aux pêches.

— Non, Athanase Ivanovitch, je n'ai point bu d'eau-de-vie, — dit Pulchérie Ivanovna; et Athanase Ivanovitch sentit un remords de s'être raillé de sa femme. Il la regarda en silence, et une larme humecta sa paupière.

— Je vous prie, Athanase Ivanovitch, lui dit-elle, de remplir ma volonté. Quand je serai morte, faites-moi enterrer près de l'enceinte de l'église; mettez-moi ma robe grise, vous savez, celle qui a de petites fleurs brunes. Ne me mettez pas ma

robe de satin à raies rouges; une morte n'a plus besoin de vêtements ; à quoi bon? cette robe pourra encore vous servir. Vous en ferez une robe de chambre de parade, pour que vous puissiez recevoir convenablement les visites.

— Dieu sait ce que vous dites, Pulchérie Ivanovna, répondit Athanase Ivanovitch; Dieu sait quand la mort viendra, et voilà que vous commencez à m'épouvanter par de telles paroles.

— Si fait, Athanase Ivanovitch, je sais bien que je dois mourir. Mais vous, ne vous chagrinez pas trop ; je suis déjà vieille, j'ai assez vécu. Vous êtes vieux vous-même, et nous nous reverrons bientôt dans l'autre monde. —

Et Athanase Ivanovitch se mit à sangloter comme un enfant.

— Ne pleurez pas, Athanase Ivanovitch, c'est un péché. Ne péchez pas, et ne fâchez pas Dieu par votre tristesse. Je ne regrette pas ma mort, je ne regrette qu'une chose (elle s'interrompit par un soupir).... je regrette de ne pas savoir à qui je vais vous confier. Qui aura soin de vous quand je serai morte? Vous êtes comme un petit enfant; il faut que ceux qui vous servent vous aiment. —

En disant ces mots, une pitié si tendre et si profonde se peignit sur son visage, que personne en ce moment n'eût pu la regarder de sang-froid.

— Écoute, Iavdoka, dit-elle en s'adressant à la

femme de charge qu'elle avait fait appeler exprès; quand je serai morte, prends soin de ton seigneur comme de ton œil, comme de ton propre enfant. Fais bien attention qu'on ne lui prépare que les plats qu'il aime; que son linge et ses habits soient toujours propres; s'il vient des visites, habille-le comme il faut; pour qu'il n'aille pas à leur rencontre dans une vieille robe de chambre, car il commence à ne plus distinguer les jours de fête des jours ordinaires. Ne le quitte pas des yeux, Iavdoka; je prierai pour toi dans l'autre vie, et Dieu te récompensera. N'oublie pas ce que je te dis, Iavdoka; tu es déjà vieille, tu n'as plus longtemps à vivre; ne mets pas de péchés sur ton âme. Mais, si tu ne prends pas bien soin de lui, tu n'auras pas de bonheur dans ce monde; je prierai moi-même Dieu qu'il ne t'accorde pas une bonne fin. Toi-même tu seras malheureuse, et tes enfants seront malheureux, et toute ta famille n'aura jamais en rien la bénédiction de Dieu. —

Pauvre vieille! elle ne pensait alors ni au solennel moment qu'elle allait bientôt passer, ni à son âme, ni à la vie future. Elle ne pensait qu'à son pauvre compagnon du voyage de cette vie, qu'elle laissait ainsi seul et comme orphelin. Avec beaucoup d'ordre et de lucidité, elle régla toutes ses affaires, de façon qu'Athanase Ivanovitch ne pût pas se ressentir de son absence. La conviction

qu'elle avait de mourir bientôt était si forte, et son âme y était tellement disposée, qu'en effet, peu de jours après, elle dut se mettre au lit, et l'appétit lui manqua. Athanase Ivanovitch se montra plein d'attentions, et ne quitta plus son chevet.

— Ne voudriez-vous pas manger quelque chose, Pulchérie Ivanovna? — ne cessait-il de lui répéter avec une inquiétude douloureuse.

Mais Pulchérie Ivanovna ne répondait rien. Enfin, un jour, après un long silence, Pulchérie Ivanovna se souleva faiblement, remua les lèvres comme si elle eût voulu parler, et son dernier souffle s'exhala.

Athanase Ivanovitch était anéanti. Cette mort lui semblait tellement étrange qu'il ne pleura point. Il regardait la morte avec des yeux ternes et stupides, comme s'il n'eût pas compris que c'était un cadavre. On la déposa sur une table, on l'habilla de la robe qu'elle-même avait désignée, on lui croisa les bras sur la poitrine, on lui mit entre les doigts un petit cierge. Il regardait faire tout cela dans une complète insensibilité. Une foule de gens remplirent la cour, et beaucoup de visiteurs vinrent à l'enterrement. On dressa devant la maison de longues tables couvertes de *koutia*[1], de pâtés, de flacons

1. Mets composé de riz, de sucre, de raisin sec, et spécialement préparé pour les enterrements.

d'eau-de-vie. Les convives parlaient, pleuraient, contemplaient la morte, vantaient ses bonnes qualités, et regardaient Athanase Ivanovitch. Il parcourait toute cette foule d'un air hébété. On emporta enfin le corps; tout le monde se mit en marche, et lui avec les autres. Le soleil était éclatant; les prêtres portaient leurs chasubles dorées; les nourrissons pleuraient sur les bras de leurs mères; les alouettes chantaient, de petits enfants en chemise jouaient et couraient sur la route. On finit par placer le cercueil au-dessus de la fosse qu'on lui avait préparée dans le cimetière. Alors Athanase Ivanovitch fut invité à s'approcher de la morte, et à l'embrasser pour la dernière fois. Il s'approcha, il l'embrassa, des larmes roulèrent dans ses yeux, mais des larmes insensibles. On descendit le cercueil; le prêtre prit une bêche et jeta la première pelletée de terre; le diacre et ses deux aides se mirent à chanter le *vetchnaïa pamiat* (mémoire éternelle) d'une voix basse et traînante qui se perdit au loin sous le ciel pur et sans nuages. Les fossoyeurs prirent leurs bêches, et la terre eut bientôt rempli et recouvert la fosse. En ce moment, s'avança Athanase Ivanovitch. Tout le monde lui fit place, désireux de connaître son intention. Il leva les yeux, jeta autour de lui un regard troublé, et dit :

— Voilà donc que vous l'avez enterrée. Pourquoi.... —

Il s'arrêta, et ne put achever sa phrase.

Mais quand il fut de retour à la maison, quand il vit que sa chambre était vide et qu'on avait emporté jusqu'au fauteuil sur lequel s'asseyait Pulchérie Ivanovna, il se mit à sangloter amèrement, inconsolablement, et les larmes coulaient, coulaient comme deux sources de ses yeux ternis.

Cinq années s'écoulèrent depuis cette époque. Quelle souffrance le temps n'emporte-t-il pas? quelle passion peut ne pas succomber dans la lutte inégale qu'il lui livre? J'ai connu un homme à la fleur de son âge, rempli de bonnes qualités; il était épris tendrement, passionnément, follement. Et devant moi, presque sous mes yeux, celle qu'il aimait, créature angélique, fut emportée par l'insatiable mort. Je n'ai jamais vu d'aussi terribles transports de douleur, une angoisse aussi insensée, un désespoir aussi poignant que ceux de mon malheureux ami. Je n'aurais jamais cru qu'un homme pût se créer un pareil enfer, où ne perçait pas la moindre lueur d'espérance. On le gardait à vue; on lui enleva toutes les armes dont il pouvait faire usage pour se détruire. Quinze jours plus tard, il finit par se vaincre; il se mit à plaisanter, à rire; on lui rendit la liberté, et le premier usage qu'il en fit fut de s'acheter un pistolet. Un beau jour, une explosion d'arme à feu épouvante sa famille. On entre dans sa chambre, et on le trouve par terre, la tête fracassée

et sanglante. Un médecin célèbre, que le hasard avait amené dans la maison, reconnut en lui quelques restes de vie, et, à la surprise générale, il guérit. On redoubla de surveillance; on lui ôtait jusqu'aux couteaux de table. Mais bientôt après il trouva une nouvelle occasion de mort, et se jeta sous les roues d'un équipage qui passait. Il eut le bras et le pied cassés; mais il guérit encore. Une année après je le rencontrai dans un salon du grand monde. Il était assis à une table de boston, disait gaiement :

— Petite misère. —

Et derrière lui, appuyée sur le dos de sa chaise, se tenait sa jeune et belle femme, qui jouait avec les jetons de son panier.

Cinq années après la mort de Pulchérie Ivanovna, je me trouvais par hasard dans le voisinage du domaine d'Athanase Ivanovitch, et j'allai faire une visite à mon bon vieillard, chez lequel j'avais passé tant d'agréables journées et mangé tant d'excellentes friandises. La maison me parut deux fois plus vieille; les chaumières du village s'étaient tout à fait penchées sur le côté, comme avaient aussi fait sans doute leurs habitants. La clôture qui jadis entourait la cour était complétement détruite, et je vis de mes propres yeux la cuisinière en tirer des pieux, tandis qu'elle n'avait qu'à faire deux pas de plus pour atteindre un tas de fagots. Je m'appro-

chai tristement du perron; les mêmes chiens, mais aveugles ou les pattes cassées, se mirent à aboyer en soulevant leurs queues touffues et garnies de chardons. Le vieillard sortit à ma rencontre. Oui, c'était lui, je le reconnus à l'instant même; mais il était deux fois plus courbé qu'auparavant. Il me reconnut aussi, et m'aborda avec son sourire habituel. Je le suivis dans la maison. Au premier coup d'œil, tout semblait être dans le même état. Mais j'eus bientôt remarqué partout un désordre étrange, les traces visibles d'une absence. En un mot, je ressentis l'émotion qui vient nous saisir quand nous entrons pour la première fois dans l'habitation d'un homme veuf, que nous avions toujours connu inséparable d'une compagne. On apercevait en tout le manque de la bonne ménagère. Un des couteaux qu'on mit sur la table n'avait pas de manche. Les plats n'étaient plus préparés avec le même soin. J'évitais moi-même de parler des choses du ménage....

Quand nous prîmes place à table, une servante vint attacher une serviette sous le menton d'Athanase Ivanovitch, et fit bien, car, sans cette précaution, il aurait sali toute sa robe de chambre. Je tâchais de le distraire, je lui racontais différentes anecdotes. Il m'écoutait avec le même sourire; mais parfois son regard devenait complétement inanimé; on voyait qu'il ne pensait plus à rien.

Souvent il portait la cuiller à son nez au lieu de la porter à sa bouche ; au lieu d'enfoncer sa fourchette dans un morceau de volaille, il en frappait une carafe ; alors la servante le prenait par la main pour donner à ses mouvements la direction convenable. Il nous arrivait d'attendre pendant quelques minutes le plat suivant. Athanase Ivanovitch s'en apercevait lui-même.

— Pourquoi, disait-il, reste-t-on si longtemps sans nous donner à manger ? —

Mais je voyais, à travers les fentes de la porte, que le garçon qui nous servait dormait tranquillement, assis sur un banc et la tête baissée.

— C'est ce plat-ci..., me dit Athanase Ivanovitch quand on nous présenta de petits gâteaux appelés *mnichkis*; c'est ce plat-ci..., continua-t-il, et je remarquai que sa voix commençait à trembler et qu'une larme était près de jaillir de ses yeux plombés, quoiqu'il fît effort pour la retenir ; c'est ce plat-ci que la dé.... dé.... fun.... —

Et tout à coup il fondit en larmes ; sa main tomba sur l'assiette, et l'assiette par terre ; la sauce le couvrit tout entier. Mais il était assis, insensible ; insensible, il tenait sa cuiller, et ses pleurs, comme une fontaine intarissable, coulaient, coulaient, coulaient sur la serviette qui couvrait sa poitrine.

Mon Dieu ! pensai-je en le regardant.... cinq années du temps qui extermine tout, un vieillard

déjà glacé, dont toute la vie semblait n'avoir jamais reçu l'ébranlement d'une vive émotion, qui passait tout son temps à rester assis dans une grande chaise, à manger des poires et des poissons séchés, et à raconter de petites anecdotes, et pourtant une douleur si longue et si poignante! Qui donc a le plus d'empire sur nous, de la passion ou de l'habitude? La fougue de nos désirs et de nos passions ne nous semble-t-elle donc si forte et si terrible que parce que nous sommes jeunes? Toutes nos souffrances de jeunesse me parurent en ce moment de vrais enfantillages comparées à l'immortelle puissance d'une telle habitude. Plusieurs fois il s'efforça de prononcer le nom de la défunte, mais toujours, au milieu du mot, son visage s'altérait convulsivement et des sanglots d'enfant venaient me frapper au cœur. Non, ce n'étaient point là les larmes des vieillards qui se plaignent à tout propos de leur triste position et de leurs infortunes; ce n'étaient pas non plus celles qu'ils versent quelquefois si facilement après un verre de punch; non, c'étaient des larmes qui coulaient d'elles-mêmes, sans la volonté, sans la permission de pleurer, qui débordaient d'un cœur déjà froid, mais ulcéré par les pointes d'une douleur sans remède.

Athanase Ivanovitch ne survécut pas longtemps à ma visite. J'ai récemment appris qu'il n'était plus. Mais ce qu'il y a d'étrange, c'est que les particula-

rités de sa mort lui donnèrent quelque ressemblance avec celle de Pulchérie Ivanovna. Un jour, Athanase Ivanovitch se promenait dans son jardin; il marchait lentement, le long d'un sentier, avec son insouciance accoutumée et sans avoir aucune idée dans la tête, lorsqu'il entendit tout à coup quelqu'un prononcer derrière lui, d'une voix fort distincte :

— Athanase Ivanovitch ! —

Il se retourna vivement, personne n'était là. Il regarda de tous côtés, et ne vit rien. Le temps était serein, le soleil brillait. Il réfléchit un instant; son visage s'anima, et il finit par dire :

— C'est Pulchérie Ivanovna qui m'appelle. —

Il vous est sans doute arrivé, mon cher lecteur, d'entendre une voix vous appeler par votre nom. Nos paysans expliquent cela en disant que c'est une âme qui languit du désir de revoir la personne qu'elle nomme, et que la mort suit infailliblement un pareil appel. Je me souviens que, dans ma jeunesse, cela m'est arrivé souvent; j'entendais quelqu'un prononcer distinctement mon nom derrière moi; c'était d'ordinaire par un jour de soleil, paisible et beau. Pas une seule feuille ne remuait aux arbres; les grillons même cessaient de crier; il n'y avait âme qui vive au jardin, où régnait un silence de mort. Mais je conviens que la nuit la plus noire et la plus orageuse, me surpre-

nant dans un bois impraticable, m'aurait moins effrayé que cette voix solennelle retentissant dans ce profond silence, par une journée calme et sereine. Je me mettais alors à courir, tout éperdu, tout haletant, et ne m'arrêtais qu'après avoir rencontré quelqu'un dont la vue pût dissiper l'effroi qui me serrait le cœur. Athanase Ivanovitch se pénétra de l'idée que Pulchérie Ivanovna l'avait appelé ; il se soumit à son sort comme un enfant docile. Il se mit à maigrir, à tousser, à fondre comme un cierge, et s'éteignit enfin dès qu'il ne resta plus rien pour alimenter sa débile flamme. — Qu'on m'enterre près de Pulchérie Ivanovna, — furent ses dernières paroles. On remplit son désir. Il y eut bien moins de visiteurs à son convoi, mais non moins de paysans et de pauvres. La maisonnette seigneuriale devint tout à fait vide. L'intendant spéculateur, d'accord avec le *starosta*, emportèrent chez eux toutes les nippes que la femme de charge n'avait pas eu le temps d'enlever. Bientôt arriva, on ne sait d'où, l'héritier, parent éloigné qui avait eu le grade de lieutenant dans je ne sais quel corps de l'armée, et très-grand réformateur. Il s'aperçut aussitôt du désordre qui régnait dans les affaires de la maison ; il se décida à changer tout cela, en introduisant l'ordre le plus parfait. Il commença par acheter une demi-douzaine de belles faucilles anglaises, fit peindre un numéro à chaque maison de paysan,

et, en somme, s'arrangea de telle sorte qu'au bout de six mois, son bien fut mis sous le séquestre. La sage tutelle, confiée à un employé retraité et à un capitaine en second dont l'uniforme avait blanchi au soleil, extermina dans un court espace de temps jusqu'aux œufs et aux poules. Les chaumières, qui étaient déjà fort penchées, tombèrent tout à fait en ruine. Les paysans s'habituèrent à boire, et s'enfuirent presque tous. Le propriétaire lui-même, qui, du reste, vivait en fort bons termes avec ses tuteurs, et buvait du punch en leur compagnie, ne venait que fort rarement dans son village, et pour fort peu de temps. Jusqu'à présent, il fréquente toutes les foires de la Petite-Russie, s'informe minutieusement du prix des denrées qui ne se vendent qu'en gros, comme le blé, le chanvre, le miel ; mais il n'achète que des bagatelles, telles que pierres à feu, poinçon à nettoyer la pipe, et généralement tout ce qui ne dépasse pas la valeur d'un rouble.

FIN D'UN MÉNAGE D'AUTREFOIS.

LE

ROI DES GNOMES

LE
ROI DES GNOMES[1].

Dès que la cloche du séminaire, qui était pendue devant la porte du couvent des frères, à Kiew[2], se mettait en branle, on voyait arriver de toutes les parties de la ville des groupes d'écoliers. Les grammairiens, les rhétoriciens, les philosophes et les théologiens se rendaient aux classes avec leurs ca-

1. Le titre de la nouvelle originale est *Vii*. C'est le nom que l'on donne, dans la Petite-Russie, au chef des Gnomes, au roi de ce peuple de génies souterrains qui président à la terre et aux métaux, comme les Sylphes à l'air, les Ondins à l'eau, les Salamandres au feu. On croit que le regard du *Vii* est mortel pour tout homme dont les yeux rencontrent les siens.

2. Kiew, capitale de la Petite-Russie, qui a longtemps appartenu aux Polonais, fut, jusqu'à Pierre le Grand, le centre de la civilisation russe. Ce qu'on appelait le séminaire était l'université; il se divisait en *séminaire* et *bourse*, l'un pour les élèves destinés à la prêtrise, l'autre pour les élèves destinés aux professions laïques. Il n'y a en Russie qu'un seul ordre de religieux, qui se nomment *frères* ou *moines*, sans autre désignation. L'on n'en compte aujourd'hui guère plus de trois mille dans tout l'empire. Ils vivent dans le célibat, tandis que les *popes* doivent être mariés.

hiers sous le bras. Les grammairiens étaient tous encore des enfants; en marchant, ils se poussaient les uns les autres, et se disaient des injures en voix de fausset. Ils avaient presque tous des habits sales et déchirés, et leurs poches étaient toujours remplies de mille brimborions, comme osselets, sifflets de plumes, croûtes de pâtés, et, dans la saison, de jeunes moineaux dont le cri, indiscrètement poussé dans la classe, attirait quelquefois sur leur possesseur des coups de férule ou même les étrivières. Les rhétoriciens marchaient avec plus de gravité; leurs habits avaient peu de déchirures, mais en revanche ils portaient presque toujours sur leurs visages quelques ornements dans le genre des figures de rhétorique, un œil au beurre noir, ou, pour lèvre, une cloche de brûlure. Ceux-là devisaient entre eux et juraient en voix de ténor. Les philosophes et les théologiens parlaient une octave plus bas, et n'avaient rien dans leurs poches que des bribes de tiges de tabac. Ils ne faisaient jamais de provisions, car ils dévoraient à l'instant tout ce qui leur tombait sous la main. Ils sentaient tous la pipe et l'eau-de-vie, et de si loin que plus d'un ouvrier, allant à sa besogne, s'arrêtait et flairait longtemps l'air comme un limier.

Vers l'heure des classes, la place publique commençait d'ordinaire à se remplir, et les marchandes de petits pains, de gâteaux, de graines de pastèques,

de pâtés pétris avec du miel et de la graine de pavots, arrêtaient par le pan d'habit ceux dont les caftans étaient faits de drap ou de coton :

— Messieurs, ici, ici, criaient-elles de tous côtés; voici des petits pains; voici des gâteaux de miel. Ils sont bons, très-bons, j'en prends Dieu à témoin; je les ai faits moi-même. —

Une autre criait, en soulevant quelque chose de long et de tordu :

— Voici un saucisson, messieurs; achetez un saucisson.

— N'achetez rien chez elle, disait la voisine; voyez qu'elle est laide et quel vilain nez elle a; ses mains sont malpropres. —

Mais toutes ces marchandes n'avaient garde de s'adresser aux philosophes ni aux théologiens, car ces messieurs ne prenaient jamais que pour essayer la marchandise, et toujours à pleines mains.

En arrivant au séminaire, toute cette foule s'éparpillait dans les classes, qui consistaient en de grandes chambres basses, avec de petites fenêtres, de larges portes et de vieux bancs noircis. Toutes les salles se remplissaient de bourdonnements divers et confus. Les répétiteurs faisaient réciter les leçons aux élèves. La voix aigre et perçante d'un grammairien se trouvait au diapason d'une petite vitre brisée, dans l'une des fenêtres, et cette vitre lui répondait à l'unisson. Dans un coin marmottait

un rhétoricien, que ses lèvres épaisses rendaient au moins digne d'appartenir à la philosophie. Il lisait sa leçon en voix de basse, et, de loin, l'on n'entendait que son murmure en faux-bourdon. Les répétiteurs, tout en écoutant les leçons, regardaient d'un œil par-dessous le banc pour voir s'il ne se trouvait pas dans la poche de leurs écoliers quelque friandise dont ils pussent faire leur profit. Quand toute cette foule savante arrivait d'un peu trop bonne heure, ou quand on savait que les professeurs viendraient plus tard que d'habitude, alors, du consentement de tous, commençait une bataille à laquelle tout le monde devait prendre part, même les censeurs, dont le devoir était de veiller au bon ordre et aux bonnes mœurs. D'ordinaire, deux théologiens décidaient de quelle manière devait avoir lieu le combat, c'est-à-dire si chaque classe se battrait pour son propre compte, ou si tous les étudiants devaient se diviser en deux grands partis : la *bourse* et le *séminaire*. En tous cas, c'étaient les grammairiens qui commençaient avant les autres, et dès qu'arrivait le tour des rhétoriciens, ils s'enfuyaient et se juchaient sur les hauteurs pour observer les chances du combat. Puis arrivait la philosophie, avec de longues moustaches noires, puis enfin la théologie dans d'énormes pantalons cosaques. La bataille se terminait presque toujours par une victoire complète de la théologie, et la phi-

losophie s'en allait dans les classes en se frottant les côtes, et s'asseyait sur les bancs pour reprendre haleine. A son entrée, le professeur, qui, dans sa jeunesse, avait pris part lui-même à de pareils combats, devinait aussitôt, sur les figures échauffées de ses auditeurs, que la bataille avait été chaude; et pendant qu'il administrait des coups de verge sur les doigts de la rhétorique, un autre professeur dans une autre classe, frappait à tour de bras, avec une pelle de bois, sur les doigts de la philosophie. Quant aux théologiens, on agissait à leur égard d'une façon toute différente; on leur donnait à chacun, d'après l'expression du professeur de théologie, *une mesure de gros pois*, c'est-à-dire une bonne dose de coups appliqués avec une lanière de cuir.

Aux jours de fête, les *séminaristes* et les *boursiers* s'en allaient dans les maisons de la ville, portant des théâtres de poupées. Quelquefois ils jouaient eux-mêmes une comédie, et dans ce cas, c'était toujours un théologien qui en faisait le héros. Il avait presque la taille du clocher de Kiew, et représentait à merveille Hérodiade ou la femme de Putiphar. En récompense, ils recevaient un morceau de toile, ou un sac de maïs, ou la moitié d'une oie rôtie, ou quelque chose d'approchant. Tout ce peuple savant, le séminaire et la bourse, que divisait une espèce de haine héréditaire, man-

quait également de moyens pour se procurer à manger en suffisance; ce qui ne l'empêchait pas d'être excessivement vorace, à ce point qu'il serait tout à fait impossible de compter combien chacun d'eux mangeait de *galouchkis*[1] à son souper; de sorte que les cadeaux des riches propriétaires ne pouvaient suffire à leur consommation. Alors le sénat électif et dirigeant, qui se composait de philosophes et de théologiens, envoyait les grammairiens et les rhétoriciens, sous la conduite d'un philosophe, avec des sacs sur les épaules, faire une battue générale dans les potagers de la ville; et ce soir-là on mangeait au séminaire un riche gruau de citrouilles. Du reste la bourse et le séminaire portaient également de très-longues robes à la persane, qui s'étendaient *jusqu'à cette époque*, terme technique pour dire jusqu'aux talons.

Mais de tous les événements de l'année, le plus solennel pour le séminaire, c'étaient les vacances, qui commençaient au mois de juin, quand on renvoyait les écoliers à leurs parents. Alors toutes les grandes routes à la ronde se couvraient de grammairiens, de rhétoriciens, de théologiens et de philosophes. Celui qui n'avait pas de maison paternelle allait chez quelqu'un de ses camarades. Les philosophes et les théologiens cherchaient des

1. Petits pâtés de farine qu'on mange trempés dans du lait, du beurre ou du miel.

conditions, c'est-à-dire allaient donner des leçons aux fils des riches campagnards, et recevaient pour prix de leurs soins ou des bottes neuves, ou même un caftan usé seulement à demi. Tout ce troupeau partait ensemble, mangeait et dormait dans les champs. Chacun d'eux portait un sac qui contenait une chemise et une paire de bas. Les théologiens surtout se montraient fort économes. Pour ne pas user leurs bottes, ils les portaient sur les épaules, pendues à un bâton. C'était principalement quand il y avait de la boue; alors ils relevaient leurs larges pantalons jusqu'aux genoux, et pataugeaient intrépidement dans les mares. Dès qu'ils apercevaient un village à l'horizon, ils abandonnaient la grande route, et se plaçant sur une seule file devant la maison de meilleure apparence, ils chantaient à tue-tête une complainte religieuse. Le maître de la maison, quelque vieux Cosaque laboureur, les écoutait longtemps, la tête appuyée sur les deux mains; puis il sanglotait amèrement, et disait à sa femme :

— Femme, ce que les étudiants chantent doit être quelque chose de très-édifiant. Donne-leur de la graisse de cochon et tout ce que nous avons en mangeaille. —

Aussitôt un grand panier de gâteaux était versé dans le sac des étudiants, accompagné d'une pelote de saindoux, de pains de seigle, et quelque-

fois encore d'une poule attachée par les pattes. Après une pareille aubaine, les grammairiens, rhétoriciens, philosophes et théologiens continuaient gaiement leur route. Toutefois, plus ils allaient en avant, plus leur nombre diminuait; tous s'éparpillaient peu à peu; il ne restait de la troupe que ceux dont les maisons paternelles étaient le plus éloignées de la ville.

Une fois, pendant un voyage de cette espèce, trois *boursiers* quittèrent la grande route pour chercher des provisions dans le premier village qu'ils rencontreraient, car depuis longtemps leurs sacs étaient vides. C'étaient le théologien Haliava, le philosophe Thomas Brutus et le rhétoricien Tibère Gorobetz. Le théologien était un homme de haute taille, à larges épaules, et d'un caractère fort singulier. Il avait l'habitude de s'approprier tout ce qui se trouvait sous sa main; avec cela l'humeur très-sombre, et quand il s'enivrait, il allait d'ordinaire se cacher dans les plus épais taillis, où la direction du séminaire avait grand'peine à le retrouver. Le philosophe Thomas Brutus était très-gai, tout au contraire, aimait à rester couché, à fumer sa pipe, et il ne manquait pas, après boire, de louer des musiciens et de danser lui-même le *tropak*[1]. Il recevait fréquemment des *me-*

1. Danse de la Petite-Russie.

sures de gros pois, mais avec une stoïque indifférence, disant que ce qui doit arriver arrive. Quant au rhétoricien Tibère Gorobetz, il n'avait pas encore le droit de porter moustaches, de boire le brandevin et de fumer la pipe. Il n'avait sur la tête qu'une courte touffe de cheveux[1], preuve que son caractère n'avait pas encore eu le temps de se développer. Toutefois, à en juger par les grosses bosses au front avec lesquelles il arrivait souvent en classe, on pouvait supposer qu'il deviendrait avec le temps un excellent homme de guerre. Le théologien Haliava et le philosophe Thomas le tiraient souvent par les cheveux, en signe de leur haute protection, et l'employaient pour commissionnaire.

Il était déjà tard quand ils quittèrent le grand chemin. Le soleil venait de se coucher, et la chaleur d'un jour d'été se faisait sentir encore dans l'air assombri. Le théologien et le philosophe marchaient en silence, fumant leurs pipes; le rhétoricien Tibère abattait à coups de bâton les têtes des chardons qui bordaient la route. Cette route étroite serpentait parmi des touffes de chênes et de noyers disséminées dans la plaine. De petites collines, vertes et rondes comme des coupoles d'église, s'élè-

1. Les Petits-Russiens se rasent le tour de la tête, et gardent seulement une large touffe au sommet du crâne.

vaient par-ci par-là. Des champs de blé s'étaient montrés par deux fois, ce qui prouvait qu'on n'était pas loin d'un village. Mais il y avait plus d'une heure que nos étudiants les avaient dépassés, et nulle maison ne se montrait. Le dernier crépuscule assombrissait le ciel, et un petit reste de lueur rougeâtre pâlissait à l'occident.

— Que diable! s'écria enfin le philosophe, il me semblait que nous arrivions à un village. —

Le théologien ne dit mot, parcourut d'un regard les environs, remit sa pipe entre ses dents, et tous trois reprirent leur marche silencieuse.

— Par le saint nom de Dieu, dit de nouveau le philosophe en s'arrêtant, on ne voit pas seulement le point du diable.

— Peut-être le trouverons-nous plus loin, dit le théologien sans quitter sa pipe. —

Cependant la nuit était venue, et une nuit fort sombre. De légers nuages augmentaient l'obscurité, et, selon toute apparence, on ne pouvait compter ni sur la lune, ni sur les étoiles.

Les boursiers finirent par s'apercevoir qu'ils s'étaient égarés, et que depuis longtemps ils avaient quitté le droit chemin. Après avoir cherché le sentier avec les pieds, le philosophe s'écria tout à coup :

— Mais où donc est le chemin? —

Le théologien réfléchit longtemps, et lui répondit :

— Effectivement la nuit est noire. —

Le rhétoricien s'en alla de côté et d'autre, se coucha sur le ventre, et se mit à chercher le chemin en rampant; mais ses mains ne rencontrèrent que les terriers creusés par les renards. Autour d'eux ce n'était qu'une immense steppe où jamais personne n'avait laissé des traces de chariot. Les voyageurs firent de nouveaux efforts pour aller en avant. Mais l'endroit devenait de plus en plus sauvage. Le philosophe essaya de crier; sa voix s'étendit et se perdit dans l'air. Seulement, quelques secondes après, ils entendirent comme un léger gémissement qui ressemblait à un lointain hurlement de loup.

— Diable! que faire? dit le philosophe.

— Eh bien, quoi? répondit le théologien, il faut nous arrêter et passer la nuit dans les champs. —

Puis il mit sa main dans sa poche pour en tirer son briquet et rallumer sa pipe. Mais le philosophe ne pouvait admettre une telle proposition. Il avait coutume de manger, avant de dormir, un demi-*poud* [1] de pain avec quatre livres de saindoux, et il sentait dans son estomac un vide insupportable. En outre, malgré son caractère jovial, le philosophe craignait un peu les loups.

— Oh! non, Haliava, ce n'est pas possible, dit-il;

1. Vingt livres.

comment se coucher comme un chien, sans avoir soupé? Essayons encore; peut-être trouverons-nous enfin quelque habitation; peut-être aurons-nous encore la consolation de boire un verre d'eau-de-vie avant de dormir. —

Au mot d'eau-de-vie, le théologien cracha de côté, et ajouta :

— C'est vrai, il ne faut pas rester ici. —

Les boursiers se remirent donc en marche, et, à leur grande joie, ils entendirent dans l'éloignement l'aboiement d'un chien. Après avoir écouté avec attention d'où venait cette voix amie, ils se dirigèrent avec plus de courage de ce côté, et quand ils eurent marché quelque temps encore, ils aperçurent de la lumière.

— Un village! un village! — s'écria le philosophe.

Ses conjectures ne le trompaient pas. Au bout de peu d'instants, ils rencontrèrent un petit hameau qui ne se composait que de deux maisons réunies par la même cour. On voyait de la lumière à une fenêtre, et une dizaine de pruniers élevaient leurs tiges au-dessus de la haie. En regardant par les fentes de la porte, les étudiants aperçurent une vaste cour remplie de chariots de *tchoumakis* [1]. En ce moment quelques rares étoiles brillèrent au ciel.

1. Colporteurs ambulants.

— Eh bien! frères, dit le philosophe, ne restez pas en arrière. Coûte que coûte, il faut qu'on nous laisse entrer. —

Les trois savants frappèrent ensemble à la porte, et s'écrièrent tout d'une voix :

— Ouvrez! —

La porte cria sur ses gonds, et les boursiers virent apparaître devant eux une vieille femme vêtue de peau de mouton.

— Qui est là? dit-elle en toussant sourdement.

— Laisse-nous passer la nuit chez toi, bonne femme; nous nous sommes égarés. Il fait aussi mauvais dans les champs que dans un ventre affamé.

— Et quelles gens êtes-vous?

— Des gens inoffensifs, le théologien Haliava, le philosophe Brutus et le rhétoricien Gorobetz.

— Impossible, murmura la vieille; nos chambres sont pleines de monde, et tous les coins de la maison remplis. Où vous mettrais-je? Vous êtes tous si grands et si forts que la maison s'écroulera si je vous y loge. Je connais ces philosophes et ces théologiens; si l'on commence à recevoir de pareils ivrognes, ils nous dévoreront, et briseront tout, par-dessus le marché. Allez-vous-en, allez-vous-en, il n'y a pas de place ici pour vous.

— Prends pitié de nous, bonne femme, ne laisse pas périr des âmes chrétiennes. Mets-nous où tu

voudras, et si nous faisons.... enfin n'importe quoi.... que nos mains se dessèchent, et qu'il nous arrive ce que Dieu seul peut savoir. —

La vieille parut céder à leurs instances.

— Bien, dit-elle après un moment de réflexion; je vais vous laisser entrer. Mais je vous placerai tous trois en différents endroits, car je ne serais pas tranquille si je vous savais ensemble.

— Fais ta volonté, nous n'avons rien à redire, répliquèrent les étudiants. —

La porte cria de nouveau, et ils entrèrent dans la cour.

— Eh bien, bonne femme, dit le philosophe tout en la suivant, serait-il possible.... quelque chose.... hein? il me semble qu'on me circule dans le ventre avec des roues de chariot. Je n'ai pas eu, depuis ce matin, une mie de pain dans la bouche.

— Voyez-vous! voyez-vous! s'écria la vieille. Non, je n'ai rien de ce quelque chose, absolument rien. Je n'ai pas chauffé mon poêle d'aujourd'hui.

— Nous aurions payé tout cela demain, reprit le philosophe, comme il faut, argent comptant. Oui certes, se dit-il à voix basse, compte là-dessus....

— Marchez, marchez, et soyez contents de ce que l'on vous donne, grands seigneurs que vous êtes. —

En écoutant de telles paroles, le philosophe Thomas devint triste et abattu. Mais tout à coup son

nez flaira une odeur de poisson séché. Il jeta un coup d'œil sur les grègues du théologien qui marchait devant lui, et aperçut une énorme queue de poisson qui sortait de sa poche. Le théologien avait eu le temps de voler tout un *carass*[1] dans l'un des chariots de la cour. Il n'avait pas fait ce vol pour manger le poisson, mais seulement par habitude; et comme il avait déjà complétement oublié sa prise, comme il cherchait à découvrir quelque autre chose bonne à prendre, avec l'intention de ne pas laisser même une roue cassée qui se trouvait par là, le philosophe Thomas enfonça sa main dans la poche d'Haliava comme dans la sienne propre, et en tira le poisson. La vieille distribua les étudiants dans leurs gîtes. Elle introduisit le rhétoricien dans la maison, puis elle enferma le théologien dans une petite chambre vide, et le philosophe dans un enclos de moutons, vide aussi.

Resté seul, le philosophe mangea en un instant son poisson sec, parcourant du regard la clôture de son enclos, donna un coup de pied à un cochon curieux qui passait son groin par une fente, et se coucha sur le côté droit pour dormir comme un mort. Tout à coup la petite porte basse de l'enclos s'ouvrit, et la vieille entra en se courbant.

1. Gros poissons des lacs et étangs de la Russie intérieure.

— Eh bien, que viens-tu faire ici? dit le philosophe. —

Mais la vieille allait droit à lui, les bras ouverts.

— Eh, eh, pensa le philosophe ; mais non, mon pigeonneau, tu es trop dur. —

Il se roula deux pas en arrière. La vieille, sans plus de cérémonie, s'approcha de nouveau.

— Écoute, bonne femme, dit le philosophe, nous sommes en carême, et je suis un tel homme que, pour mille *slotis*, je ne toucherais de la viande. —

Cependant la vieille étendait toujours les bras et tâchait de l'attraper, sans lui dire un mot. Une terreur subite saisit le philosophe, surtout quand il vit les yeux de la vieille étinceler tout à coup.

— Femme, que veux-tu? va-t'en, va-t'en avec Dieu, — s'écria-t-il.

Mais elle, toujours sans répondre, le saisit avec les deux mains. Il se lève tout d'une pièce, avec l'idée de fuir. La vieille se place devant la porte, plonge sur lui son regard flamboyant, et recommence de marcher à sa rencontre. Le philosophe veut la repousser; mais, à sa grande surprise, il s'aperçoit que ses mains ne peuvent se lever, ni ses jambes remuer de place. Sa voix même cesse de retentir; il dit des paroles qui n'ont point de son. Seulement, le cœur lui bat avec violence. Il voit la vieille s'approcher de lui, le saisir, lui croiser les deux bras sur la poitrine, lui courber la tête,

et s'élancer avec l'agilité d'un chat sur ses épaules; puis elle le frappe avec son balai, et le voilà qui se jette en avant, piaffant comme un cheval.

Tout cela s'était fait avec une telle rapidité que le pauvre philosophe n'avait pas eu le temps de se reconnaître. Il saisit ses genoux à deux mains dans l'intention de les arrêter; mais, ô stupéfaction, ses jambes bondissaient contre sa volonté, et faisaient des courbettes dignes d'un cheval circassien. Ce n'est que lorsqu'ils eurent laissé loin derrière eux le hameau, et qu'une plaine immense se déroula devant leurs yeux, bordée d'un côté par une forêt sombre comme une trace de charbon, ce n'est qu'alors qu'il se dit à lui-même : — Eh! mais, c'est une sorcière? —

Le croissant de la lune répandait dans l'air une blanche lueur. La timide lumière de minuit, toute pénétrée de vapeurs ondoyantes, s'étendait légèrement sur la terre comme un voile diaphane. Les bois, les prairies, les vallons, les collines, tout semblait dormir avec les yeux ouverts. Le vent ne bruissait nulle part. Il y avait quelque chose d'humide et de chaud dans la fraîcheur de la nuit. Les ombres des arbres et des broussailles tombaient longues et aiguës comme des queues de comètes sur la surface unie de la plaine.

Telle était la nuit quand le philosophe Thomas Brutus galopait de la sorte avec un si étranger ca-

valier sur le dos. Il éprouvait un sentiment inconnu, plein d'angoisse, et doux pourtant, qui glissait sur son cœur; il baissa la tête, et il lui sembla que l'herbe de la steppe, qui se trouvait presque sous ses pieds, croissait bien loin et bien bas, et qu'au-dessus d'elle s'étendait une nappe d'eau claire comme la source des montagnes. Cette herbe lui apparaissait comme le fond d'une mer limpide et transparente, perdue jusqu'en ses dernières profondeurs. Du moins, il y voyait clairement sa propre image, réfléchie avec celle de la vieille qui chevauchait sur son dos. Il lui semblait qu'au lieu de la lune, un soleil inconnu éclairait les profondeurs de cette mer. Au loin, bien loin, il croyait voir et entendre les petites clochettes bleues qui tintaient en courbant leurs calices. Puis, il aperçoit comme un *roussalka*[1], qui sortait d'une touffe de grands roseaux; il voit ses épaules et ses jambes, arrondies et fermes, mais toutes formées de tremblotements et d'étincelles. Elle se retourne vers lui, et voilà que son visage, avec des yeux clairs et perçants, avec un chant qui lui entrait dans l'âme, s'approche, atteint presque à la surface de l'eau, et après avoir tremblé d'un rire éclatant, plonge et s'éloigne encore. Elle se renverse alors sur le dos, et les contours de sa gorge,

1. Ondine ou sirène du nord.

blanche comme la porcelaine qui n'est pas encore vernie, semblent transparents aux rayons caressants de ce soleil nocturne. Une foule de petites bulles la couvrent comme autant de perles; elle tremblote et rit au fond de l'eau.

Voit-il cela, ou ne le voit-il point? Rêve-t-il, ou est-il éveillé? Et là-bas, qu'entend-il? Est-ce du vent ou de la musique? Cela résonne, s'approche, et pénètre dans l'âme comme un trille aigu.

— Qu'est-ce que cela veut dire? — pensait le philosophe Thomas Brutus, en regardant en bas, et toujours emporté à pleine carrière. Couvert de sueur, il éprouvait une sensation diaboliquement agréable, une espèce de jouissance terrible, qui faisait peur par sa force même. Il lui semblait parfois qu'il n'avait plus de cœur, et il posait avec effroi sa main sur sa poitrine. Éperdu, brisé de fatigue, il tâche de se rappeler toutes les prières qu'il avait apprises; il répétait tous les exorcismes imaginables. Tout à coup il sentit une espèce de soulagement. Sa marche devenait moins rapide, la sorcière l'étreignait moins fortement; les hautes herbes touchaient déjà ses pieds, et il n'y voyait plus rien de surnaturel. Le croissant de la lune brillait seul au firmament.

— Bien, bien, — pensa le philosophe Thomas; et il se mit à réciter à haute voix ses exorcismes. Tout à coup, avec la promptitude de l'éclair, il re-

tire sa tête de dessous les jambes de la vieille, et lui saute à son tour sur le dos. La vieille se mit à courir à tout petits pas, mais avec une rapidité si grande, que son cavalier pouvait à peine respirer. Le sol semblait fuir sous ses pieds. Tout était serein à la lueur imparfaite de la lune; les plaines paraissaient unies, mais tout se confondait devant ses yeux, par la célérité de sa course. Il saisit au passage un bâton qui se trouvait par terre, et commença à battre la sorcière de toutes ses forces. Celle-ci se mit à pousser de longs gémissements, qui étaient d'abord menaçants et colères et qui, s'affaiblissant, devinrent de plus en plus doux, purs, agréables; enfin ils retentissaient à peine comme de petites clochettes d'argent. Involontairement il se demanda à lui-même :

— Est-ce bien une vieille?

— Oh! je n'en puis plus, dit-elle d'une voix brisée par la souffrance; et elle tomba sur la terre, immobile. —

Il s'arrêta près d'elle, et lui regarda dans les yeux. L'aurore commençait à poindre, et l'on voyait étinceler dans le lointain les coupoles dorées des églises de Kiew. C'était une belle jeune fille qui se trouvait couchée devant lui, avec de grands cheveux épars et des cils longs et droits comme des flèches. Elle était privée de connaissance, et avait rejeté de côté et d'autre ses bras

nus et blancs. Elle gémissait avec effort, en levant au ciel ses yeux remplis de larmes. Thomas se mit à trembler comme une feuille; il ressentait de la pitié, de la terreur, une agitation étrange. Il se mit à courir à toutes jambes; son cœur battait violemment dans sa poitrine, et il ne pouvait s'expliquer les bizarres sentiments qui l'agitaient. Notre philosophe avait perdu l'envie d'aller à la campagne, et il se hâtait de regagner Kiew, en pensant, tout le long du chemin, à une aventure si extraordinaire.

Il n'y avait presque plus d'étudiants dans la ville; tous s'étaient dispersés dans les environs, avec ou sans *conditions*, car il n'est pas difficile de trouver partout, dans les campagnes de la Petite-Russie, des *galouchkis*, du lait, du fromage, et des pâtés gros comme la tête, sans payer un sou d'argent. La grande maison à demi ruinée où se trouvait établi le séminaire était complétement vide; et malgré le soin que mit le philosophe à chercher dans tous les recoins et tous les trous un morceau de saindoux ou une croûte de pain blanc que les écoliers y cachaient d'ordinaire, il ne put rien découvrir. Cependant il sut bientôt remédier à sa détresse. Il parcourut trois fois, en sifflant, la place du marché, et bientôt se mit d'accord, par un clignement d'œil, avec une jeune veuve, habillée de jaune, qui vendait des rubans, du

plomb de chasse et des roues de charrettes. Le premier jour il fut bourré de pâtés, de hachis, de volailles; en un mot, il est impossible d'énumérer tout ce qu'il avait sur la table qu'on lui avait dressée dans une maisonnette fort propre, au milieu d'un jardin de cerisiers. Le même soir, on pouvait voir le philosophe établi au cabaret. Il était couché sur un banc, fumant selon son habitude, et il jeta devant tout le monde une pièce d'or au juif cabaretier. Un grand pot d'étain se dressait en face de lui; il regardait les passants d'un air calme, insouciant, et ne pensait plus du tout à son aventure.

A cette époque, le bruit courut partout que la fille d'un des plus riches centeniers[1], dont la terre se trouvait à cinquante verstes de Kiew, était revenue un jour d'une promenade toute battue, rouée de coups, et n'ayant plus la force de marcher. On ajouta qu'elle était à l'agonie, et qu'avant de mourir, elle avait témoigné l'envie que les prières des agonisants, qui se disent d'ordinaire pendant trois jours après la mort, fussent récitées par l'un des étudiants du séminaire de Kiew, nommé Thomas Brutus. Le philosophe apprit cela du recteur lui-même, qui le fit venir dans sa chambre et lui déclara qu'il eût à partir sans retard, attendu qu'un

1. Membre de la noblesse militaire.

riche seigneur avait envoyé tout exprès des hommes, des chevaux et une *kibitka* pour le prendre.

Le philosophe tressaillit, sans savoir précisément pourquoi ; une espèce de pressentiment lui disait tout bas que quelque chose de lugubre et de terrible l'attendait. Il déclara, sans hésiter, qu'il ne voulait pas partir.

— Écoute, *domine* Thomas, lui répondit le recteur (ce digne homme avait l'habitude de parler quelquefois avec politesse à ses subordonnés), personne ne songe seulement à te demander ton avis là-dessus. Je me borne à dire que si tu t'avises encore de faire l'esprit fort, je te ferai fouetter le dos et le reste avec de jeunes branches de bouleau, de telle sorte que tu n'auras plus besoin pour le moment d'aller au bain. —

Le philosophe sortit en se grattant légèrement derrière l'oreille, et sans mot dire. Mais il se promettait bien de profiter de la première occasion pour mettre son salut dans ses jambes.

Il descendait tout pensif l'escalier rapide qui menait à la cour entourée de peupliers du séminaire, quand il entendit clairement la voix du recteur qui donnait des ordres à son sommelier et à une autre personne, envoyée sans doute par le centenier.

— Remercie le seigneur pour ses œufs et son gruau d'orge, disait le recteur, et dis-lui que je lui enverrai les livres dont il me parle dans sa

lettre, dès qu'ils seront prêts. Je les ai déjà donnés à un écrivain pour qu'il les copie. Et n'oublie pas, mon ami, de rappeler de ma part à ton maître que je sais qu'il y a d'excellents poissons dans ses étangs, surtout de gros esturgeons. Je le prie de m'en envoyer; ici, au marché, le poisson est cher et mauvais. Et toi, Iavtoukh, donne à ces gens un verre d'eau-de-vie. Et vous, n'oubliez pas d'attacher le philosophe; sans quoi, il serait bientôt déguerpi.

— Voyez-vous ce fils du diable! — se dit le philosophe, qui avait tout entendu; il a mis le nez sur l'affaire, le héron aux longs pieds.

Descendu dans la cour, il aperçut une *kibitka*, qu'il avait prise, dans le premier moment, pour une grange montée sur des roues. Et en vérité, elle était aussi profonde qu'un four à cuire des briques. C'était l'équipage ordinaire de Cracovie, dans lequel voyagent les juifs avec leurs marchandises, par toutes les villes où ils flairent une foire. Six Cosaques, grands et forts, mais un peu vieux déjà, l'attendaient. Leurs caftans de drap fin, ornés de brandebourgs, faisaient voir qu'ils appartenaient à un seigneur riche et puissant. De petites cicatrices montraient aussi qu'ils avaient glorieusement fait la guerre.

— Que faire? se dit le philosophe; ce qui doit arriver arrive. —

Et s'adressant aux Cosaques, il leur dit d'une voix forte :

— Bonjour, camarades.

— Bonjour, seigneur philosophe, lui répondirent quelques-uns d'entre eux.

— Eh bien ! je dois donc aller avec vous? Quelle belle *kibitka!* poursuivit-il en grimpant sur le marchepied ; il n'y aurait qu'à louer des musiciens, car on pourrait danser là-dedans.

— Oui, c'est un équipage bien proportionné, — répondit un des Cosaques en s'asseyant de travers, près du cocher dont la tête était enveloppée d'un torchon, à la place de son bonnet, qu'il avait déjà eu le temps de laisser en gage dans un cabaret.

Les cinq autres s'introduisirent dans les profondeurs de la *kibitka*, et s'assirent sur des sacs remplis de toutes sortes d'objets qu'ils avaient achetés dans la ville.

— Je serais curieux de savoir, dit le philosophe, si, par exemple, on chargeait cette *kibitka* de quelques marchandises, comme du sel ou du fer, combien il faudrait de chevaux pour la traîner.

— Oui, dit après un long silence le Cosaque qui s'était assis près du cocher, on aurait besoin d'un nombre de chevaux bien proportionné. —

Après une réponse aussi péremptoire, le Cosaque se crut en droit de se taire pendant toute la route.

Notre philosophe avait le plus grand désir de savoir qui était ce centenier, quel caractère il avait, et ce qu'était sa fille, revenue à la maison d'une manière si étrange, maintenant à l'article de la mort, et dont l'histoire se trouvait tout à coup mêlée à la sienne propre, enfin ce qui se passait dans leur maison. Mais toutes ces questions, il les faisait en vain; les Cosaques étaient probablement des philosophes comme lui, car ils ne disaient mot et fumaient leurs pipes. Cependant l'un d'eux, s'adressant au cocher :

— Prends garde, Overko, vieux fainéant que tu es, lui dit-il; quand tu approcheras du cabaret qui se trouve sur la route de Tchoukhraïloff, n'oublie pas de t'arrêter et de réveiller moi et les autres, si nous étions endormis. —

Cela dit, il se mit à ronfler. Mais sa recommandation était complétement inutile, car à peine la gigantesque *kibitka* fut-elle en vue du cabaret de la route, que tous s'écrièrent à la fois :

— Arrête ! —

D'ailleurs, les chevaux d'Overko avaient l'habitude de s'arrêter d'eux-mêmes devant chaque bouchon.

Malgré la chaleur accablante d'une journée de juillet, ils sortirent tous de la *kibitka* et entrèrent dans une sale échoppe. Le juif cabaretier s'élança au-devant d'eux avec des démonstrations de joie,

comme à la vue de vieilles connaissances. Il apporta, sous le pan de sa robe, quelques saucissons, et après les avoir étalés sur la table, il détourna la tête de ce mets défendu par le Talmud. Tout le monde se plaça, puis un énorme pot de faïence apparut devant chaque convive. Le philosophe Thomas prit part au banquet général, et comme les Petits-Russiens, lorsqu'ils sont ivres, ont l'habitude de s'embrasser et de pleurer, bientôt toute la chambre retentit de tendres accolades.

— Viens, Spirid, que je t'embrasse.

— Approche-toi, Doroch, que je te serre sur mon cœur. —

Un des Cosaques, plus vieux que tous les autres, et portant de longues moustaches grises, posa sa tête sur sa main, et bientôt sanglota à fendre l'âme de ce qu'il n'avait plus ni père ni mère, et de ce qu'il était seul au monde. Un autre, grand raisonneur, ne cessait de le consoler en lui disant :

— Ne pleure pas, je t'en prie, ne pleure pas ; Dieu sait ce que c'est. —

Un troisième, celui qui s'appelait Doroch, se montra tout à coup très-curieux, et se mit à accabler de questions le philosophe Thomas.

— Je voudrais bien savoir ce qu'on vous enseigne au séminaire. Vous apprend-on la même chose que ce que le diacre nous lit dans l'église, ou bien autre chose ?

— Ne le demande pas, disait le raisonneur d'une voix embarrassée; que cela soit comme cela est. Dieu sait déjà tout ce qu'il faut; Dieu sait tout.

— Non, non, disait Doroch, je veux savoir ce qu'il y a dans leurs livres; peut-être qu'il y a tout à fait autre chose que chez le diacre.

— O mon Dieu, mon Dieu, répétait le raisonneur, pourquoi dire de pareilles choses? C'est déjà la volonté de Dieu; il est impossible de changer ce que Dieu a fait; impossible.

— Je veux savoir tout ce qui est écrit; je veux aller au séminaire; je le veux, je le veux. Crois-tu que je n'apprendrai pas? Je saurai tout, tout.

— O mon Dieu, mon Dieu, — dit le raisonneur; et il laissa tomber sa tête sur la table, car il n'était plus en état de la tenir droite.

Les autres Cosaques parlaient des seigneurs et de la raison pourquoi il y a une lune au ciel.

En voyant cette disposition des esprits, le philosophe Thomas prit le parti d'en profiter pour s'enfuir. Il commença par s'adresser au vieux Cosaque qui se lamentait d'être sans père ni mère.

— Vois-tu, mon oncle, comme tu pleures; et moi aussi je suis orphelin. Laissez-moi sortir, enfants; qu'avez-vous besoin de moi?

— Laissons-le sortir, dirent quelques-uns. C'est un orphelin; qu'il aille où bon lui semble.

— O mon Dieu, mon Dieu, s'écria le consola-

teur en soulevant un peu la tête, laissez-le, laissez-le partir. —

Et les Cosaques voulaient déjà le conduire eux-mêmes dans les champs. Mais celui qui s'était montré si curieux les arrêta.

— Non, dit-il, je veux causer avec lui du séminaire. —

Du reste, il est douteux qu'une pareille fuite fût possible, car lorsque le philosophe essaya de se lever de table, il lui sembla que ses pieds étaient de bois, et il aperçut une si grande quantité de portes dans la chambre, qu'il lui eût été difficile de trouver la véritable.

C'est seulement vers le soir que toute cette compagnie se rappela qu'elle devait se mettre en route. Après s'être empaquetés dans la *kibitka*, ils partirent en fouettant les chevaux et en chantant à tue-tête une chanson dont il eût été fort difficile de comprendre les paroles et la mélodie. Après avoir erré presque toute la nuit, perdant à chaque instant la route qu'ils auraient dû connaître par cœur, ils descendirent enfin une côte très-rapide qui les conduisit dans un vallon ; et le philosophe remarqua de l'un et de l'autre côté du chemin des haies derrière lesquelles s'élevaient de petits arbres et des toits de maisons. C'était un grand village qui appartenait au centenier. Il était déjà plus de minuit. Sur un ciel sombre, étincelaient par-ci par-là de

petites étoiles. On ne voyait de lumière dans aucune maison. Ils entrèrent dans une grande cour, au bruit des aboiements d'une foule de chiens. De chaque côté, l'on apercevait des granges et des cabanes couvertes en chaume. L'une de ces maisons, qui se trouvait juste en face de la porte d'entrée, était plus grande que les autres, et paraissait être la demeure du centenier. La *kibitka* s'arrêta devant une espèce de grange, et nos voyageurs gagnèrent tous leurs gîtes. Le philosophe avait bien l'intention d'examiner d'abord l'extérieur de la maison seigneuriale ; mais il avait beau écarquiller les yeux, il ne voyait rien de clair. La maison devenait un ours, la cheminée le recteur. Thomas se résignant, laissa tomber son bras, et alla se coucher.

Quand il s'éveilla, toute la maison était dans une agitation extrême. La fille du seigneur était morte pendant la nuit. Les domestiques couraient çà et là tout effarés. Quelques vieilles pleuraient. Une foule de curieux regardaient par la haie dans la cour, comme s'ils eussent eu quelque chose à voir. Alors le philosophe se mit à examiner les lieux qu'il n'avait pu discerner pendant la nuit. La maison du seigneur était un petit bâtiment très-bas, comme on les construisait jadis dans la Petite-Russie. Elle était couverte en chaume. Un petit fronton, haut et pointu, percé d'une fenêtre ronde

qui ressemblait à un œil dont le sourcil serait très-arqué, était tout badigeonné de fleurs jaunes ou bleues et de croissants rouges. Il était soutenu par de petites colonnes en bois de chêne, rondes jusqu'au milieu, hexagones par le bas et curieusement travaillées au chapiteau. Sous ce fronton se trouvait un petit perron avec des bancs aux deux côtés, et de pareils frontons, sur de pareilles colonnes, mais torses, ornaient les autres faces de la maison, devant laquelle croissait un grand poirier aux feuilles tremblotantes, dont le sommet avait la forme d'une pyramide. Plusieurs granges traversaient la cour et formaient une espèce de large rue qui menait au principal corps de logis. Derrière les granges, près de la porte d'entrée, se trouvaient deux petits caveaux triangulaires, l'un en face de l'autre, aussi couverts en chaume. Chacun de leurs trois pans de mur était percé d'une petite porte, et couvert de différentes peintures. Sur l'un d'eux était représenté un Cosaque assis sur un tonneau, qui tenait au-dessus de sa tête un large broc avec cette inscription :

Je boirai tout cela.

Sur l'autre mur, on voyait une grande bouteille, des flacons, un cheval les pieds en l'air, une pipe, un tambour de basque, et l'inscription :

Le vin est le plaisir du Cosaque.

Par la fenêtre ronde d'une des mansardes, on pouvait apercevoir un gros tambour et plusieurs trompettes en cuivre. Enfin deux petits canons étaient en batterie près de la porte. Tout cela montrait que le maître de céans aimait à se réjouir, et que sa maison retentissait souvent de cris de fête. Hors de la porte se trouvaient deux moulins à vent. Derrière la maison s'étendaient de vastes jardins, et à travers les cimes des arbres, on ne voyait que les faîtes noircis des cheminées, tandis que les maisons disparaissaient dans la verdure. Tout le village était bâti sur un plateau au milieu du versant de la montagne, qui, très-escarpée, finissait précisément derrière la maison seigneuriale. Regardée d'en bas, elle semblait encore d'une pente plus rapide, et tout le long de son sommet croissaient de hautes et maigres bruyères qui tranchaient en noir sur le ciel bleu. Ses flancs nus, en terre glaise, étaient tristes à voir, tout sillonnés par les eaux torrentielles. Le long de ces pentes étaient comme collées deux petites maisonnettes, au-dessus desquelles s'étendaient les branches d'un large pommier, dont les racines étaient entourées de petits pieux, soutenant de la bonne terre. Les pommes qu'abattait le vent roulaient jusque dans la maison du seigneur. Une route serpentait le long de la montagne venant aboutir au village.

Quand le philosophe eut bien mesuré des yeux la rapidité de cette pente, et quand il se rappela le voyage de la veille, il se dit ou que les chevaux du centenier avaient le pied bien sûr, ou que les Cosaques avaient des têtes bien fortes pour se risquer dans de tels précipices.

Le philosophe se trouvait sur le point culminant de la cour, et quand il se retourna pour regarder de l'autre côté, un tout autre paysage s'offrit à ses regards. Le village descendait graduellement jusqu'à la plaine, où des prairies se déroulaient à perte de vue. Leur verdure éclatante s'assombrissait dans le lointain, et une foule de hameaux se marquaient en teintes bleues éparses dans la steppe. Quelques-uns n'étaient pas à moins de vingt verstes de la maison du centenier. Une petite chaîne de collines longeait cette vaste plaine, où le Dnieper étincelait et miroitait comme une plaque d'acier.

— Ah! quel beau pays! se dit le philosophe; voilà où il ferait bon vivre, où il ferait bon pêcher dans le fleuve ou les étangs, et chasser des *strépettes* et des *cronschneps*[1] avec des filets ou le fusil. Du reste, je crois qu'il y a aussi beaucoup de grandes outardes dans les champs. On pourrait également sécher des fruits et les vendre à la ville, ou, mieux encore, en faire de l'eau-de-vie, car l'eau-

1. Petites outardes et hautes bécasses particulières aux steppes de l'Ukraine.

de-vie de fruits ne peut se comparer à nulle autre. Il ne serait pas mauvais non plus de penser à ma fuite. —

Alors il aperçut derrière la haie un petit sentier qui était presque caché sous les hautes herbes. Il y mit le pied machinalement, avec l'intention de faire une petite promenade, et puis, peu à peu, de s'échapper à travers les maisons. Mais il sentit tout à coup sur son épaule une main assez lourde.

Derrière lui se trouvait le même vieux Cosaque qui, la veille au soir, avait tant pleuré la perte de ses parents.

— C'est en vain que tu t'imagines, seigneur philosophe, pouvoir t'enfuir de chez nous, lui dit-il; ce n'est pas notre habitude de laisser échapper quelqu'un; et puis les routes sont mauvaises pour un piéton. Allons plutôt chez le seigneur, où tu es attendu depuis longtemps.

— Eh bien, quoi? marchons : j'irai avec plaisir, — dit le philosophe.

Et il suivit le Cosaque.

Le centenier, homme déjà vieux, à moustaches grises et portant sur le visage une morne expression de tristesse, était assis devant une table dans sa chambre, la tête appuyée sur ses deux mains. La douleur dont il portait l'empreinte et une pâleur cadavéreuse montraient que son âme avait été brisée et tuée en un instant, que toute sa gaieté

passée, toute sa vie bruyante avaient disparu pour toujours. A l'arrivée de Thomas et du vieux Cosaque, il écarta une de ses mains, et fit un petit mouvement de tête en réponse à leur profond salut.

Thomas et le Cosaque s'étaient arrêtés respectueusement près de la porte.

— Qui es-tu et d'où viens-tu, brave homme? dit le centenier d'une voix qui n'était ni dure, ni affable.

— Je suis un étudiant, le philosophe Thomas Brutus.

— Et qui était ton père?

— Je n'en sais rien, seigneur.

— Et ta mère?

— Je n'en sais rien non plus.... Maintenant que j'ai réfléchi, j'avais certainement une mère; mais qui elle était, d'où elle venait, et quand elle a vécu, je n'en sais rien, devant Dieu. —

Le centenier se tut, et sembla réfléchir pendant quelques instants.

— Comment as-tu fait la connaissance de ma fille?

— Je n'ai pas fait sa connaissance, seigneur, je le jure. Je n'ai pas encore eu affaire aux demoiselles depuis ma naissance. Foin des demoiselles, pour ne pas dire quelque chose de plus indécent.

— Pourquoi donc est-ce précisément toi qu'elle a choisi pour lui réciter ses prières? —

Le philosophe hocha de l'épaule.

— Dieu sait comment l'expliquer. Il est reconnu que les seigneurs désirent parfois des choses où l'homme le plus savant ne saurait rien comprendre. N'y a-t-il pas un proverbe qui dit : Saute, diable, comme le seigneur l'ordonne ?

— Mais ne dis-tu pas des bêtises, seigneur philosophe ?

— Que le tonnerre me frappe sur la place si je mens. — N'eût-elle vécu, hélas ! qu'une minute de plus, dit amèrement le centenier, j'aurais certainement tout su. « Ne permets à personne de me lire les prières, mais envoie, papa, au séminaire de Kiew, à l'instant même, et fais amener le boursier Thomas Brutus. Qu'il prie trois nuits pour mon âme pécheresse ; il sait.... » Mais ce qu'il sait, je n'ai pas pu l'entendre. Elle, pauvre petit pigeon, ne put rien ajouter, et mourut. Toi, brave homme, tu es certainement connu pour la sainteté de ta vie et pour des actions agréables à Dieu ; ma fille, peut-être, avait ouï parler de toi.

— Qui, moi ? dit le boursier en reculant de surprise.... La sainteté de ma vie ? continua-t-il en regardant droit dans les yeux du centenier. Que Dieu soit avec vous, seigneur ; que dites-vous là ? Mais moi, quoiqu'il soit indécent de le dire, je suis allé faire une visite à la pâtissière le jeudi saint.

— Cependant, ce n'est pas pour rien qu'elle l'a dit. Tu vas commencer ton office aujourd'hui même.

— J'aurais à dire à votre seigneurie.... certainement tout homme éclairé par la sainte Écriture peut à proportion de ses forces.... Seulement, je crois qu'il serait préférable d'appeler un diacre, ou tout au moins un sous-diacre.... ce sont des gens savants, qui connaissent déjà comment tout cela se fait.... Mais moi.... je n'ai pas de voix. Et puis regardez-moi; Dieu sait ce que je suis.... je n'ai pas la moindre apparence.

— Tout cela m'est parfaitement égal. Je ferai tout ce que m'a ordonné ma colombe. Rien ne me fera reculer, et si tu lis, comme il faut, pendant trois nuits, les prières, je te récompenserai largement. Sinon, je ne conseillerais pas au diable lui-même de me fâcher. —

Ces dernières paroles furent prononcées d'une voix si énergique que le philosophe en comprit parfaitement la signification.

— Suis-moi, dit le centenier. —

Ils sortirent dans le vestibule. Le centenier ouvrit la porte d'une autre chambre qui se trouvait vis-à-vis de la sienne. Le philosophe s'arrêta un moment pour se moucher, et franchit le seuil avec un sentiment de crainte et d'hésitation. Tout le plancher était couvert d'une grosse cotonnade rouge.

Dans un coin, sous les saintes images[1], et sur une haute table que recouvrait un drap de velours bleu garni de franges et de glands d'or, était étendu le corps de la morte. De grands cierges, entourés de branches de *kalina*, étaient dressés près des pieds et de la tête, jetant une lumière pâle et terne qui se perdait dans les rayons du jour.

Le visage de la morte était caché au philosophe par le vieillard inconsolable qui s'était assis devant elle, tournant le dos à la porte. Thomas fut frappé des paroles qu'il lui entendit prononcer à voix basse.

— Ce que je regrette le plus, ma chère fille, ce n'est pas que tu aies abandonné la terre à la fleur de ton âge, avant le terme qui t'était fixé, pour me laisser ainsi triste et malheureux. Ce que je regrette, ma colombe, c'est de ne pas connaître mon ennemi implacable, celui qui a causé ta mort. Si j'avais su que quelqu'un pensât seulement à t'offenser, ou à dire quelque chose qui te fût désagréable, je jure devant Dieu que cet homme-là n'eût jamais revu ses enfants, s'il avait été vieux comme moi, ni son père et sa mère, s'il avait été jeune encore, et que son corps fût allé servir de pâture aux oiseaux et aux bêtes fauves de la steppe.

1. Il est d'usage, en Russie, de placer des images consacrées dans l'un des coins de tous les appartements.

Mais, malheur à moi, ma petite fleur des champs, ma petite caille, ma lumière! Je devrai vivre le reste de mes jours sans l'ombre d'une joie, obligé d'essuyer avec le pan de mon habit les grosses larmes qui couleront de mes yeux flétris, tandis que mon ennemi vivra dans le plaisir, et rira en cachette du vieillard impuissant. —

Il s'arrêta; il n'en pouvait plus. Sa douleur déchirante éclata en un torrent de larmes. Le philosophe fut touché d'une pareille affliction. Il toussa légèrement pour éclaircir sa voix. Le centenier se retourna et lui montra sa place près de la tête de la morte, devant un petit pupitre qui portait quelques livres.

— Trois nuits sont bientôt passées, dit le philosophe ; et puis le seigneur me remplira mes deux poches de ducats. —

Il s'approcha de nouveau, et après avoir encore une fois toussé, il se mit à lire, sans détourner les yeux, et avec la ferme résolution de ne pas regarder la morte. Bientôt il remarqua que le centenier était sorti. Il tourna lentement la tête, et....

Un tremblement convulsif le saisit. Devant lui, se trouvait une beauté comme il ne s'en montre que rarement sur la terre. Jamais visage n'avait réuni une beauté plus prononcée et plus harmonieuse tout à la fois. Elle paraissait vivre. Son front, blanc et pur comme la neige, comme l'ar-

gent mat, semblait penser. Des sourcils fins, égaux et fiers, s'élevaient en s'arrondissant au-dessus de ses yeux fermés, dont les cils touchaient légèrement les joues, que semblait colorer un désir vague. Ses lèvres allaient sourire; mais, en même temps, le philosophe discernait dans ces mêmes traits quelque chose d'effrayant. Il sentait son âme se resserrer avec angoisse, comme si tout à coup, au milieu d'une foule qui danse au son d'une musique joyeuse et bruyante, quelqu'un se fût mis à psalmodier un chant d'enterrement. Il lui semblait que du sang de son cœur se teignaient les rubis des lèvres de la morte. Tout à coup il saisit une ressemblance terrible :

— La sorcière! — s'écria-t-il d'une voix étranglée.

Il pâlit, chancela, et se mit à marmotter ses prières, sans lever les yeux. C'était bien la sorcière qu'il avait tuée.

Au coucher du soleil, on porta le cercueil à l'église. Le philosophe soutenait sur son épaule un des coins de la bière, couverte de drap noir, et il lui semblait sentir sur cette épaule quelque chose de froid comme la glace. Le centenier marchait en avant, soutenant aussi d'une main l'un des côtés de la dernière demeure faite à sa fille. Toute noircie, toute couverte de mousse verdâtre, et portant trois petites coupoles en forme de cônes, l'église en bois se dressait tristement à l'un des bouts du village.

Il était facile de voir que, depuis longtemps, elle n'avait entendu le service divin. On mit le cercueil ouvert vis-à-vis de l'autel. Le vieux centenier embrassa pour la dernière fois la morte, se prosterna, et sortit avec les porteurs en donnant l'ordre de bien nourrir le philosophe, et de le ramener à l'église après souper. En arrivant à la cuisine tous ceux qui avaient porté le cercueil appliquèrent leurs mains contre la cheminée, habitude des Petits-Russiens quand ils ont vu un mort.

La faim, qui commençait à presser le philosophe, lui fit d'abord complétement oublier la défunte. Bientôt tous les gens de la maison commencèrent à se rassembler dans la cuisine. Cette cuisine était une espèce de *club* où se réunissait tout ce qui habitait la cour du logis, y compris même les chiens, qui arrivaient en remuant la queue jusqu'à la porte, pour recevoir les os et les débris. Quelque part qu'un valet fût envoyé, et pour quelque affaire que ce fût, il ne manquait pas de commencer par entrer dans la cuisine pour s'y reposer un instant et fumer une pipe. Tous les gens non mariés que renfermait la maison, et qui portaient un caftan de Cosaque, étaient couchés là, tout le jour, sur les bancs, sous les bancs, sur le four de la cheminée, en un mot partout où il était possible de s'étendre. Et puis chacun d'eux oubliait toujours dans la cuisine ou son bonnet, ou son fouet, ou quelque

chose de ce genre. Mais la réunion la plus complète se faisait à l'heure du souper, auquel assistaient le *tabountchik,* qui avait eu le temps de ramener ses chevaux de la steppe, et le berger, qui avait enfermé ses vaches dans l'étable, et tous ceux qu'on ne pouvait voir dans le cours de la journée. Pendant le souper, les langues les plus paresseuses se mettaient en train; on parlait de tout, et de ce que l'un s'était fait des pantalons neufs, et de ce que l'autre avait vu un loup, et de ce qui se trouve au centre de la terre. Il se rencontrait toujours dans la compagnie quelque diseur de bons mots, espèce assez fréquente parmi les Petits-Russiens.

Le philosophe se mit en rond avec les autres devant le seuil de la cuisine. Bientôt une paysanne en bonnet rouge sortit de la porte, tenant dans ses mains un grand pot tout fumant de *golouchkis*, qu'elle mit au milieu du cercle, et chacun tira de sa poche une cuiller ou un poinçon de bois. Dès que les mâchoires commencèrent à se mouvoir avec moins de rapidité, et que l'appétit dévorant de tous ces messieurs se fut un peu assouvi, beaucoup d'entre eux se mirent à parler. La morte était naturellement l'objet de toutes leurs conversations.

— Est-il bien vrai, dit un jeune berger qui portait, attachés à son baudrier de cuir, tant de bou-

tons et de plaques en cuivre qu'il ressemblait à la boutique ambulante d'une marchande de ferraille; est-il bien vrai que notre demoiselle avait des accointances avec le mauvais esprit?

— Qui, notre demoiselle? dit Doroch, que le philosophe connaissait déjà; c'était une sorcière; oui, je suis prêt à jurer que c'était une sorcière.

— Tais-toi, tais-toi, Doroch, reprit un troisième, celui qui avait montré dans la route tant de propension à consoler les autres; ce n'est pas notre affaire. Que Dieu soit avec elle. Il ne faut pas parler de cela. —

Mais Doroch n'était nullement disposé à se taire. Il venait de faire une visite à la cave, avec le sommelier, pour une affaire importante, et après s'être penché deux ou trois fois sur quelques tonneaux, il en était sorti très-gai et fort babillard.

— Qu'est-ce que tu veux, que je me taise? dit-il; mais sur moi-même elle a monté à cheval. Je jure devant Dieu qu'elle l'a fait.

— Écoute, mon oncle, dit le jeune berger aux boutons, est-il possible de reconnaître une sorcière à une marque quelconque?

— C'est impossible, répondit Doroch, tout à fait impossible; tu aurais beau lire tous les psaumes l'un après l'autre, tu ne la reconnaîtrais pas.

— C'est possible, c'est possible, Doroch, ne dis pas cela, répliqua le consolateur. Ce n'est pas en

vain que Dieu a arrangé chacun à sa guise; les gens de science disent que toute sorcière a une petite queue.

— Toute vieille femme est une sorcière, dit gravement un vieux Cosaque.

— Et vous donc, vous autres, s'écria la paysanne qui remplissait le pot de nouveaux *galouchkis*, vous êtes de véritables gros sangliers. —

Le vieux Cosaque, dont le nom était Iavtoukh, témoigna silencieusement sa joie par un sourire de satisfaction, en remarquant que ses paroles avaient fâché la bonne femme, et le berger partit d'un éclat de rire si lourd et si creux qu'il semblait que deux bœufs, arrêtés nez à nez, s'étaient mis à mugir à la fois.

La conversation qui venait de s'entamer excitait au plus haut degré la curiosité du philosophe, qui désirait connaître toutes les particularités concernant la vie de la défunte. C'est pourquoi, s'adressant de nouveau à son voisin :

— Je voudrais bien savoir, dit-il, pourquoi toute l'honorable société réunie à cette table se croit en droit de supposer que la demoiselle était une sorcière? Est-ce qu'elle a fait du mal à quelqu'un? Est-ce qu'elle l'a fait dépérir et mourir en lui jetant des charmes?

— Il y a eu de tout cela, répondit un des convives qui avait le visage plat comme une bêche.

Qui ne se rappelle le piqueur Mikita[1], ou bien....

— Qu'est-ce que c'est que le piqueur Mikita ? interrompit le philosophe.

— Arrêtez, c'est moi qui raconterai l'histoire du piqueur Mikita, s'écria Doroch.

— Non, c'est moi qui raconterai l'histoire du piqueur Mikita, dit le gardien de chevaux, car c'était mon parrain.

— C'est moi qui la raconterai, dit Spirid.

— Que Spirid raconte! — s'écria toute la troupe.

Spirid commença.

— Toi, seigneur philosophe Thomas, tu n'as pas connu Mikita. Ah! quel rare homme c'était! Je t'assure qu'il connaissait chaque chien comme si c'eût été son père. Le piqueur actuel Mikôla[2], celui qui est à deux places de moi, n'est pas digne de lui servir de semelle, quoiqu'il entende fort bien son affaire. Mais, en comparaison de Mikita, il n'est que de l'eau de vaisselle.

— Tu racontes bien, — dit Doroch en faisant un signe de tête par manière d'approbation.

Spirid continua.

— Il apercevait un lièvre dans les champs, plus vite qu'un autre ne se mouchait dans ses doigts. Je crois le voir. Il n'avait qu'à siffler : « Attrape,

1. Pour Nikita (Nicétas).
2. Pour Nikôla (Nicolas).

Rasboï[1] ! Attrape, Bistraya[2] ! » Il lançait son cheval ventre à terre, et l'on ne savait dire qui des deux devançait l'autre, le chien lui, ou lui le chien. Il ne lui fallait qu'un clin d'œil pour avaler une chopine d'eau-de-vie. Ah ! quel fameux piqueur c'était ! Seulement, depuis quelque temps il s'était mis à regarder sans cesse notre demoiselle. Mais, s'était-il bêtement amouraché d'elle, ou bien l'avait-elle ensorcelé, cet homme se perdit ; il devint une femmelette, une guenille, le diable sait quoi. Oui, ajouta Spirid, en crachant par terre, c'est indécent à dire ce qu'il devint.

— Bien, dit Doroch.

— Dès que la demoiselle lui jetait un regard, la bride lui tombait des mains ; Rasboï, il l'appelait Brovko ; il trébuchait et ne savait plus ce qu'il faisait. Voilà qu'une fois notre demoiselle vient à l'écurie où il pansait un cheval.

« Écoute, Mikita, lui dit-elle, permets que je mette sur toi mon petit pied. » Et lui, le sot, répondit tout enchanté : « Non-seulement ton pied, mais assieds-toi tout entière sur moi, si tu veux. » La demoiselle leva son pied, et quand il vit ce pied si blanc et si rond, il paraît que le charme le rendit complétement stupide. Il courba les épaules, et

1. Pillage.
2. Rapide.

quand il eut saisi les deux pieds nus de la demoiselle avec ses mains, il se mit à galoper comme un cheval à travers champs. Personne n'a jamais su où ils étaient allés. Seulement il revint à demi mort, et, depuis ce jour-là, il commença à maigrir et dépérir à vue d'œil. Et une fois qu'on entra à l'écurie, au lieu de lui on ne trouva qu'une poignée de cendre à côté d'un seau vide. Il avait brûlé, brûlé tout à fait et de lui-même. Cependant ç'avait été un piqueur comme il n'y en a plus dans le monde. —

Dès que Spirid eut fini son histoire, chacun se mit à vanter les mérites du défunt piqueur.

— A propos, connais-tu l'histoire de la Cheptchikha ? dit Doroch en s'adressant au philosophe.

— Non.

— Eh, eh ! je vois qu'on ne vous apprend pas grand'chose dans votre séminaire. Eh bien, écoute. Nous avons ici, dans notre village, un Cosaque qui s'appelle Cheptoun[1]. C'est un bon Cosaque. Il aime parfois à voler et à mentir sans raison ; mais c'est un bon Cosaque. Sa maison n'est pas très-loin d'ici. Un jour, à l'heure où nous sommes maintenant, Cheptoun et sa femme, après avoir soupé, se couchèrent pour dormir. Et comme le temps était

1. Marmotteur, qui parle bas.

beau, la Cheptchikha[1] se coucha dans la cour et Cheptoun dans la maison.... Non, non; la Cheptchikha dans la maison, sur un banc, et Cheptoun dans la cour.

— Mais la Cheptchikha ne se coucha point sur le banc, c'est sur le plancher, — interrompit la vieille paysanne, qui se tenait debout à la porte, un coude dans une main et la tête dans l'autre.

Doroch la regarda, puis regarda par terre, puis la regarda encore, puis après un moment de silence :

— Si j'allais t'ôter ta jupe devant tout le monde, dit-il, ce ne serait pas bien, n'est-ce pas? —

Cet avertissement eut tout le succès désirable; la vieille se tut et n'interrompit plus personne.

Doroch continua :

— Dans le berceau qui était suspendu au milieu de la chambre se trouvait un enfant d'un an; je ne sais s'il était fille ou garçon. La Cheptchikha s'était donc couchée, et voilà qu'elle entend qu'un chien gratte à la porte et hurle à faire fuir les loups. Elle eut peur, car les femmes sont une si bête engeance, que si, le soir, on leur montre la langue derrière la porte, leur âme leur tombe aux talons. « Cependant, pensa-t-elle, il faut que je donne sur le museau à ce maudit chien; peut-être

1. Féminin de Cheptoun.

cessera-t-il de hurler. » Elle prend un fer à remuer les tisons, et s'en va ouvrir la porte. Mais elle n'eut que le temps de l'entr'ouvrir, et déjà le chien s'était jeté à travers ses jambes dans la chambre, et il s'élança droit au berceau. La Cheptchikha voit alors que ce n'est plus un chien, mais bien notre demoiselle. Et puis, si c'eût été la demoiselle comme elle la voyait d'habitude, encore passe. Mais il y avait la circonstance étrange qu'elle était toute bleue, et que ses yeux étincelaient comme des charbons rouges. Elle saisit l'enfant, le mord à la gorge, et se met à lui sucer le sang. La Cheptchikha s'écrie : *Och likhetchko*[1] ! et se précipite hors de la chambre. Mais la voilà qui voit que la porte de la cour est fermée. Elle court au grenier, et la voilà, la sotte femme, qui se blottit et qui tremble. Et la voilà qui voit que notre demoiselle arrive, se jette sur elle, et commence à mordre aussi la sotte femme. Ce n'est que le matin que Cheptoun tira du grenier sa femme toute meurtrie et mordue, et le lendemain mourut la sotte femme. Voilà quelles choses surprenantes se passent quelquefois. On a beau sortir d'une portée de seigneur, quand on est sorcière, on l'est. —

Après avoir raconté tout cela, Doroch se rengorgea plein de satisfaction, et nettoya sa pipe

1. Cri d'effroi en Petite-Russie.

avec le petit doigt pour la remplir. Tout le monde se mit à parler de la sorcière; chacun s'empressait de raconter quelque chose à son tour. Chez l'un, la sorcière était venue en visite jusqu'à la porte de la maison, sous la forme d'un tas de foin; à l'autre, elle avait volé le bonnet, et la pipe d'un troisième; elle avait coupé les tresses de cheveux à plusieurs filles du village, et bu quelques seaux de sang chez d'autres paysans de son père. Enfin toute cette compagnie vint à se souvenir qu'elle était restée trop longtemps à jaser, car il faisait déjà complétement nuit. Ils se mirent tous à chercher des endroits propres à se coucher, les uns dans la cuisine, les autres dans les granges, ou même au beau milieu de la cour.

— Eh bien, seigneur Thomas, il est temps que nous allions chez la morte, — dit le vieux Cosaque en s'adressant au philosophe.

Et tous les quatre, c'est-à-dire lui, le philosophe, Spirid et Doroch s'en allèrent à l'église, en écartant avec leurs fouets les chiens qui erraient en grand nombre dans la rue, et mordaient de colère les manches de leurs fouets.

Quoique le philosophe n'eût pas oublié de se donner du cœur au ventre avec un bon verre d'eau-de-vie, il ressentait cependant une terreur secrète qui devenait plus forte à mesure qu'il approchait de l'église, car les histoires extraordi-

naires qu'il avait ouï conter agissaient sur son imagination. Peu à peu, les ombres portées par les arbres et les haies commençaient à s'éclaircir; le pays devenait plus découvert. Après avoir franchi un vieux pan de mur qui se trouvait devant l'église, ils entrèrent dans une petite cour. Derrière l'église on ne voyait plus un seul arbre, et devant eux s'étendait à perte de vue une campagne vide, dont les contours se perdaient dans l'obscurité de la nuit. Les trois Cosaques montèrent avec Thomas les degrés rapides du perron, et entrèrent dans l'église. Puis ils y laissèrent le philosophe, après lui avoir souhaité d'accomplir heureusement sa tâche, et l'enfermèrent à double tour, suivant l'ordre du seigneur.

Le philosophe resta seul. Il commença par bâiller une bonne fois, puis il étendit les bras et souffla dans ses mains dont il se couvrait le visage. Cela fait, il se mit à examiner l'église. Au beau milieu, se trouvait le cercueil, tout noir. Les cierges, avec leurs mèches rougeâtres, brûlaient devant les sombres images des saints. Leur lumière éclairait l'*iconostase*[1] et se projetait un peu dans le centre de l'église. Tous les angles étaient remplis de ténèbres. L'iconostase, très-élevé, montrait une extrême vieillesse; ses découpures à

1. Cloison en bois, chargée de peintures byzantines, qui sépare la nef du sanctuaire.

jour, jadis couvertes d'or, étincelaient par places, car la dorure était tombée en maint et maint endroit. Les visages des saints étaient devenus complétement noirs; on ne distinguait plus que leur regard sombre et lugubre. Le philosophe jeta encore une fois les yeux de tous côtés.

— Eh bien, quoi, dit-il, qu'y a-t-il à craindre? nul homme ne peut venir ici, et contre les morts et les revenants j'ai de telles prières que je n'ai pas peur qu'ils me touchent du bout du doigt. Ce n'est rien, répéta-t-il en faisant un geste de résolution, nous lirons les prières. —

En approchant de l'un des *kliros*[1], il y aperçut quelques paquets de cierges.

— C'est bien, pensa le philosophe; il faut éclairer l'église de façon qu'on y puisse voir comme en plein midi. Quel dommage qu'on ne puisse pas fumer dans une église! —

Et il se mit à coller des cierges à toutes les corniches, les balustrades et les images, sans les ménager. Bientôt toute l'église se remplit de lumière. Il sembla seulement que les ténèbres devenaient encore plus profondes dans le haut, et de leurs vieux cadres curieusement découpés, les images se mirent à jeter des regards encore plus farouches. Il s'approcha du cercueil, regarda avec terreur le

1. Petits chœurs latéraux où se tiennent les chantres.

visage de la morte, et ne put s'empêcher de fermer les yeux en tressaillant légèrement.

Quelle épouvantable et quelle étincelante beauté!

Il détourna de nouveau la tête, et voulut gagner sa place. Mais, par une étrange curiosité qui s'éveille d'ordinaire chez l'homme quand il est sous l'impression de la peur, il ne put résister au désir de la regarder encore une fois, quoique agité du même tressaillement. Il y avait, en effet, quelque chose de terrible dans la fière et énergique beauté de la morte. Peut-être ne lui aurait-elle pas inspiré une terreur aussi profonde si elle eût été laide. Mais on n'apercevait rien de sombre, rien de mort, dans les traits de son visage. Il était vivant, et il semblait au philosophe qu'elle le suivait du regard, tout en ayant les yeux fermés.

Il s'empressa de se placer dans un des *kliros*, ouvrit son livre, et, pour se donner du courage, se mit à lire de sa plus haute voix. Sa parole alla frapper les vieilles murailles en bois de l'église, depuis longtemps silencieuse et abandonnée. Sans écho, sans éclat, retentissait sa sourde voix de basse dans un silence de mort. Il la trouvait lui-même étrange et sauvage.

— Qu'y a-t-il à craindre? pensait-il cependant. Elle ne se lèvera pas de son cercueil, car elle aura peur de la parole de Dieu. Elle se tiendra tranquille. Et quel Cosaque serais-je si j'avais peur?

J'ai bu un peu plus qu'il ne fallait, c'est pour cela que je sens quelque épouvante. Voyons, prenons un peu de tabac. Ah! quel bon tabac, quel excellent tabac! —

Néanmoins, tout en feuilletant son livre, il regardait de côté le cercueil, et une voix intérieure semblait lui chuchoter :

— La voilà! la voilà qui se lève; la voilà qui relève la tête, qui regarde.... —

Mais le silence était toujours profond, le cercueil ne remuait pas, et les cierges versaient des flots de lumière. Cette église illuminée, avec ce cadavre au milieu, était vraiment horrible à voir. Thomas se mit à chanter, en élevant la voix et sur tous les tons, pour étouffer la peur qui renaissait sans cesse en lui. Mais à chaque instant, il tournait les yeux vers le cercueil, en se posant involontairement cette invariable question :

— Si elle se levait, si elle se levait! —

Le cercueil était immobile. Pas le moindre son nulle part; pas le moindre bruit d'un être vivant, même d'un grillon. On n'entendait que le léger pétillement d'un cierge éloigné, ou bien le bruit faible et mat d'une goutte de cire qui tombait sur le pavé.

— Si elle se levait!... —

Elle souleva la tête.

Il regarda tout effaré, et se frotta les yeux.

— Mais, oui, elle n'est plus couchée! elle est assise sur son tombeau. —

Il détourna les yeux avec effort, et l'instant d'après les fixa de nouveau sur la morte. Elle s'était levée. Elle s'avance lentement vers lui, les yeux fermés, et en étendant les bras comme si elle voulait saisir quelqu'un. Elle va droit à lui. Tout éperdu, il se hâte de tracer du doigt un cercle autour de sa place, et se met à lire avec effort des prières d'exorcisme que lui avait enseignées un vieux moine qui avait souvent vu, dans sa vie, des sorciers et des esprits malins. La morte s'avança jusqu'à la trace de son cercle; mais on voyait qu'elle n'avait pas la force de franchir cette limite invisible. Elle devint tout à coup bleue et livide comme le cadavre d'une personne morte depuis quelques jours; ses traits étaient hideux; elle fit claquer ses dents les unes contre les autres, et ouvrit ses yeux morts. Mais elle ne vit rien; car tout son visage trembla de colère, et elle se dirigea d'un autre côté, tout en étendant les bras et tâtant les murailles, comme pour tâcher de saisir Thomas. Elle s'arrêta enfin, menaça du doigt, et se recoucha dans son cercueil.

Le philosophe ne pouvait reprendre ses sens; il regardait avec terreur le coffre étroit et long dans lequel elle s'était étendue. Tout à coup le cercueil s'élança de sa place, et se mit à voler par toute

l'église avec un sifflement aigu. Thomas le voyait par moments presque sur sa tête; mais il s'apercevait bien en même temps qu'il ne pouvait franchir le cercle tracé au-dessus de lui. Il se mit à répéter ses exorcismes; le cercueil se précipita avec fracas au milieu de l'église, et resta de nouveau immobile à sa place. Le cadavre alors se souleva, devenu d'un vert livide; mais à cet instant même retentit le chant lointain du coq. La morte se recoucha, et le couvercle, qui pendait à côté, se posa de lui-même sur le cercueil.

Le philosophe sentait son cœur battre violemment, et il était tout baigné de sueur; mais, rassuré par le chant du coq, il reprit sa lecture avec plus de courage. Aux premières lueurs du jour, un diacre vint le remplacer, assisté du vieux Iavtoukh, qui, pour le moment, remplissait les fonctions de sacristain.

De retour à la maison, le philosophe ne put de longtemps s'endormir; mais la fatigue le vainquit, et il ne se réveilla plus jusqu'au dîner. Quand il ouvrit les yeux, toute cette aventure nocturne lui parut un songe. Il avala une chopine d'eau-de-vie pour se réconforter. Au dîner, il redevint bientôt lui-même, faisant des remarques à tout propos, et il mangea presque à lui seul un assez grand cochon de lait. Cependant il ne se décida point à parler de ce qui lui était arrivé dans l'église, et il

ne répondait à toutes les questions des curieux que les paroles suivantes :

— Oui, il y a eu toutes sortes de choses. —

Le philosophe était du nombre des gens qui deviennent d'une philanthropie prodigieuse après avoir bien mangé. Il s'était couché par terre, sa pipe à la bouche, considérait tout le monde avec des yeux extrêmement doux, et ne cessait de cracher par les coins de la bouche.

Après dîner, le philosophe se retrouva complétement gai. Il parcourut tout le village, fit connaissance avec tout le monde, et parvint à se faire chasser de deux maisons. Une jeune et jolie paysanne lui donna même un grand coup de pelle sur le dos, au moment où, poussé d'un désir curieux, il allait se convaincre par le toucher de quelle étoffe était fait son justaucorps. Mais plus le soir s'approchait, plus le philosophe redevenait pensif. Une heure avant le souper, tous les gens de la maison se mirent à jouer au *kragli* : c'est une espèce de jeu de quilles, où l'on emploie, au lieu de boules, de longs bâtons, et celui qui gagne a le droit de monter à cheval sur le perdant. Ce jeu offrait assez souvent un spectacle curieux. Quelquefois le gardeur de chevaux, large comme un flan, grimpait sur le dos du gardeur de cochons, qui était petit, chétif, malingre et tout ratatiné ; d'autres fois, c'était le gardeur de chevaux qui

présentait son dos, et Doroch, en sautant dessus, ne manquait jamais de dire : — Quel bœuf! — Près du seuil de la cuisine se tenaient les gens plus posés, qui regardaient très-gravement en fumant leurs pipes, et ne se déridaient pas même quand les jeunes gens riaient à se tenir les côtes d'un bon mot de Spirid. Thomas essaya vainement de se mêler à leurs jeux. Une idée sombre était enfoncée dans sa cervelle comme un clou. Il fit tout ce qu'il put pour s'égayer lui-même pendant le souper; mais la terreur s'étendait dans son âme, à mesure que les ténèbres s'étendaient dans les cieux.

— Eh bien, il est temps, seigneur écolier, lui dit le vieux Cosaque en se levant de table avec Doroch; allons à notre affaire. —

On conduisit Thomas à l'église de la même façon que la veille; on le laissa de nouveau seul, et on l'enferma. Il vit de nouveau les sombres images des saints, les vieux cadres dorés, et le noir cercueil de la sorcière, qui se tenait dans une immobilité silencieuse et menaçante au milieu de l'église.

— Eh bien, quoi? se dit-il; cela ne me surprendra plus. Ce n'est que la première fois que c'est terrible. Oui, la première fois, c'est un peu terrible, et puis ensuite, ce n'est plus du tout terrible, plus terrible du tout. —

Il gagna précipitamment sa place, s'entoura d'un

cercle tracé avec le doigt, prononça quelques exorcismes, et se mit à lire à haute voix, en prenant la ferme résolution de ne pas lever ses yeux du livre, et de ne prêter aucune attention à quoi que ce soit. Il avait déjà lu plus d'une heure, et, fatigué de cette tâche, commençait à tousser; il tira sa tabatière de sa poche, et avant de porter le tabac à son nez, il jeta un coup d'œil timide sur le cercueil. Son cœur se resserra d'épouvante.... La morte se tenait déjà devant lui debout, sur la trace du cercle, et fixait sur ses yeux des yeux vitreux et ternes. Le pauvre étudiant tressaillit, et sentit un froid glacial courir le long de ses veines. Baissant précipitamment les yeux, il se mit à lire ses prières et ses exorcismes. Il entendit le cadavre grincer des dents, et allonger ses bras de squelette pour le saisir. Mais, en regardant à la dérobée, il s'aperçut que la morte ne le cherchait point là où il était et, à ce qui semblait, ne pouvait pas le voir. Elle se mit tout à coup à gronder sourdement, et à prononcer de ses lèvres glacées des paroles étranges. Ces paroles grésillaient dans sa bouche avec un bruit enroué, comme le pétillement de la poix bouillante. Il n'eût pas su dire ce qu'elles signifiaient, mais il sentait bien qu'elles renfermaient quelque sens terrible. Frappé d'épouvante, il crut comprendre qu'elle faisait des conjurations. En effet, un grand vent s'éleva sou-

dain autour de l'église; un bruit éclata, qui paraissait provenir d'une foule d'oiseaux en mouvement; il lui semblait entendre des milliers d'ailes frapper dans les vitres et les grillages des fenêtres, des griffes grincer sur le fer, et une lourde masse s'appuyer contre la porte, et la faire gémir sur ses gonds. Son cœur battait avec violence; mais il continua de réciter ses exorcismes, tout en fermant les yeux. Bientôt un cri aigu se fit entendre dans le lointain; c'était le chant du coq. Le philosophe, brisé d'émotions et de fatigues, s'arrêta et prit une profonde respiration.

Ceux qui vinrent le chercher au matin le trouvèrent à demi mort. Il s'était adossé à la muraille, et regardait d'un air effaré, en écarquillant les yeux, les Cosaques qui venaient le prendre. Ils furent forcés de le porter en quelque sorte hors de l'église, et de le soutenir jusqu'à la maison. Après être arrivé, il se secoua, s'étira, et se fit donner de l'eau-de-vie. Il la but tout d'un trait, passa la main sur ses cheveux, et dit :

— Il y a toutes sortes d'infamies dans le monde, et il vous arrive des choses.... —

Le philosophe n'ajouta plus rien, qu'un geste qui voulait dire : J'aime mieux me taire. Ceux qui s'étaient réunis autour de lui baissèrent tous la tête en entendant ces paroles. Même un petit garçon que tous les gens de la maison se croyaient

en droit d'envoyer à leur place quand il s'agissait de balayer l'écurie ou d'apporter de l'eau, même ce pauvre petit garçon resta la bouche ouverte comme tous les autres.

Dans ce moment, une femme encore assez jeune vint à passer, vêtue d'un habit qui lui serrait sa taille ferme et rebondie. C'était l'aide de la vieille cuisinière, une grande coquette, qui attachait toujours à son justaucorps, avec des épingles, un morceau de ruban, un clou de girofle, ou même une bribe de papier, à défaut d'autre chose.

— Bonjour, Thomas, dit-elle en apercevant le philosophe.... Aïe, aïe, que t'est-il arrivé? s'écria-t-elle tout à coup en frappant des mains.

— Quoi donc, sotte femme?

— Ah! mon Dieu! tu es devenu tout gris.

— Eh! eh! mais elle dit vrai, s'écria Spirid en regardant avec attention; tu as grisonné comme notre vieux Iavtoukh. —

A ces mots, le philosophe se précipita dans la cuisine, où il avait remarqué un petit morceau triangulaire de miroir, tout sali par les mouches, autour duquel étaient suspendues toutes sortes de fleurs fanées, preuve qu'il appartenait à la coquette. En effet, il s'aperçut avec épouvante qu'une partie de ses cheveux étaient devenus blancs. Thomas Brutus laissa tomber sa tête, et réfléchit profondément.

— J'irai chez le seigneur, se dit-il enfin; je lui conterai tout, et je lui déclarerai que je ne veux plus lire les prières. Qu'il me renvoie tout de suite à Kiew. »

S'étant dit cela, il se dirigea vers la maison seigneuriale.

Le centenier était assis dans sa chambre, à la même place, dans la même immobilité. Il portait sur son visage la même expression de tristesse désespérée. Seulement, ses joues s'étaient creusées encore; on devinait facilement qu'il ne prenait que peu de nourriture, ou peut-être aucune. Une pâleur singulière donnait à son visage l'apparence d'une statue de pierre.

— Bonjour, dit-il en apercevant Thomas, qui s'était arrêté près de la porte, son bonnet à la main. Eh bien, comment vont tes affaires? Tout est en ordre, n'est-ce pas?

— Oui, en ordre! il se passe là de telles diableries qu'il n'y a qu'à prendre son bonnet et se sauver où les pieds vous portent.

— Comment cela?

— Mais votre fille, seigneur.... en y réfléchissant bien.... certainement elle est de noble extraction, et personne n'y peut trouver à redire. Seulement, ne vous fâchez point, et que Dieu veuille avoir son âme....

— Eh bien, quoi, ma fille?

— Elle s'est accointée avec le diable, et elle fait de telles peurs aux gens qu'aucune prière n'y fait rien.

— Lis, lis, ce n'est pas pour rien qu'elle t'a appelé. Elle avait soin de son âme, ma pauvre chère colombe, et voulait avec des prières chasser toute mauvaise influence.

— Seigneur, je vous le jure, cela surpasse mes forces.

— Lis, lis, mon cher, continua le centenier d'une voix persuasive; il ne te reste plus qu'une nuit. Tu feras une bonne œuvre, et je te récompenserai.

— Mais, quelles que soient vos récompenses.... ma foi, seigneur, fais ce que tu veux, repartit Thomas avec résolution, je ne lirai plus.

— Écoute, philosophe, dit le centenier, et sa voix devint tout à coup retentissante et terrible, je n'aime pas de pareilles inventions. Tu peux faire à ta guise chez toi, dans ton séminaire, mais non chez moi. Si je te fais fouetter, ce ne sera pas comme le recteur. Sais-tu bien ce que c'est que de bons *kantchoukis*[1]?

— Comment ne pas le savoir? dit le philosophe en baissant la voix. Tout le monde sait ce que c'est que les *kantchoukis*. En grand nombre, c'est une chose intolérable.

1. Petits fouets en lanières de cuir.

— Oui ; seulement tu ne sais pas comment mes garçons savent chauffer le bain, dit le centenier en se levant debout brusquement. Et son visage prit une expression hautaine et farouche qui trahit son caractère indompté, mais assoupli un moment par la douleur. Chez moi, l'on commence par chauffer, puis on jette de l'eau-de-vie dessus, puis on chauffe encore. Va, va, fais ton affaire. Si tu ne la fais pas, tu ne te lèveras plus. Si tu la fais, tu auras mille ducats.

— Oh ! oh ! c'est un gaillard avec lequel il ne faut pas plaisanter, pensa le philosophe en sortant. Mais tu te trompes, ami, je vais faire en sorte que tu ne me trouves pas, même avec tes chiens. —

Et Thomas se décida à prendre la fuite.

Il attendait le moment qui suit le dîner, alors que tous les gens de la maison avaient l'habitude de se fourrer dans les granges à foin et de dormir la bouche ouverte, en laissant échapper de tels ronflements et de tels sifflements qu'à cette heure la maison seigneuriale paraissait une manufacture. Cette heure arriva enfin. Iavtoukh lui-même ferma les yeux en s'étendant au soleil. Le philosophe s'en alla tout tremblant, et à pas de loup, dans le jardin, d'où il lui semblait plus facile de prendre la clef des champs. Ce jardin était, comme d'ordinaire, abandonné aux mauvaises herbes, et par

cela même très-propre à toute entreprise secrète. Excepté un seul petit sentier, qui s'était frayé pour les besoins de la maison, tout le terrain était couvert d'une quantité de cerisiers devenus sauvages, de sureaux et de chardons des steppes qui élevaient par-dessus les autres herbes leurs grandes tiges, surmontées de boutons roses et cotonneux. Le lierre couvrait comme un réseau tout cet amalgame d'arbustes et de broussailles. Il jetait ses mailles jusque sur la haie et retombait au delà en grappes serpentantes qui s'entremêlaient aux tire-bouchons des campanules. Derrière la haie, qui servait de limite au jardin, s'élevait toute une forêt de hautes bruyères dans laquelle probablement n'avait jamais pénétré personne. Toute faux qui se serait avisée de toucher à leurs tiges fortes et ligneuses aurait volé en éclats.

Quand le philosophe se décida à franchir la haie, ses dents se mirent à claquer, et son cœur à battre si fort qu'il s'en épouvanta lui-même. Les pans de sa longue robe semblaient se coller à la terre, comme si on les eût piqués avec des épingles, et il croyait entendre une voix aiguë lui crier à l'oreille :

— Où vas-tu? —

Le philosophe s'enfonça dans les bruyères et se mit à courir en trébuchant à chaque minute sur de vieilles souches, et manquant à chaque pas

d'écraser une taupe. Il voyait qu'après être sorti de ces bruyères, il n'aurait plus qu'à traverser un champ au delà duquel s'étendaient des broussailles touffues et épineuses, où il devait être en sûreté, et qui aboutissaient, suivant ses conjectures, à la route de Kiew. Il franchit le champ avec rapidité, et arriva bientôt dans les broussailles, qu'il traversa à grand'peine, en laissant à mainte épine un morceau de son caftan. Il se trouva tout à coup au milieu d'une clairière. Un saule à feuilles rondes croissait au milieu, abaissant ses branches jusqu'à terre, et une petite source étincelait dans l'herbe, fraîche et argentée. Le philosophe se coucha bien vite à plat ventre et but à longs traits, car il éprouvait une soif insupportable.

— Quelle bonne eau! dit-il en s'essuyant les lèvres; il ferait bon reposer ici.

— Non, continuons plutôt à courir; peut-être s'est-on mis à notre poursuite. —

Ces mots retentirent sur sa tête. Il se releva brusquement. Iavtoukh était devant lui.

— Diable d'Iavtoukh! se dit le philosophe tout en colère; que j'aurais voulu te prendre par les pieds, et fracasser contre les arbres ta vilaine figure!

— Tu aurais pu t'épargner un si grand détour, continua tranquillement le Cosaque; il valait mieux choisir le chemin par lequel je suis venu droit à

l'écurie. Et puis, c'est vraiment dommage que tu aies déchiré ton caftan. Le drap n'en est pas mauvais; qu'as-tu payé l'*archine*[1]? Cependant, nous nous sommes assez promenés; rentrons à la maison.

Le philosophe s'en revint, l'oreille basse, derrière les talons d'Iavtoukh.

— C'est pour le coup que la maudite sorcière me fera piler du poivre, pensa-t-il. Mais, du reste, que diable! qu'ai-je à craindre? Ne suis-je pas un Cosaque? J'ai déjà lu deux nuits; Dieu m'aidera à lire la troisième. Il faut que la maudite sorcière ait commis bien des crimes pour que le malin la protége ainsi. —

C'étaient de pareilles pensées qui l'occupaient quand il entra dans la cour de la maison. Il pria Doroch, qui, grâce à la protection du sommelier, avait quelquefois l'entrée des caves seigneuriales, de lui apporter une grande bouteille d'eau-de-vie; et les deux compagnons, s'étant assis devant une grange, en burent presque la moitié d'un seau. Tellement que le philosophe s'écria tout à coup :

— Des musiciens, je veux des musiciens, donnez-moi des musiciens!

Et, sans les attendre, il se mit à danser le *tropak*, au beau milieu de la cour. Il dansa jusqu'à

1. Mesure d'environ deux pieds.

l'heure du goûter, et si longtemps que les gens de la maison, qui avaient fait cercle autour de lui comme cela se pratique en pareil cas, finirent par cracher de dégoût, et s'en allèrent tous en disant l'un après l'autre :

— Voilà un homme qui danse longtemps ! —

Le philosophe finit par se coucher et par s'endormir sur la place ; il fallut lui verser tout un seau d'eau froide sur la tête pour le réveiller à l'heure du souper.

Pendant le repas, il ne cessa de parler de ce que c'est qu'un Cosaque, et de répéter qu'il ne devait rien craindre au monde.

— Il est temps, dit Iavtoukh ; partons.

— Une allumette dans ta langue[1], maudit sanglier ! se dit le philosophe ; et il ajouta, en se mettant sur ses jambes : Partons. —

En allant à l'église, le philosophe ne cessait de regarder de côté et d'autre, et tâchait d'entamer une conversation avec ses conducteurs. Mais Iavtoukh gardait le silence, et Doroch lui-même n'était pas en train de parler. Il faisait une nuit d'enfer ; les loups hurlaient dans le lointain, et l'aboiement même des chiens avait quelque chose de lugubre.

— On dirait que ce ne sont pas des loups qui

1. Expression propre à la Petite-Russie.

hurlent, dit Doroch, mais des hurleurs d'une autre espèce.... —

Iavtoukh continuait à se taire, et le philosophe ne trouva rien à répliquer non plus. Ils atteignirent l'église, et entrèrent sous ses vieux arceaux de bois dont la décadence montrait avec quel peu de soin le seigneur veillait au salut de son âme. Iavtoukh et Doroch s'en allèrent comme par le passé, et le philosophe resta seul.

Tout, autour de lui, était dans la même situation que la veille. Il s'arrêta un instant. Le cercueil de la terrible sorcière se tenait immobile au milieu de l'église.

— Je n'aurai pas peur, je n'aurai pas peur, — répéta-t-il.

Et après s'être entouré de son cercle protecteur, il récita à la hâte les exorcismes. Il se faisait un silence horrible; la flamme des cierges tremblotait, et remplissait toute l'église d'une lumière jaune. Le philosophe tourna une page, puis une autre, et remarqua soudain qu'il lisait toute autre chose que ce qu'il y avait dans le livre. Faisant un signe de croix, il se mit à chanter ses prières. Cela le rassura un peu; la lecture se fit plus rapidement, et les feuillets se suivaient l'un après l'autre, quand tout à coup, au milieu du silence, le couvercle en fer du cercueil éclata avec grand bruit, et la morte se leva, encore plus épouvanta-

ble que la première fois. Ses dents claquèrent avec force, des convulsions agitèrent ses lèvres, et les évocations qu'elle prononçait en termes inconnus étaient entrecoupées de cris brefs et stridents. Un tourbillon s'éleva dans l'église; les saintes images, les vitres brisées des fenêtres se précipitèrent du haut en bas; la porte fut arrachée de ses gonds, et une foule innombrable de monstres se ruèrent dans le saint lieu. Bientôt un bruit confus d'ailes et de corps s'entre-choquant remplit toute l'église. Cette foule courait, rampait, volait, en cherchant partout le philosophe.

Les dernières fumées de l'ivresse s'évaporèrent du cerveau de Thomas Brutus. Il faisait coup sur coup des signes de croix, et balbutiait ses prières; mais en même temps il entendait comme toute cette troupe de monstres s'agitaient autour de lui, en l'effleurant du bout de leurs ailes, de leurs griffes, et de leurs horribles queues. Thomas n'avait pas le courage de les regarder avec attention; il ne distinguait qu'un monstre énorme qui remplissait presque dans toute sa largeur la muraille en face de lui. Il était couvert de longs cheveux ébouriffés, au travers desquels regardaient deux grands yeux fixes, en soulevant un peu leurs paupières. Au-dessus de lui, se tenait en l'air quelque chose qui ressemblait à une énorme vessie, garnie d'un million de pinces d'écrevisses et de

queues de scorpions, auxquelles pendaient des lambeaux de terre noirâtre. Tous regardaient Thomas, tous le cherchaient, mais ne pouvaient le voir ni le toucher, entouré qu'il était de son cercle magique.

— Qu'on amène le roi des Gnomes, s'écria la morte, qu'on l'amène. —

Et sur-le-champ il se fit dans l'église le plus profond silence. Bientôt un hurlement retentit dans le lointain, puis des pas lourds frappèrent les dalles de l'église. Jetant un regard en dessous, le philosophe s'aperçut qu'on amenait une espèce d'homme, de petite taille, trapu et à jambes torses. Il était tout couvert et tout souillé de terre; ses pieds et ses mains ressemblaient à des racines noueuses; il ne marchait qu'avec peine, en trébuchant à chaque pas. Les longs cils de ses paupières fermées s'abaissaient jusqu'à terre. Thomas remarqua avec terreur que son visage était de fer. On le conduisit, en le soutenant sous les bras, précisément devant la place où se trouvait le philosophe.

— Levez-moi mes paupières, je ne vois pas, — dit le roi des Gnomes d'une voix souterraine.

Et toute la troupe s'empressa pour les lui soulever.

— Ne regarde pas, — disait au philosophe une voix intérieure.

Il n'eut pas la force de se retenir, et regarda.

— Le voilà! — s'écria le roi des Gnomes en le désignant du doigt.

Et toute la foule immonde se précipita aussitôt sur le philosophe. Éperdu, terrifié, il tomba de son haut et mourut sur le coup. Alors retentit le chant du coq. C'était déjà le second cri; les Gnomes n'avaient pas fait attention au premier. Dans leur épouvante, ils se précipitèrent confusément aux portes et aux fenêtres pour s'enfuir au plus vite. Mais il n'était plus temps; tous restèrent collés sur les fenêtres et les portes par où ils voulaient s'échapper.

Le prêtre qui vint le matin pour dire l'office des morts n'osa pas franchir le seuil de l'église, qui demeura à jamais ainsi, avec les monstres fixés à leur place; et désormais abandonnée, elle disparut sous les broussailles sauvages. Personne ne pourrait en retrouver le chemin.

Le bruit de toutes ces aventures arriva jusqu'à Kiew, et quand le théologien Haliava apprit de cette façon la fin du malheureux philosophe Thomas Brutus, il se mit à y réfléchir toute une heure durant. De grands changements étaient survenus dans son sort, pendant l'intervalle. La fortune lui

avait souri; on l'avait fait sonneur du plus haut clocher de la ville, et il ne se montrait plus maintenant qu'avec un nez meurtri, parce que l'escalier en bois de ce clocher était horriblement mal construit.

— As-tu entendu dire ce qui est arrivé à Thomas? dit en s'approchant de lui Tibère Gorobetz, qui était déjà devenu philosophe et portait moustaches.

— C'est Dieu qui l'a voulu, dit le sonneur; allons au cabaret et buvons à sa mémoire.

Le jeune philosophe, qui commençait à user de ses priviléges avec toute la ferveur d'un enthousiaste, de manière que son caftan, son pantalon, et jusqu'à son bonnet, sentaient l'eau-de-vie et le tabac, s'empressa d'accepter la proposition d'Haliava.

— Quel excellent homme était Thomas! dit le sonneur, quand le cabaretier boiteux posa le troisième broc devant lui; quel fameux homme! et le voilà qui a péri pour rien!

— Et moi, je sais pourquoi; c'est parce qu'il a eu peur. S'il n'avait pas eu peur, la sorcière n'aurait pu lui faire aucun mal. Il faut seulement, dans ces cas-là, après avoir fait le signe de la croix, tâcher de lui cracher sur le bout de la queue. Je sais cela; car toutes nos marchandes ici, à Kiew, sont des sorcières.

Le sonneur fit un signe de tête affirmatif. Mais comme il s'aperçut en même temps que sa langue ne remuait plus dans sa bouche, il se leva de table avec précaution, et s'en alla, en chancelant un peu, se cacher dans les plus épaisses broussailles. Cependant il n'oublia pas, suivant sa constante habitude, de voler une vieille semelle de botte qui traînait sur un des bancs du cabaret.

FIN.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.

Imprimerie de Ch. Lahure (ancienne maison Crapelet),
rue de Vaugirard, 9, près de l'Odéon.

BIBLIOTHÈQUE
DES CHEMINS DE FER

Publiée par L. HACHETTE et Cie, rue Pierre-Sarrazin, n° 14, à Paris.

Les volumes qui composent cette bibliothèque se vendent dans les principales gares des chemins de fer et chez les principaux libraires.

La Bibliothèque des chemins de fer se composera d'environ cinq cents volumes; cent volumes ont déjà paru et plus de deux cents ouvrages sont sous presse ou en cours d'exécution.

Cette collection est spécialement destinée aux voyageurs. Occuper agréablement leurs loisirs forcés pendant le trajet, leur fournir des renseignements exacts et complets sur tout ce qui peut les intéresser en route et dans les lieux où ils séjournent; les amuser honnêtement et leur être utile, voilà le but qu'elle se propose, voilà sa double devise.

Les nombreux volumes qui formeront cette importante collection seront rédigés exprès, ou tirés des meilleurs auteurs français et étrangers, anciens et modernes. Chacun d'eux sera indépendant de tous les autres, et pourra être acheté isolément. Ils seront tous imprimés dans un format portatif et commode, en caractères très-lisibles même pour les yeux les plus délicats. Le voyageur les placera facilement dans sa poche ou dans son sac de voyage. Pour lui éviter tout embarras, les feuilles seront coupées d'avance.

Le prix de chaque ouvrage sera indiqué sur la couverture.

Les ouvrages de la Bibliothèque des chemins de fer se divisent en sept séries.

1° GUIDES DES VOYAGEURS.

Cette série comprendra : 1° des *Guides-itinéraires* descriptifs et historiques pour toutes les lignes de chemins de fer; 2° des *Guides-cicerone* à l'usage des voyageurs en France et dans les pays étrangers; 3° Des *Guides-interprètes*, ou Dialogues en langue française et étrangère; 4° des *Guides-indicateurs* pour les heures de départ et d'arrivée des convois, les correspondances avec les stations, le prix des transports, etc.

2° HISTOIRE ET VOYAGES.

Les faits les plus importants, les personnages les plus célèbres de l'antiquité et des temps modernes, deviendront le sujet d'autant de récits et de biographies. La réunion de ces volumes formera comme une galerie de tableaux où tous les grands hommes et tous les grands événements seront représentés sous leur aspect le plus dramatique.

Les Voyages fourniront un certain nombre de volumes. On explorera toutes les contrées du monde; et les pays les plus sauvages de l'Afrique et de l'Océanie, aussi bien que l'Italie, la Suisse, le Levant, seront tour à tour visités. Quelques voyages, dont le cadre sera fictif, mais dont les détails seront exacts, prendront place dans cette série.

3° LITTÉRATURE FRANÇAISE.

Romans, pièces de théâtre, contes, poésies, œuvres légères et sérieuses; ici, le seul embarras sera de choisir. Les auteurs contemporains seront mis à contribution aussi bien que les auteurs classiques.

4° LITTÉRATURES ANCIENNES ET ÉTRANGÈRES.

La Bibliothèque des chemins de fer comprendra la traduction de quelques-uns des chefs-d'œuvre de l'antiquité. Les littératures anglaise, allemande, italienne, espagnole, russe et suédoise fourniront un certain nombre de romans, de contes et de récits dont plusieurs n'ont point encore été traduits.

5° AGRICULTURE, INDUSTRIE ET COMMERCE.

Cette série sera consacrée à de petits livres, destinés à propager les bonnes méthodes de culture, les découvertes et les innovations utiles. Toutes les questions qui ont de l'actualité, comme le drainage, les maladies des végétaux, les chemins de fer, l'industrie séricicole, etc., seront traitées par les hommes les plus compétents.

6° LIVRES POUR LES ENFANTS.

Les enfants auront leurs livres : livres amusants où ils trouveront beaucoup d'images. Ces petits voyageurs, que la route ennuie lorsqu'elle est longue, seront ainsi tranquillement occupés, et ne fatigueront ni leurs parents, ni leurs compagnons de voyage.

7° OUVRAGES DIVERS.

Il est certains ouvrages qu'il serait difficile de classer dans les séries qui précèdent; ainsi dans quelle catégorie placer un livre sur la sorcellerie, sur le magnétisme, sur la chasse, un livre sur la pêche, sur le *Turf* et les haras? Sous le titre d'*Ouvrages divers*, les livres dont le sujet ne rentrera dans aucune des séries précédentes, seront rangés dans cette septième série, qui, par l'extrême variété qu'elle présentera, ne sera pas la moins intéressante.

VOLUMES PUBLIÉS OU PRÊTS A PARAITRE
au 1er Novembre 1853.

1. GUIDES DES VOYAGEURS.
(Couleur rouge.)

GUIDES-ITINÉRAIRES.

De Paris à Bruxelles (*E. Guinot*) 2 f.
De Paris à Lyon (*F. Bernard*). 2 fr.
De Paris au Havre (*J. Janin*). 2 fr.
De Paris à Dieppe (*J. Janin*). 2 fr.
De Rouen au Havre (*J. Janin*). 1 f. 50
Petit itinéraire de Paris au Havre. 1 f.
Petit itinéraire de Paris à Rouen. 50 c.
De Paris à Strasbourg (*Moléri*). 2 fr.
De Paris à Orléans....... 1 fr. 50
De Paris à Corbeil.......... 1 fr.
D'Orléans à Tours (*A. Achard*). 1 f.
De Tours à Nantes (*F. Bernard*). 1 f.
Du Centre (*A. Achard*)... 1 fr. 50
De Paris à la Loupe (*A. Moutié*). 1 f. 50

GUIDES-CICERONE.

Belgique (*F. Mornand*)..... 2 fr.
Compiègne, Pierrefonds et Coucy (*E. Guinot*)............. 50 c.
Dieppe (*E. Chapus*)........ 1 fr.
Enghien et Montmorency..... 50 c.
Fontainebleau (*F. Bernard*). 1 fr.
Guide du Voyageur à Londres. 2 f. 50
Le Parc de Versailles....... 50 c.
Mantes (*Moutié*)...... 1 fr. 75 c.
Versailles (*F. Bernard*).... 50 c.

GUIDES INTERPRÈTES.

L'interprète anglais-français, pour Londres (*Fleming*)..... 2 fr. 50
L'interprète français-anglais, pour Paris (*Fleming*)....... 2 fr. 50

2. HISTOIRE ET VOYAGES.
(Couleur verte.)

BIOGRAPHIES.

La Vie et la Mort de Socrate.. 1 fr.
Le Cid (*de Monseignat*).... 1 fr. 50
Héloïse et Abélard (*Lamartine*). 50 c
St-Dominique (*E. Caro*).. 1 fr. 50
St-François d'Assise (*F. Morin*). 1 f.
Jeanne d'Arc (*Michelet*)... 1 fr. 50
Gutenberg (*Lamartine*).... 50 c.
Christophe Colomb (*Lamartine*) 1 f
Louis XI et Charles le Téméraire (*Michelet*)............ 1 fr. 50
Le Cardinal Richelieu (*H. Corne*) 1 f.
Le Cardinal Mazarin (*H. Corne*). 1 f.
Henriette d'Angleterre (*Mme de La Fayette*)............... 1 fr.
Fénelon (*Lamartine*)....... 1 fr.
Mme de Maintenon (*G. Hequet*). 1 f. 50
Law (*A. Cochut*)............. 2 fr.
Trenck (*P. Boiteau*)...... 1 fr. 25
Nelson (*Lamartine*)........ 1 fr.

Charlemagne et sa Cour..... » »
François Ier et sa Cour...... 2 fr.
Louis XIV et sa Cour (extrait des mémoires de *St-Simon*). 2 fr. 50
Le Régent et sa Cour (extrait des mémoires de *St-Simon*)... 2 fr. 50

ÉVÉNEMENTS HISTORIQUES.—OUVRAGES DIVERS.

Légende de Charles le Bon... 1 fr.
La Jacquerie............... 1 fr.
La grande Charte d'Angleterre (*C. Rousset*, revu par M. *Guizot*). 2 f.
Origine des États-Unis (*P. Lorain*), revu par M. *Guizot*..... 2 fr. 50
La Saint Barthélemy....... 1 fr.
Assassinat du maréchal d'Ancre. 75 c.
La Conjuration de Cinq-Mars. 60 c.
Conspiration de Walstein... 60 c.
Deux ans à la Bastille (*Mme de Staal*)................. 1 fr. 25
Un chapitre de la Révolution française; Histoire des journaux de 1789 à 1799 (*de Monseignat*) 2 f 50
Campagne d'Italie (*Giguet*). 1 fr. 25

VOYAGES. — MOEURS ET COUTUMES.

Le comte de Forbin à Siam. 1 fr. 25
La Mine d'ivoire............. 1 fr.
Voyage en Afrique (*Levaillant*) 1 f. 75
Les Émigrés français dans la Louisiane................. 1 fr. 50
Scènes de la vie maritime (*Basil Hall*)................. 2 fr.
Les Convicts en Australie (*P. Merruau*)............... 1 fr. 50
Mœurs et coutumes de l'Algérie (*général Daumas*)........ 2 fr. 50
La Russie contemporaine (*Léouzon Le Duc*)................. » »
Les Mormons................ » »
La Californie............... » »
Pitcairn................... » »

3. LITTÉRATURE FRANÇAISE.

(Couleur cuir.)

ROMANS ET CONTES.

- Ernestine — Caliste — Ourika (*Mmes Riccoboni, de Charrière* et *de Duras*) .... 1 fr. 75
- Eugénie Grandet (*de Balzac*). 2 fr. 50
- Graziella (*de Lamartine*).. 1 fr. 50
- La Bourse (*de Balzac*)..... 50 c.
- La Colonie rocheloise (l'abbé *Prévost*)................. 1 fr. 50
- Les Oies de Noël (*Champfleury*). 1 f. 50
- Palombe (*J. B. Camus*). ..... 1 fr.
- Paul et Virginie (*Bernardin de Saint-Pierre*)......... ..... 1 fr. 25
- Scènes de la vie politique (*de Balzac*) .... 50 c.
- Ursule Mirouet (*de Balzac*). 2 fr. 50
- Zadig ou la Destinée (*Voltaire*). 1 fr.

THÉATRE.

- Le Joueur (*Regnard*) .... 75 c.
- Théâtre choisi de *Lesage* ... 1 fr. 25
- L'Avocat Patelin (*Brueys* et *Palaprat*).................... 50 c.
- Les Arlequinades (*Florian*). 1 fr. 50
- Théâtre choisi de *Beaumarchais*. 2 f.
- La Métromanie (*Piron*)..... 75 c.
- Le Philosophe sans le savoir (*Sedaine*).................. 75 c.

4. LITTÉRATURES ANCIENNES ET ÉTRANGÈRES.

(Couleur jaune.)

- Aladdin, conte arabe..... 1 fr. 25
- Contes d'*Auerbach*........... 1 fr.
- Contes merveilleux d'*Apulée* 1 f. 50
- Costanza (*Cervantès*)........ 75 c.
- Djouder le Pêcheur, conte arabe. 1 f.
- Jonathan Frock (*C. Zschokke*). 75 c.
- La Bohémienne de Madrid (*Cervantès*)................. .... 75 c.
- La Case de l'oncle Tom (Mrs *Beecher Stowe*)................ 2 fr. 50
- La Fille du Capitaine (*A. Pouschkine*)................ 1 fr. 50
- La Fille du Chirurgien (*Walter Scott*) .... 2 fr.
- La Mère du Déserteur (*id.*) .. 1 fr.
- Le Grillon du foyer (*Dickens*). 1 f. 50
- Lettres de lady *Montague*. 1 fr. 25
- Nouvelles choisies d'*Edgard Poë*. 1 f.
- Nouvelles choisies de *Gogol*. 1 f. 50
- Tarass Boulba (*Gogol*).... 1 f. 50

5. AGRICULTURE ET INDUSTRIE.

(Couleur bleue.)

- Des Maladies de la Pomme de terre, de la Betterave, du Blé et de la Vigne (*A. Payen*). .... 2 f. 50
- Les Chemins de fer français (*V. Bois*)................. 1 fr. 50
- Télégraphie électrique (*V. Bois*). 1 f.

6. LIVRES ILLUSTRÉS POUR LES ENFANTS.

(Couleur rose.)

- Choix de petits Drames et de Contes tirés de *Berquin*......... 2 fr.
- Contes de Fées tirés de *Perrault*, de *Mme d'Aulnoy*, etc........ 2 fr.
- Contes moraux de *Mme de Genlis*. Prix. .... 1 fr. 75
- Don Quichotte (*Cervantès*).... 2 fr.
- Fables de *Fénelon* .... 1 fr. 50
- La petite Jeanne ou le Devoir (*Mme Carraud*) .... 1 fr. 50
- Voyages de Gulliver (*Swift*). 1 fr. 50

7. OUVRAGES DIVERS.

(Couleur saumon.)

- Anecdotes historiques et littéraires. *Brantôme, St-Simon*, etc.. 1 fr.
- La Sorcellerie (*Louandre*)... 1 fr.
- Les Chasses princières en France (*E. Chapus*). .... 2 fr.
- Le Turf (*E. Chapus*)......... 3 fr.
- Mesmer ou le Magnétisme animal (*E. Bersot*)......... .. 1 fr. 50
- Souvenirs de Chasse, 1re partie (*L. Viardot*) .. .. 1 fr. 50 c.
- Souvenirs de Chasse, 2e partie (*L. Viardot*).............. 1 fr. 50

Un grand nombre d'ouvrages sont sous presse et paraîtront successivement.

Imprimerie de Ch. Lahure (ancienne maison Crapelet)
rue de Vaugirard, 9, près de l'Odéon.